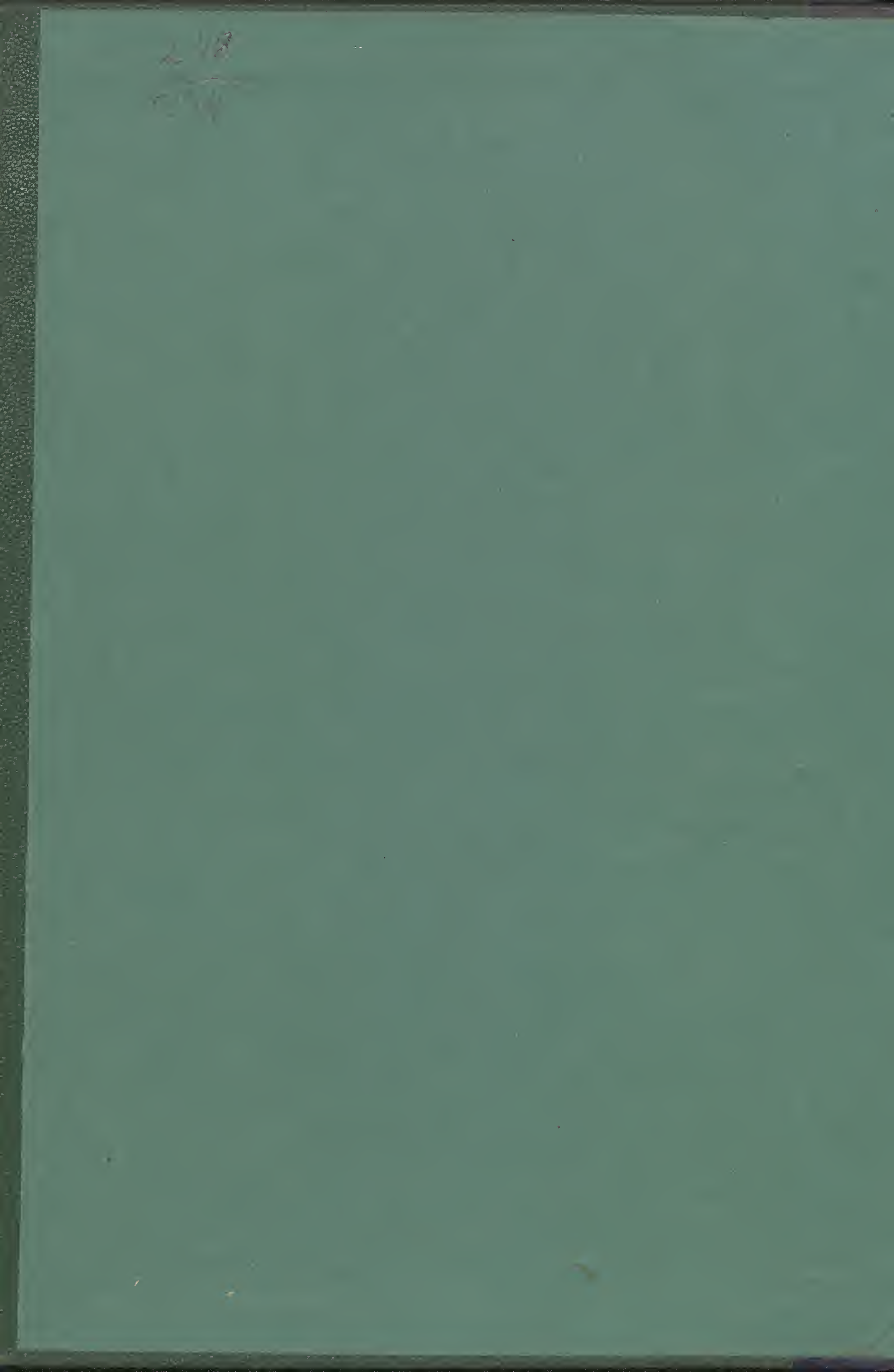
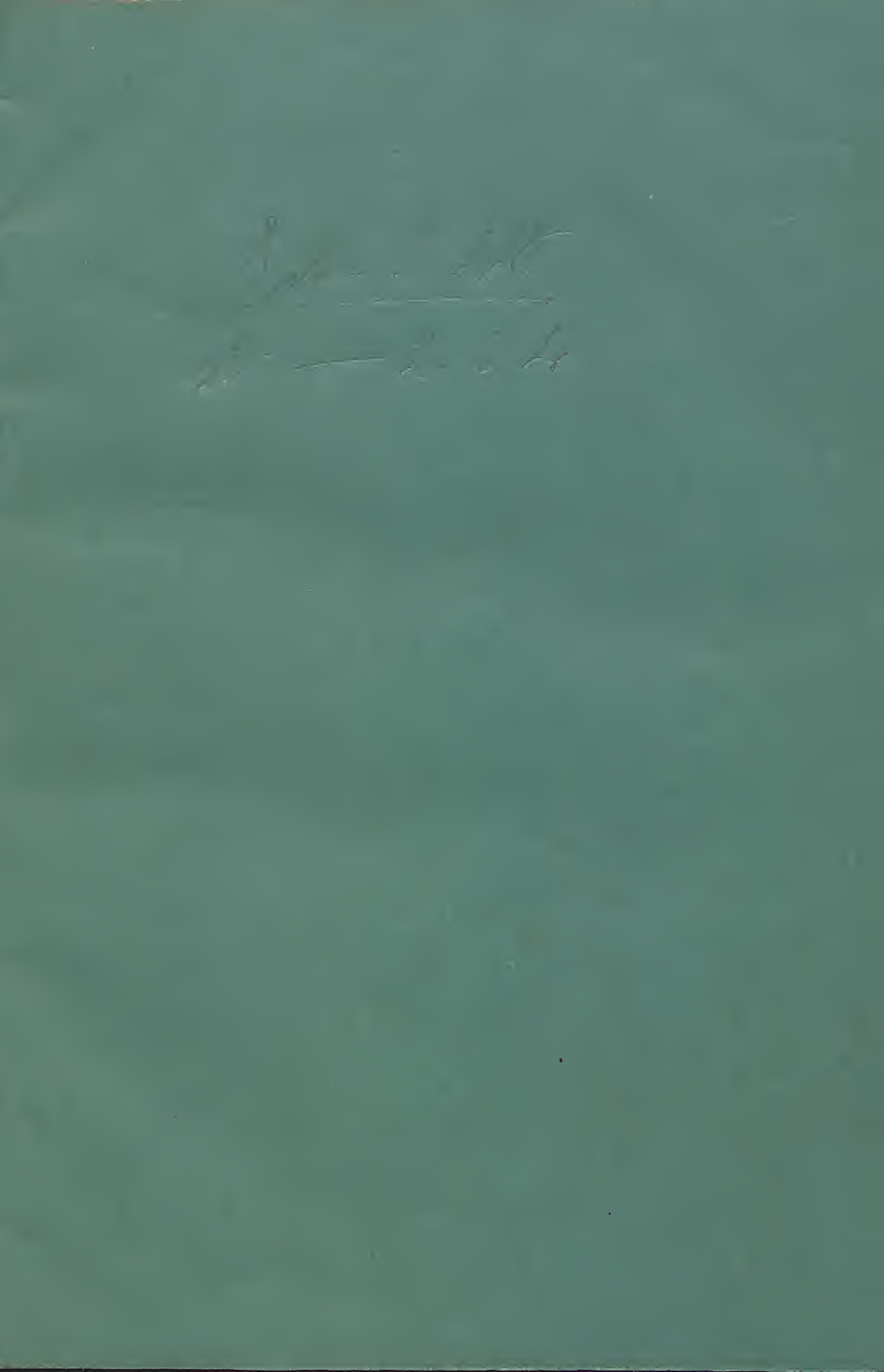








LA

GIRALDA DE SÉVILLE

PAR

ALBERT BLANQUET.

CHAPITRE I.

Qui n'a pas vu la Giralda, n'a pas vu Séville.

L'Espagne ! voilà un beau, un magnifique pays !

Quelles terres, quels vins, quelles femmes, quel soleil !

Pénétrez dans ces bois odorants où s'alignent les orangers toujours verts, toujours fleuris, toujours chargés de fruits d'or. Grattez ce sol : sous sa surface brûlée règne le plus riche humus dont jamais agriculteur puisse se réjouir. Grattez et jetez quelques graines de blé : vous verrez bientôt pousser des épis comme n'en voyait pas en songe Aménophis, le Pharaon terrible. Labourez, et dans les sillons réguièrement tracés semez avec principes, et vous verrez venir des épis dont Chanaan seul avait jadis le précieux privilége.

Voyez ces riches coteaux, ces pampres aux feuilles empourprées, ces grappes volumineuses et non moins bibliques que les blés dont je parlais tout à l'heure ; visitez ces celliers où fermentent ces barils et ces fûts dont l'Europe se dispute les rares produits; goûtez, et dites-moi, en sentant ces vins vous pénétrer d'une généreuse chaleur, si ce ne sont point là de sublimes élixirs de longue vie que Dieu nous indique et nous dispense avec mesure comme tout ce qui est réellement bon et bienfaisant.

Venez avec moi, le soir, sur la promenade, au Prado, sur la Rambla, sur la fraîche Alameda, je vous montrerai,—des yeux grands et noirs qui brillent comme les étoiles dans une nuit d'été, qui se voi-

lent sous des paupières bistrées ou sous de riches mantilles ;— des cheveux luxuriants, des hanches sans pareilles, des pieds impossibles.

Entendez-vous ces chuchottements, ces petits éclats de rire, sobres et francs, clairs et roses comme une matinée de mai ; ce perpétuel tressaillement de l'éventail qui fait croire à la présence de milliers de papillons aux ailes diaprées ?... Tout cela, chuchottements, rires, éventails, c'est la voix du dieu suprême de l'Espagne,— c'est la voix de l'amour.

Ne craignez rien, venez toujours, il est nuit, je connais les rues et les nids. Écoutez bien : — Ce souffle lentement exhalé comme la douce plainte de la brise,— c'est un soupir. Ce bruit indescriptible que nul mot ne peut rendre, que nulle musique ne peut traduire, ce bruit charmant,— c'est un baiser.

Ne me parlez pas des brumes du Nord, des pluies, des neiges, des gelées ; de ces températures malsaines qui rendent, dit-on, le teint frais, mais d'une fraîcheur bilieuse, aqueuse, spleennique. Voyez ce soleil, au disque large et rouge, flamboyant, insoutenable comme toute volupté, qui colore les visages de ces reflets dorés, de ces teintes pleines de vie et de sang qui font le bonheur des peintres; qui donne aux choses, aux pierres, aux terrains, aux arbres, ces tons chauds et splendides qui font toujours croire à une fête éternelle de la nature.

Ah! le soleil! c'est lui qui fait éclore toutes ces belles choses : fleurs, fruits, vignes et femmes.

Ah ! le soleil ! ah ! l'Espagne ! j'aime l'Espagne.

Nous conduirons le lecteur dans la contrée de ce beau royaume la plus largement dotée, — dans l'Andalousie, — cet écrin dont chaque diamant a nom Grenade, Cordoue, Malaga, Cadix, Séville !

C'était au mois de novembre de l'année 1638.

Depuis une heure environ, un homme, mystérieusement enveloppé dans les plis d'un long manteau noir, coiffé d'un chapeau à larges bords dont la plume, couleur orange, flottait au vent, se tenait au pied de la Giralda, immense tour carrée située à l'une des extrémités de l'église cathédrale de Séville.

La journée avait été brûlante comme une journée d'août, et l'approche de l'hiver ne se faisait nullement sentir, car, dans les contrées privilégiées de l'Andalousie, on ne connaît cette saison, à proprement parler, que d'après les récits de ceux qui ont voyagé vers les régions du nord.

L'homme au manteau commençait visiblement à s'impatienter, et déjà il avait fait deux pas comme pour quitter la place, lorsqu'il aperçut une ombre glisser sur la blanche muraille d'une maison voisine. Il marcha vers cette ombre qui, d'une voix fêlée, lui demanda :

— Est-ce vous, señor Manoel ?

— En personne, répondit l'homme.

— Alors suivez-moi et soyez discret.

— Où diable veux-tu me mener, duègne ? On m'a dit d'attendre ici, au pied de la Giralda.

— Suivez-moi.

Reconnaissant bien vite qu'il ne pouvait en tirer d'autres paroles, celui qu'on avait appelé Manoel se décida à suivre la vieille.

Après une centaine de pas, tous deux arrivèrent dans une sorte de rue, étroite et sombre, dont le milieu était occupé par une chaise, abandonnée sur la chaussée par ses porteurs.

La duègne toussa légèrement, et aussitôt la petite porte vitrée de cette chaise s'ouvrit.

Il en sortit une femme masquée qui, après avoir mis quelques doublons dans la main de la vieille, lui dit :

— Revenez dans une heure.

La dame prit le bras du señor Manoel, et le tirant avec vivacité :

— Venez vite, lui dit-elle, j'ai peur qu'on nous voie.

— Je ne t'attendais plus, Carmen, dit le cavalier d'un ton de reproche.

— Pardon, Carlos, répondit la dame en lui rendant son véritable nom; mais, vois-tu, il ne pouvait me quitter ce soir. Tu frémis... Ne sois point jaloux, tu sais bien qu'il m'est indifférent, et que je n'aime que toi.

— Oui, je le sais, fit Carlos avec un sourire glacé.

—Tu doutes encore ! mais ma démarche d'à présent ne te le prouve-t-elle pas assez? Car, je brave tout pour toi! et le monde qui m'honore, et sa colère à lui, mon mari !

— Dis ton maître, ton tyran.

— C'est vrai, il est mon maître... mais il n'est pas mon tyran... Oh! je ne te dirai plus cela, Carlos... Tu croirais que je ne t'aime que pour te dire les sacrifices imposés à mon cœur par cet amour... si tu savais! Tout à l'heure il me parlait de toi... il ne te soupçonne pas, mais il répète que tu arrives de France, et que les gentilshommes de cette nation... Oh ! mais moi, je pensais, pendant qu'il me disait cela, que les Français trahissaient quelquefois, sans scrupule, des serments... Ne prends pas garde à mes paroles, Carlos, elles sont folles !... comme moi... je t'aime tant! tu sais, quand on aime, on craint toujours...

— Pourquoi trembles-tu, Carmen?

— J'ai froid.

En effet, le vent, si inattendu et si subit quand il souffle en Espagne, avait augmenté de force depuis que ces deux amants se trouvaient réunis. Carlos, honteux de son manque de prévoyance, jeta un pan de son manteau sur les épaules de Carmen qui, ainsi enveloppée :

— Merci, dit-elle, merci ! et, se levant sur la pointe des pieds, elle attira Carlos sur son sein et lui imprima sur les lèvres un baiser dans lequel toute son âme ardente avait passé.

— Ah! Carmen, il faudrait être un dieu pour répondre à ton amour!...

— Non, va ! tu serais un simple homme du peuple au lieu d'être un noble gentilhomme; un être déshérité de la fortune et de la beauté, au lieu d'être riche et charmant, que je ne t'en aimerais pas moins, mon bon Carlos ! toi, qui fais ma vie et mon bonheur !...

— Carmen, je fais ta vie et ton bonheur, dis-tu !... Et pourtant... Ah ! quand donc oseras-tu commander à ton cœur de laisser place à un sentiment moins réservé?...

— Tais-toi, Carlos, tais-toi, je t'en conjure. Crois-tu donc que notre bonheur durerait s'il était moins pur?... Carlos, le jour où, abdiquant toutes les pudeurs de la femme, j'aurai forfait au serment prêté devant l'autel, ce jour-là je mourrai...

— Oh ! ne parle pas ainsi, répondit l'impétueux jeune homme, — c'est pour toi que je t'aime, pour toi seule !

— Merci, mon ami, merci... Mais c'est étrange, continua-t-elle en frissonnant, tiens, sens, j'ai les mains et le front brûlants et j'ai toujours froid.

—Viens, je connais une maison où nous trouverons du feu.

— Oh ! Carlos...

— Ne crains rien, mon ange.

Carmen s'abandonna à son amant qui, lui passant un bras autour de sa taille fine et souple, l'enleva de terre et, hâtant le pas, arriva bientôt à l'endroit où nous l'avons vu déjà, au commencement de cette histoire.

Il déposa son doux fardeau sur une pierre, tourna un angle de la tour et frappa à une petite porte basse percée dans un mur couronné de feuilles. La porte tarda à s'ouvrir; mais la lueur d'une lampe, venant à passer au travers des ais mal joints, indiqua qu'on arrivait à cet appel.

— Qui est là? demanda-t-on.

— Ouvre, vieux, et tu verras.

— Je n'ouvrirai pas sans savoir...

— Allons, ne reconnais-tu donc pas la voix de Carlos?

— Entrez ! entrez !

La porte s'ouvrit aussitôt, et Carlos dit au vieillard qui se présenta :

— Attends, je ne suis pas seul.

Carlos retourna au bloc de pierre où il avait laissé Carmen, la prit entre ses bras et pénétra dans la Giralda.

La porte se referma sur eux.

Mais le jeune homme, dans sa précipitation, n'avait pas remarqué qu'une ombre noire l'avait suivi.

— Allons, Pedro, dit Carlos, allons, mon brave, allume promptement un brasero, cette dame est transie de froid.

— Mais pourquoi courez-vous les rues à cette heure, don Carlos?

— Ah! pas de question, mon ami... mais il vaudrait peut-être mieux la coucher dans un lit. As-tu un lit?

Et le jeune homme se dirigeait vers un renfoncement de la muraille, fermé par un grand rideau.

— Non, pas par là, dit Pedro; là est Paquarita.

— Ma sœur de lait?

— Oui, señor.

— Eh bien?

— Elle dort.

— Il faut éveiller Paquarita.

— Non, dit Carmen, je me sens mieux; laissez-la dormir, la pauvre enfant.

Pendant que Pedro ranimait quelques charbons dans le plateau de cuivre, Carlos se débarrassait de son manteau et s'approchait de Carmen.

— Vois-tu, Carmen, lui dit-il d'une voix douce et pénétrée, ce bon vieillard est mon père, mon père nourricier dont je t'ai parlé. Il m'aime comme il eût aimé son propre fils, si Dieu lui eût fait la grâce de lui en donner un. Il m'aime autant qu'il aime sa fille Paquarita, la plus belle fille de Séville et des environs. Si tu as jamais besoin d'un dévouement sans bornes, mon amie, adresse-toi à lui en mon nom.

— Ah! vous pouvez compter sur moi, señora, répondit le vieillard, et sur ma fille aussi. J'aime et je sers avec joie tous ceux qu'aime Carlos, comme aussi je hais tous ceux qu'il hait ou qui le haïssent.

En disant ces mots, le vieil Andaloux apportait le brasero aux pieds de Carmen, qui se démasqua.

— Vous êtes belle, señora, ajouta-t-il.

Puis se tournant vers Carlos :

— C'est votre fiancée, monseigneur?

Carmen rougit douloureusement, quoiqu'en souriant, et abandonna sa main à son amant, qui la couvrit de baisers.

— Que faites-vous en cette tour, Pedro? demanda-t-elle négligemment.

— Je suis gardien et sonneur de cloches. C'est une charge qui est dans ma famille depuis deux cents ans que l'archevêque d'alors la donna à mon aïeul, Diego Luis...

Carmen tressaillit.

— Qu'as-tu? lui demanda Carlos inquiet.

— Je veux être seule avec toi, lui dit-elle à voix basse.

Le sonneur se retira sur un signe du jeune homme.

Carmen fondait en larmes.

— Mon Dieu! qu'as-tu donc, Carmen?... Parle... T'aurais-je causé quelque chagrin involontaire? Voyons, ne me laisse pas dans cette incertitude... Que les femmes sont étranges!... Parle donc.

Carmen s'arrêta tout à coup, essuya ses yeux et dit :

— Don Luis est ici.

— Don Luis!

— Oui, don Luis, le frère de mon mari! C'est ce nom, prononcé par cet homme qui m'a fait ressouvenir. Je savais bien que j'avais quelque chose à t'apprendre... C'est uniquement pour cela que je t'ai donné ce rendez-vous. Et moi qui ne songeais qu'à notre amour... Vois-tu, Carlos, il ne faudra plus venir chez moi.

— Pourquoi?

— Parce que don Luis est revenu de Cadix où il était depuis cinq mois. Parce que cet homme me hait, ou plutôt... ou plutôt, parce qu'il m'aime...

— Il t'aime!

— Oh! un amour affreux, quelque chose de vraiment infernal qui m'épouvante et me fait horreur.

— Il t'aime!

— Oui. Il m'a dit qu'il m'aimait, il y a cinq mois de cela, le jour même de son départ pour Cadix... Oh! mon ami, mon ami... Depuis ce temps, je n'ai songé qu'à cet amour. Si, parfois, tu m'as demandé ce que j'avais, ce qui me tourmentait, quand je pleurais auprès de toi, c'est que je pensais à cet amour et que j'avais peur; peur, vois-tu, car tu ne connais pas cet homme, toi! Tu es trop jeune et trop beau, ton front est trop pur pour comprendre ce qu'il y a de hideux dans l'amour de cet homme. On m'a dit qu'il avait enlevé une pauvre fille et qu'il la rendit à son père flétrie, déshonorée, et que sa mère mourut de chagrin et de honte. Une autre fois il a... mais qu'importe tout cela! Cet homme est un infâme, Carlos, j'ai peur de lui! Il est rusé, patient et féroce comme le serpent.

— Ne crains rien, Carmen, je le provoquerai, je le tuerai.

— Tu le tueras! insensé! Mais s'il te tue? s'il te tue, que deviendrai-je, moi! Personne ne m'aimera plus. Mon mari, qui ne m'aime point, qui m'a épousée par calcul, servira l'amour de son frère sans s'en apercevoir. Don Luis est tout-puissant sur son esprit, il l'a accoutumé dès l'enfance à ployer sous sa mystérieuse volonté, cachée sous l'apparence d'une soumission aveugle. Don Luis me fait peur!...

— Je le tuerai!

— Toujours ce mot! Mais de quel droit, Carlos, iras-tu le provoquer? Je ne suis ni ta femme ni ta sœur, à toi. Je suis quelque chose que tu aimes aujourd'hui, et que peut-être tu mépriseras demain.

— Oh! Carmen...

— Qu'importe, Carlos, tu m'aimes, c'est ce que je veux, c'est tout ce que je puis désirer de bonheur sur la terre, que me faut-il de plus? Ton amour c'est tout pour moi.

Et elle se remettait à sanglotter en embrassant son amant.

Tout à coup on frappa à la porte.

Carmen se réfugia, toute tremblante, dans les bras de Carlos.

Pedro rentra.

— N'ouvre pas, lui dit le jeune homme.

On frappa de nouveau, et du dehors une voix cria:

— Ouvrez!

— C'est lui! fit Carmen à voix basse, les yeux hagards, c'est le serpent, c'est l'infâme!

Et, quittant son amant, elle se dirigea vers une porte située à droite de celle où l'on frappait, la poussa et sortit de la salle.

Carlos la suivit.

— Ouvre, Pedro, dit la voix, c'est de la part de monseigneur l'archevêque.

A ces paroles, le vieux sonneur tira très-lentement le verrou, et don Luis, car c'était lui en effet, entra vivement.

Il interrogea d'un coup d'œil toute la chambre, courut à l'alcôve où dormait Paquarita, écarta le rideau, le laissa retomber presque aussitôt et s'approcha de la porte qu'avaient prise nos deux amants pour s'enfuir.

— Ils sont là, pensa-t-il; la tour est sans issue, ils ne pourront m'échapper.

— Pedro, continua-t-il en s'adressant au sonneur, voici trois doublons et tais-toi. Je suis parent de l'archevêque, tu le sais. Tu sais aussi quelle est ma puissance. Si tu parles!... Laisse-moi faire et va dormir.

— Oui, monsieur le comte, fit Pedro en s'inclinant.

Don Luis disparut.

Le sonneur resta d'abord immobile, puis il se dit, rassuré :

— Carlos est brave, Carlos a son épée.

Il allait se retirer quand il se sentit toucher l'épaule et vit, en se retournant, sa fille, demi-nue et debout.

— Mon père, c'est don Luis, n'est-ce pas qui est monté à la tour?

— Oui.

— J'ai entendu la voix de mon frère auparavant.

— C'est vrai, don Carlos était ici.

Paquarita courut à une petite table, en ouvrit le tiroir et y prit un couteau.

— Que fais-tu là, Paquarita?

— Mon père, Carlos est mon frère et je hais don Luis : ces deux hommes doivent se détester.

Sans vouloir écouter ce que lui disait son père pour la retenir, la jeune fille s'aventura dans l'escalier de la Giralda.

Et maintenant, disons quelques mots de cette admirable tour qu'on appelle la *Giralda*, et dont les Sevillanos sont fiers, autant que les Napolitains le sont du Vésuve et de Saint-Janvier.

Les Arabes, après l'apparition de Mahomet, coururent à la conquête.

Bientôt maîtres ou vainqueurs d'une grande partie de l'Afrique, de l'Asie Mineure et de tout le littoral de la Méditerranée au midi, ils tournèrent vers l'Europe des yeux d'envie. Le Christianisme et les richesses mystérieuses de ses temples avaient de quoi exciter puissamment la convoitise poétique de ces peuples nés pillards. Leur attente ne fut pas longue.

Le roi Rodrigue aimait dona Florinde, et dona Florinde ne se sentait pas une trop profonde répulsion pour le monarque goth; mais le père de la fière jeune fille, le comte Julien, contrarié par cet amour qui ruinait ses secrètes espérances, même en admettant que le roi consentît à épouser sa maîtresse, ce qui, hâtons-nous de le dire, était peu vraisemblable; le père, disions-nous, saisit avec empressement le grief de ces séductions royales pour couvrir et légitimer en quelque sorte ses projets.

Séduit par les promesses du Maure, qui lui montrait le trône en échange de son concours, il appela les infidèles à l'aide de sa prétendue vengeance. Il leur ouvrit le passage d'Héraclée, aujourd'hui Gibraltar, et, suivi d'une armée de douze mille Maures, commandés par Abd-el-Tarifa, le chrétien parjure marcha contre son roi!

Il ne voyait pas, le misérable ambitieux, que dans ses égoïstes désirs il livrait son pays à des peuples ardents à la curée et au pillage qui, bientôt, agiraient et combattraient pour eux-mêmes.

En effet, en moins de trois années, les musulmans se rendirent maîtres de toute l'Espagne, et abattirent d'un seul coup les trois siècles de domination des Goths.

Le croissant remplaçait la croix.

Le roi Rodrigue mourut comme un héros.

La belle dona Florinde a été surnommée depuis, par les Espagnols, *la Cava*, la méchante, la mauvaise, la maudite.

Le nom du comte Julien, traître à son roi, traître à son pays, traître à son Dieu, a passé à l'exécration de la postérité.

Il a fallu le Cid, il a fallu Ferdinand-le-Catholique, il a fallu six siècles pour détruire son œuvre d'infamie.

Naturellement les Arabes ont laissé de nombreux monuments dans la Péninsule.

L'architecture moresque diffère essentiellement de toutes les autres, mais elle ne s'est point élevée au-dessus de l'architecture chrétienne. Excluant toute représentation quelconque de la nature humaine, elle n'emploie dans son ornementation que des types pris dans la végétation ou des combinaisons géométriques. Les versets du Koran tiennent lieu de statues. Le signe qui la caractérise particulièrement se trouve dans les arcs, dont les portes et fenêtres sont surmontées : non contente du plein-cintre, elle adopta le fer à cheval ou croissant, symbole de l'hégire, lequel arc est appelé par les Arabes, l'Arc sacré.

Nous n'entreprendrons pas des considérations plus étendues sur cet art, auquel nous avouons être assez étranger. Nous allons dire simplement, à propos de la Giralda, ce que l'histoire rapporte et ce que nos yeux ont vu. Rien de plus.

Nous ne voulons pas, d'ailleurs, nous brouiller avec nos lectrices, qui ont horreur des descriptions, non sans raison.

En l'an 1195, l'émir Al-Mouménim, Yacob-ben-Yousouf-el-Mansour, remporta sur Alphonse VII une victoire éclatante aux environs d'Alarcos, qui coûta aux chrétiens vingt mille combattants. L'émir, enivré du succès, fit mettre en liberté plusieurs milliers de prisonniers, sans exiger d'eux aucune rançon, ruina Alarcos, reprit Calatrava, s'empara de Guadalajara, de Talamanca, et s'en retourna à Séville faire ses préparatifs pour combattre encore l'année suivante.

Afin de perpétuer cette victoire d'Alarcos, Yacob-ben-Yousouf fit bâtir à Séville une mosquée somptueuse, accompagnée d'une tour très élevée, qu'on a depuis appelée la tour de la Giralda, dont les constructions présentent de remarquables spécimens de l'architecture arabe-moresque du XIIe siècle.

La Giralda est un de ces merveilleux monuments qui étonnent par la hardiesse et l'aplomb de leur structure, par les minutieuses beautés de leurs sculptures. Elle ne peut être comparée qu'au campanille de Venise, élevé à la même époque, avec lequel elle a la plus parfaite analogie de hauteur, de dimensions, de constructions et de formes. C'est une tour carrée, une sorte de flèche mince et élancée comme un monstrueux obélisque, solide sur sa base comme une pyramide et élevée de près de trois cents pieds.

Cet édifice colossal repose, d'après la tradition, sur des fondements formés d'énormes blocs de pierre et de marbre, provenant de ruines antiques et entassés à une grande profondeur.

Le centre de la tour est occupé par un noyau de maçonnerie renfermant plusieurs salles voûtées et servant à établir les trente-cinq rampes ou plans inclinés, au moyen desquels on gravit cette montagne de pierre.

C'est-à-dire qu'au lieu d'un escalier, aux marches innombrables, c'est un terrain uni, légèrement incliné, se brisant à chaque angle de la tour, et dont la pente est si douce et l'éloignement des parois si large, que plusieurs hommes à cheval peuvent monter de front jusqu'à la plate-forme où se trouvent les cloches.

On peut même le monter en voiture, et l'on dit qu'une reine d'Espagne, une grande reine s'en passa un jour la fantaisie.

Le couronnement fut ajouté en 1568 par Fernand Ruiz, qui le surmonta d'une statue en bronze, représentant la Foi et tournant sur pivot, ce qui fit donner à la tour elle-même ce nom de Giralda, (*giralda, girouette.*)

Avant ce temps, la tour se terminait à la plate-forme, autour de laquelle régnait probablement une couronne de merlons dentelés, tels qu'on en voit encore sur le haut des murailles voisines de l'ancienne mosquée, surmontée d'une autre tour de vingt ou trente pieds de haut où flamboyaient au loin quatre grands globes de bronze doré.

A l'extérieur, la décoration de la tour est merveilleuse. C'est une combinaison variée de fenêtres élégantes, tantôt à une seule, tantôt à deux ouvertures, reposant sur de coquettes colonnettes en marbre, au travail exquis, interrompant de longs panneaux qui vont du sommet de la tour jusqu'à sa base, panneaux resplendissants des dessins les plus riches en couleurs, exécutés en briques découpées et enduites d'un indestructible émail.

Parvenu au sommet, on s'étonne en embrassant d'un coup d'œil tant de pays : Séville, l'ardente cité, l'une des plus grandes de toutes les Espagnes, avec ses maisons blanches, uniformément construites à la moresque, toutes surmontées de terrasses verdoyantes et fleuries; son Guadalquivir aux eaux vertes qui la baigne; ses bois d'orangers et de citronniers aux fruits d'or qui l'entourent; et là bas, à l'horizon, des montagnes bleues qui se perdent et se confondent avec les nuages; et de cet autre côté, — mais plus loin, — la mer, l'Océan à la voix puissante et aux vagues écumeuses qui pousse au cœur de cette belle Andalousie mille vaisseaux ardents au commerce et qui, sillonné en tous sens depuis que le monde existe, par les navires de tous les âges, arches, galères, jonques, barques, paquebots, reste seul immuable, comme Dieu, sans garder aucune trace du passage des hommes.

Cependant, parvenu au sommet de la Giralda, on s'étonne à bon droit de n'être point fatigué de l'ascension, grâce aux plans inclinés, et en distinguant, au bas, des hommes qui s'agitent, si petits qu'ils semblent des fourmis, on tremble que le géant maure les écrase tout à coup de son talon de granit.

Revenons aux personnages de notre histoire.

Carlos et Carmen s'étaient donc engagés dans ce chemin, sans autre issue que le ciel et la mort, et déjà ils n'étaient arrivés qu'au tiers de la montée quand ils entendirent des pas retentissants, quoique étouffés, sous les vastes arceaux.

On les suivait.

Ils ralentirent alors un peu leur marche, persuadés que, s'il les eût ouïs courir, leur persécuteur, moins ému peut-être, les eût facilement atteints.

Soudain, Carmen, se jetant dans un angle obscur, dit à voix basse et précipitamment :

— Marche toujours, Carlos, il faut que je rentre au palais... la réflexion pourrait lui prendre d'y courir, et mon mari... Adieu, marche toujours, mon Carlos, ne lui dis rien, sois prudent!... je t'aime, je n'aime que toi.

Elle lui envoya un baiser dans l'ombre après l'avoir poussé en avant. Carlos s'éloigna.

Don Luis montait.

Carmen entendait les pas du bien-aimé se perdre dans l'éloignement; mais aussi les pas de l'autre, de l'infâme, frappaient son oreille plus distinctement, au fur et à mesure qu'il avançait, comme le choc d'un lourd marteau.

Elle n'entendit plus Carlos.

Don Luis montait toujours.

Tout à coup Carmen retint son souffle, ses yeux se fermèrent, et elle s'appuya de toutes ses forces contre la muraille.

Don Luis était près d'elle.

Il monta.

Quand Carmen rouvrit les yeux, elle l'aperçut tournant l'angle de pierre, puis elle sentit une sueur froide perler dans ses cheveux... épouvantée, elle venait de voir une ombre blanche passant devant elle.

Cette ombre tenait un couteau à la main.

La marquise alors fut saisie de vertige et, se laissant aller, elle descendit, descendit, arriva à la salle basse, la traversa aux yeux étonnés du sonneur, et se trouva bientôt hors de tout danger, hors de la Giralda.

Mais une pensée l'arrêta : — Carlos?

— Oh! mais, se dit-elle, — comme un instant auparavant le vieux Pedro, — Carlos est brave, Carlos a son épée!...

Elle suivit instinctivement la route que son amant avait prise pour venir, et retrouva sa chaise au milieu de la ruelle. La duègne et les deux porteurs accoururent aussitôt.

Lorsque Carlos arriva à la plate-forme couverte où sont les cloches de la Giralda, il alla s'appuyer à l'une des entre-colonnades et attendit, le regard fixé sur cette partie de la ville où se trouve l'Alcazar maure, que don Luis vînt à lui.

En se rappelant les terreurs de sa maîtresse, il se demanda, sûr de la discrétion de Pedro, s'il ne vaudrait pas mieux provoquer le comte, lui planter un poignard au cœur, ou le jeter par-dessus le mur d'appui; mais, la tactique de Carmen ayant réussi, puisque les pas se rapprochaient, il résolut de ruser.

Le comte ne tarda point, en effet, à sortir de l'ombre des rampes, et, après avoir minutieusement scruté tous les points du clocher, il s'approcha de Carlos, et lui touchant l'épaule :

— Deux mots, senor, dit-il... Eh quoi, c'est vous, don Carlos? C'est pardieu vrai... La nuit, quelque noire qu'elle soit, me permet d'apercevoir vos moustaches relevées à la mode de France.

— Je vous salue, don Luis; mais que diable venez-vous donc faire ici, à pareille heure?

Ils se serrèrent la main avec une apparente franchise.

— Mais, observa Luis, vous, cousin, vous-même, qu'y faites-vous? Si c'est pour observer les astres que vous avez grimpé jusqu'ici, vous ne pouviez, je l'avoue, trouver un observatoire plus commode.

— La nuit est belle!... fit Carlos indifféremment.

— Et la Paquarita aussi.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! mon cher cousin, pourquoi vous cacher de moi? Pardieu, je comprends ces choses-là à merveille! Quoique vous soyez son frère de lait, cela n'empêche pas de la courtiser, au contraire. Elle est charmante en vérité! Une Andalouse pur sang! Des yeux à faire damner tous les saints du paradis sous leur suaire.

— Vous faites erreur, don Luis...

— Non pas, non pas... La petite rusée, dès qu'elle m'a entendu frapper à la porte, s'est vite jetée sur son lit et a feint de dormir; mais à l'agitation de son sein, j'ai bien vu que sa vertu commençait à devenir une question.

— Don Luis!

— Là! ne nous fâchons pas, vous aimez la petite, avouez-le.

— Eh bien!... c'est vrai, dit Carlos avec effort.

— Allons! je le savais bien. Et maintenant je me retirerai.

— Comment?

— Oui, j'avais aussi la folie de l'aimer; mais il est juste que je vous cède le pas, car en matières d'amour, les jeunes sont les vieux.

— Restez-vous?

— Non, je descends.

— Et moi avec vous.

Tous deux quittèrent alors la plate-forme en causant; mais, intérieurement, l'un était ravi, l'autre furieux.

Paquarita, qui les avait rejoints, sans qu'ils s'en fussent aperçus, resta seule.

Elle demeura immobile d'abord, les yeux perdus dans l'immensité de l'espace.

Elle alla ensuite s'accouder à l'endroit qu'occupait un instant auparavant son frère de lait et se dit, avec un sourire où le bonheur et l'espoir se trouvaient mêlés :

— Il m'aime!... il m'aime!

Elle fut s'asseoir sur une marche de pierre et, appuyée à la muraille, elle reprit son sommeil interrompu en répétant :

— Il m'aime! il m'aime!... Carlos!... Carlito!...

Ah! vraiment, qui eût vu alors Paquarita, se serait cru transporté dans une région inconnue, ou en proie au rêve le plus délicieux. Elle n'avait, pour voiler les formes exquises de son corps, qu'une légère chemise de toile, qui, soulevée doucement par son sein palpitant, laissait glisser le regard sur des trésors devinés. Ses mains, fines et effilées, étaient croisées sous son menton, et tenaient entre leurs doigts quelques mèches des cheveux les plus beaux et les plus noirs qui pussent se trouver dans tout Séville. Et ses pieds, blancs et roses, des pieds d'enfant, petits à tenir dans la main, cambrés amoureusement, avec d'admirables fossettes, près d'une cheville toute de race... pieds charmants qui semblaient ne point appartenir à une créature animée, tant ils étaient parfaits. Ses paupières étaient closes, mais à la longueur des cils, à la suavité de l'arc du sourcil, comment ne point penser qu'elles cachent des prunelles à faire tressaillir l'âme, à brûler la chair jusqu'aux os, rien qu'en se fixant sur vous...

Ah! quelle admirable fille que la Paquarita, et que l'on a superbement qualifiée en la nommant la perle de Séville!

CHAPITRE II.

Que la haine d'une femme pour un homme a, presque toujours, sa source dans l'amour qu'elle ressent pour un autre.

Doña Carmen de Guardera avait épousé, à quatorze ans, le marquis d'Aracena, c'est-à-dire qu'elle avait marché à l'autel parce qu'on le lui avait ordonné. Jeune fille noble de Catalogne, elle avait servi de rameau d'olivier entre les Guardera et les Aracena, gentilshommes d'Andalousie, deux familles puissantes en guerre et procès depuis longtemps.

L'époux de Carmen, gouverneur de sa province, s'était imaginé que sa charge lui enlevait tout moment à donner à d'autres soins que ceux de l'Etat; aussi avait-il mené avec sa femme une existence tout exceptionnelle, et après cinq ans se trouvaient-ils tous deux presque aussi étrangers l'un à l'autre, que si le prêtre n'eût pas uni leurs mains avec grande solennité dans la cathédrale de Saragosse.

Il est vrai que don Luis, trouvant dans son frère un caractère naturellement faible, l'avait entouré de menées astucieuses, de conseils perfides, et l'avait toujours détourné de la pensée d'un rapprochement; bien plus, il était assez adroit pour le gouverner entièrement. Il lui insinuait sa volonté, en matières domestiques et gouvernementales, tout en ayant soin cependant de ne parler que comme conseiller, car son influence n'était qu'occulte, à proprement parler, et le marquis, plein d'orgueil, se fût assurément révolté contre elle, s'il eût pu même la soupçonner dans un frère moins âgé que lui.

Don Luis, dès le premier regard qu'il jeta sur Carmen, s'était senti pour elle un sentiment haineux; mais la beauté splendide de cette jeune fille lui avait bientôt fait voir, à n'en pas douter, que cette haine, au contraire, était de l'amour.

Mais de l'amour comme il le comprenait, lui, de l'amour sans tendresse, sans dévouement, sans le mutuel et perpétuel échange de deux âmes et de deux pensées; quelque chose de profondément infâme et vicieux, où tout est frénésie et délire, où la pudeur et la

chasteté sont foulées aux pieds, pauvres et honteuses sœurs, anéanties sous le coup de la profanation impie et sacrilége de cette religion du cœur, qui fait de l'amour une autre vie dans la vie.

A l'époque où commence notre récit, la marquise d'Aracena était dans tout l'éclat de ses vingt ans. Sa figure, d'une pureté de lignes et d'une blancheur remarquables, était merveilleusement encadrée par des cheveux blonds, d'une luxuriante abondance; mais ce que ce visage pouvait avoir d'un peu froid était relevé par la vivacité prodigieuse de ses yeux et de ses sourcils noirs.

Ajoutons encore que pour arriver à rencontrer l'exquise perfection de ses mains dans une autre femme, il eût fallu franchir les Pyrénées, car les mains royales d'Anne d'Autriche étaient alors célèbres dans toute l'Europe.

Nous trouvons donc doña Carmen dans sa chambre à coucher, assise devant une fenêtre à balcon, et tenant à la main un miroir de Venise.

Elle suivait alternativement, dans la glace, le travail de sa caméristе, qui lui tressait les cheveux, et les mouvements d'une petite barque conduite par deux rameurs, remontant le fleuve qui coulait à quelque distance de là.

Un homme était assis à la poupe et commandait le gouvernail, tandis qu'un autre se tenait à l'avant, debout, et semblait pressé d'arriver.

La barque approchait sensiblement et permettait de bien distinguer le nombre des personnages qui la montaient, mais non leur visage; cependant, la tournure de celui qui semblait le chef de l'esquif frappa Carmen, qui le désigna à la caméristе.

— Je ne vois pas sa figure, répondit celle-ci, à cause du chapeau qu'il porte; mais à cet air de matador, je parie que c'est Ramiro Norea.

— Qu'est-ce que ce Norea? demanda la marquise avec nonchalance.

— Un bohême célèbre par ses hardies contrebandes.

— Comment le connais-tu donc, mon enfant?

— Moi, madame, c'est bien simple : c'est lui qui fournit madame la marquise des plus exquises parfumeries de sa toilette.

Carmen regardait machinalement la barque; mais, consultée par sa caméristе sur une dentelle à ajouter à sa coiffure, elle se trouva un instant distraite, de sorte que lorsqu'elle reporta les yeux vers le Guadalquivir, l'esquif avait disparu derrière un massif d'orangers.

— Est-ce fini, Teresa?

— Dans une minute, señora.

— Fais promptement. Tu prendras ensuite ma guitare et me chanteras quelque romance moresque ou gaditane, à ta fantaisie. Je m'ennuie ce matin...

— Madame la marquise n'a pas bien dormi?

— Très-mal.

— Elle ne s'est peut-être point couchée?

— Vous dites?... fit Carmen étonnée.

— C'est que j'ai remarqué que madame la marquise avait un nœud à la robe que je lui ai ôtée ce matin.

— Eh bien?

— Madame la marquise se rappellera peut-être qu'hier, en l'habillant, j'ai emmêlé le lacet par mégarde, ce qui a occasionné un nœud...

— Vous observez beaucoup depuis quelque temps.

La marquise leva la tête et regarda sa caméristе dans son miroir.

— Vous êtes rouge, Teresa, ajouta-t-elle.

— Moi, madame!...

— Allons, dites qu'on peut entrer. Ne vient-on pas de gratter à la porte?

Teresa obéit. Don Luis parut.

A sa vue, Carmen ne put retenir un mouvement, imperceptible il est vrai, mais qui n'échappa point au comte. Elle se leva.

— Soyez le bienvenu, don Luis, dit-elle avec grâce. Votre voyage a-t-il été heureux?

— Autant que je le pouvais désirer, chère sœur, et votre époux m'en a largement remercié, car je lui ai épargné cinq mortels mois d'ennuis qu'il eût passés loin de vous.

— C'était donc pour le service du Roi?

— Assurément, répondit le comte. Une affaire d'argent à traiter avec des Turcs. Ces infidèles avaient osé mettre le grappin sur une goëlette venant de Rome, portant six chamois des Alpes et deux barils pleins d'or que le Saint-Père envoyait à la très-sainte Inquisition de Séville : une goëlette doublement sacrée, comme vous voyez. Les mécréants n'ont consenti à rendre que les six chamois.

— Et il vous a fallu cinq grands mois pour mener à bien cette importante affaire diplomatique? demanda la marquise en souriant.

— Oh! non. J'ai profité du temps qui m'était laissé par mon frère, pour faire voile jusqu'à Sines, en Portugal, où j'avais une mission secrète s'étendant jusqu'à Lisbonne. Je suis resté à Lisbonne jusqu'à la fin de l'été.

En disant cela, Luis fit à Teresa un signe que la marquise n'aperçut pas.

— J'ai à peine eu le temps de voir mon frère hier, continua-t-il; c'était presque une audience, il y avait tant de monde... j'ai dû naturellement commencer mes visites d'amitié par vous, marquise.

— Je vous en remercie, don Luis, fit Carmen.

En ce moment ils étaient seuls. Teresa était venue prendre le miroir des mains de sa maîtresse et emportait ce qui avait servi à sa toilette. Quand elle eut refermé la porte sur elle, don Luis s'approcha et après quelques minutes de silence :

— Avez-vous réfléchi, fit-il, à ce que je vous ai dit il y a cinq mois, Carmen?

— Monsieur...

— Faut-il vous le répéter?

— Eh bien, oui, j'ai réfléchi, j'ai pensé à cela tous les jours, monsieur le comte, à toutes les heures, à tous les instants.

— Et... qu'avez-vous résolu?

Carmen garda le silence, puis elle releva la tête.

— Tenez, don Luis, je serai franche avec vous... je ne puis... non, je ne puis vous aimer.

— Pourquoi?

— Vous me le demandez! vous! le frère de mon mari!

— Mais...

— Brisons là, don Luis, je vous en prie; si l'on vous entendait!...

Le comte se rapprocha encore et se pencha vers elle.

— Je vous aime, Carmen.

— Oh! vous me faites peur, don Luis!...

— Je vous aime, madame, entendez-vous? Vous ne pouvez m'aimer, avez-vous dit; mais vous n'êtes pas franche jusqu'à la fin, non. — Vous me haïssez, ne le niez pas. J'en suis sûr. — Mais moi je vous aime, et je vais vous dire aussi avec franchise ce que j'ai arrêté dans ma volonté.

Carmen le regarda avec terreur.

— Vous serez à moi... tôt ou tard; je suis patient. Employer la force m'a toujours répugné, et ce n'est que poussé à bout...

— Si vous êtes venu, monsieur, pour me forcer à subir de telles paroles...

— Écoutez-moi bien, madame, je vous prie. — Si vous ne m'aimez pas, c'est que vous en aimez assurément un autre.

— Ne vous méprenez pas, monsieur, répliqua Carmen avec une certaine hauteur : si je ne vous aime pas, si je vous hais enfin, c'est que je vous méprise!

— Oh! marquise, ne nous emportons pas, c'est puéril et inutile. Cet autre que vous aimez, ce ne peut être votre mari, qui n'a rien fait pour cela, au contraire. Il vous tient presque emprisonnée, et à peine s'il vous voit aux heures des repas. J'ai donc un rival heureux et d'autant plus redoutable à mon amour, qu'il est étranger et n'a pas le sacrement de son côté pour exiger qu'on l'aime.

Carmen se cacha la tête dans ses mains. Le comte continua :

— Voici comment j'ai découvert tout cela... Il faut que je vous l'avoue, afin que vous sachiez bien que toutes vos démarches me sont connues.

Carmen tenta de se boucher les oreilles, mais l'implacable amoureux éleva la voix, qui vibra comme celle de l'ange des ténèbres.

— Hier, à dix heures du soir, vous êtes sortie du palais par une

porte dont, par parenthèse, vous vous êtes procuré la clef je ne sais où, la petite porte du jardin. Une fois dehors, vous avez marché, seule, enveloppée dans une mante noire et masquée, jusqu'à la rue de la Sierpe; là, après vingt pas environ, vous vous êtes arrêtée devant une petite maison, à laquelle vous avez frappé très-discrètement. On a ouvert de même, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que deux laquais en sortaient, portant une chaise dans laquelle vous étiez. Votre amant vous attendait au pied de la Giralda, dans l'ombre, et vous l'y avez rejoint. Je connais votre amant, madame... La duègne que vous avez employée m'a tout dit : Il se nomme... Manoel.

Carmen respira.

— Vous voyez que je suis bien informé. Qu'en dites-vous?...

— Vous êtes le démon!... répondit-elle avec stupeur, car c'était en effet le nom qu'avait pris la veille don Carlos. Sans cette précaution tout était perdu.

— Le démon, reprit-il en souriant, pas tout à fait, mais si je le voulais, j'en aurais le pouvoir... Réfléchissez-y, Carmen... Je me retire. Je vous le répète, je suis patient.

Il se dirigeait vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit, et le marquis d'Aracena entra, suivi de don Carlos.

Carmen se leva et marcha au-devant de son mari, qui la prévint.

— Ne vous dérangez pas, madame; je venais chercher mon frère, qu'on m'avait dit être près de vous. Notre mère, madame la marquise douairière d'Aracena, nous fait demander.

— Se trouve-t-elle plus mal? demanda Carmen avec intérêt.

— Je le crois, madame. Venez, don Luis.

Don Luis et son frère sortirent. Carlos resta un moment.

— Carmen, Carmen, que s'est-il donc passé?

— Mon Carlos, je t'aime, je t'aime, mais il faut me fuir, ne plus chercher à me voir. Retourne en France, mon amour t'y suivra, mais ici c'est impossible...

— Mais...

— Va-t'en, mon amour, va-t'en, je t'en supplie... les remords commencent à me gagner. Reste digne de moi en t'éloignant.

Elle se jeta au cou de son amant et, après l'avoir fortement pressé contre son cœur, le repoussa.

— Va-t'en, Carlos... Je n'aurai pas la force... Adieu.

Carlos obéit.

Carmen l'écouta s'éloigner, et se mit à sangloter dès qu'elle n'entendit plus rien : son bonheur s'en allait.

Teresa avait tout vu.

CHAPITRE III.

Le Rosaire et les Castagnettes.

Dans une grande salle, ornée de portraits et de meubles d'une époque antérieure à celle où se passe notre récit, était couchée sur un fauteuil élevé une femme, avancée en âge, mais qui, malgré son extrême vieillesse, avait conservé ces traits profondément caractérisés des nobles familles d'Espagne. Elle avait la tête appuyée sur un oreiller, et les pieds posés sur un coussin de velours écarlate. Elle tenait entre ses doigts, maigres et allongés, un riche rosaire dont elle faisait défiler les grains un à un, en remuant faiblement les lèvres. A chaque instant, cependant, elle interrompait sa prière pour fixer les yeux sur la porte d'entrée, située en face de son fauteuil, et l'on voyait facilement à l'agitation fébrile de son corps, que les années n'avaient pas éteint entièrement cette vivacité impatiente particulière aux gens de sa nation.

Cette femme était doña Mencia de Halcon, marquise-douairière d'Aracena.

Il y avait bien dans la chambre un deuxième personnage, un moine, dom Pamfilo; mais en ce moment il était tout à fait moine, — il dormait.

La porte ne tarda point à tourner doucement sur ses gonds et un vieux majordome entra sur la pointe des pieds.

— Eh bien! Nuñez?

— Monsieur le marquis me suit, señora.

— Et don Luis?

— Il l'accompagne.

— C'est bien. Dès qu'ils seront entrés, tu nous laisseras, mon bon Nuñez.

— Oui, señora... répondit le vieillard, hésitant à s'éloigner.

— Tu veux parler, mon ami, as-tu donc quelque chose à me demander? parle, demande, tu es sûr d'obtenir, tu sais que je t'aime.

— Je sais, madame la marquise, que vous êtes la meilleure et la plus digne des femmes.

— Voyons, qu'est-ce?

— Il y a en bas, à l'office, une jeune fille que vous connaissez bien et qui désire vous voir.

— Qui est-elle?

— C'est la fille de Pedro, le sonneur de la Giralda.

— Ah! Paquarita, la petite... mais elle doit être grande à présent!

— Et bien belle aussi, madame!

— Ah! tu as remarqué cela, Nuñez!

— Ce n'est pas seulement moi, madame, mais tout le monde.

— Tu me l'amèneras quand j'aurai parlé à mes fils, entends-tu?

— Voici messeigneurs, señora.

Le vieux serviteur ouvrit les deux battants de la porte, et, après que don Luis et son frère furent entrés, il sortit, non sans avoir avancé deux siéges auprès du fauteuil de la bonne marquise.

Doña Mencia donna sa main à baiser au marquis, qui y déposa un respectueux baiser, mais elle ne quittait pas le comte des yeux et essaya de se soulever pour lui; elle y parvint et s'approcha de ce fils bien-aimé. Quand elle l'eut embrassé tendrement, elle retourna à sa place, appuyée sur lui, les joues sillonnées de larmes mais souriant: la bonne mère n'avait pas vu Luis depuis cinq mois, Luis, celui de ses fils qu'elle avait toujours le plus visiblement chéri.

— Avancez-vous, don Luis, dit-elle, et vous aussi, don Ramon, mes chers enfants... Vous allez bien m'écouter, n'est-ce pas?

— Ma mère, fit le comte apercevant le moine, il y a là dom Pamfilo. Avez-vous résolu aussi qu'il entendrait vos paroles?

— Oui, mon enfant; il connaît depuis longtemps le motif qui va me les dicter.

— Et d'ailleurs, ma mère, le révérend n'en pourrait profiter si vous n'aviez pas eu d'avance la précaution de l'instruire; il songe en ce moment aux béatitudes qui l'attendent là-haut; ou peut-être bien aux bénéfices qu'il attend, lui, plus sûrement ici-bas, surtout en dirigeant des consciences comme la vôtre, madame.

— Non, Luis; c'est un saint homme que dom Pamfilo; et l'argent que je lui remets...

— Est pour les pauvres, je n'en doute pas! fit Luis en se récriant.

— Qu'aviez-vous à nous dire, madame? demanda le marquis en s'asseyant.

— Le voici, mes enfants. Il y a vingt-sept ans, vous étiez encore bien jeunes, vous fûtes atteints tous deux en même temps de la petite vérole. Les médecins, voyant que votre mal s'était développé à un point extrême et leur présentait des effets qui leur étaient inconnus, vous avaient condamnés. Don Luis d'Aracena, votre père, m'apprit cette déplorable nouvelle les larmes aux yeux, mais il me disait d'espérer encore et que Dieu daignerait peut-être faire un miracle en votre faveur; mais moi j'étais, hélas! trop certaine de vous perdre, car déjà votre sœur m'avait été enlevée par cette terrible maladie.

La vieille marquise essuya une larme et reprit ensuite :

— C'est alors, mes enfants, que j'eus recours à Dieu, mais d'une manière plus directe. Je passai toutes mes journées et une partie de mes nuits dans les églises, je me privai de nourriture, je répandis des aumônes abondantes, et Dieu, prenant en pitié ma douleur, exauça enfin ma prière : à vous il rendit la santé, à moi le bonheur. Il y a quelques jours je me souvins de ce temps et je me rappelai tout à coup que j'avais promis une chape d'or à Notre-Dame-del-Pilar. Ce vœu, je ne sais comment et je ne m'explique cet oubli que par l'ivresse de mon bonheur, s'était entièrement effacé de ma mé-

moire, mais maintenant que je suis vieille et que mon heure suprême est près de sonner, il faut que j'accomplisse ce dernier devoir, que je paie cette dernière dette.

Et se tournant vers le marquis, elle ajouta:

— Don Ramon, levez-vous, prenez cette clef et allez ouvrir ce panneau sculpté représentant le mauvais esprit enchaîné par l'ange du Seigneur.

Le fils aîné de la douairière se dirigea vers l'endroit désigné et ouvrit le panneau, qui découvrit une chape d'or fin, ciselée au marteau et toute parsemée de pierres précieuses.

— Mes enfants, j'avais promis en outre à Notre-Dame de lui porter ce don moi-même, mais l'âge et les infirmités sont venus me dire: Il est trop tard. C'est pourquoi j'ai pensé à vous, don Ramon, j'ai pensé que, chef de la famille des Aracena, il était de votre devoir de remplir cette mission. Ai-je bien présumé de vous, mon fils?

— Sans nul doute, ma mère, répondit le marquis, ce m'est un grand honneur et une grande joie que vous m'ayez jugé digne de cette mission, mais je me vois dans la nécessité cruelle de vous refuser. Pardonnez-moi, mais les devoirs de ma charge, le service de Sa Majesté exigent que je reste à Séville. Mon frère Luis...

— Non!... dit la bonne marquise, voyant que ce dernier fronçait le sourcil, j'avais décidé que ce serait vous, Ramon, mais puisqu'il en est ainsi... je... préfère... au fait, vous avez raison... et d'ailleurs mon heure approche, j'ai besoin de vous pour me fermer les yeux... Restez ici tous deux. Je veux mourir entourée de mes enfants. — Puisse le ciel me pardonner de forfaire ainsi à mes promesses!...

— Le ciel ne pardonnera pas! dit tout à coup une voix forte.

C'était le moine qui sortait du sommeil dans lequel il avait paru si profondément plongé un instant auparavant.

— Ah! fit don Luis en riant, révérend dom Pamfilo, vous vous réveillez pour maudire! Est-ce charitable? Ne devez-vous pas vous laisser forcer la main pour l'absolution, en merci de mon frère et de moi qui, en entrant ici, n'avons pas voulu troubler vos méditations dégénérées, je crois, en un bon et gros sommeil.

— Malheur aux impies! dit le moine en s'avançant.

— Grâce, dom Pamfilo! fit la douairière épouvantée.

Don Ramon s'approcha de sa mère et lui dit:

— Madame, j'ai trouvé un expédient que peut-être vous accepterez; cet expédient le voici: Un de nos plus proches parents, puisqu'il est le neveu de notre père, se chargera de porter à Saragosse la chape d'or dont il est question. C'est de don Carlos que je veux parler, ma mère; consentez-vous à le charger, lui, un Aracena, de cette mission sainte dont vous me réserviez l'honneur?

— Carlos! fit la marquise, il est de retour?

— Oui, madame. L'ambassadeur de Sa Majesté Catholique M. le duc d'Estuniga, qui l'avait emmené avec lui à la cour de France, est de retour depuis un mois.

La marquise se recueillit un instant, et après avoir consulté le moine du regard, répondit à son fils aîné, déjà fatigué visiblement de cet entretien:

— Eh bien! marquis, envoyez-moi don Carlos. Qu'il vienne me parler, je veux bien. C'est un brave jeune homme, un loyal cavalier, et puis c'est un Aracena, comme vous disiez. Allez le chercher bien vite, mon ami, car j'ai hâte d'en finir. Il partira dès ce soir, n'est-ce pas?

— Comme vous désirez, il sera fait, madame.

Les deux frères se retirèrent, dom Pamfilo les suivit. Le vieux Nuñez vint au-devant de sa maîtresse, qui lui dit vivement:

— Nuñez, pourquoi ne m'as-tu point appris l'arrivée de mon neveu Carlos? Tu sais que je l'aime et que j'eusse été bien aise de le voir. Lui, du moins, est respectueux et tendre avec moi, quoique je ne sois que la sœur de son père... Ah! Nuñez, je ne suis pas heureuse dans mes enfants!... Hélas! l'un, froid et calme, ne m'a jamais adressé un mot d'amitié, encore moins une caresse d'amour... L'autre... l'autre a en lui quelque chose d'étrange qui me surprend, qui... m'épouvante... Je le vois parfois sourire, eh bien! son sourire, au lieu de me faire plaisir comme aux autres mères, au lieu de m'emplir le cœur de joie, me fait peur et me glace... Va, Nuñez, je suis une bien malheureuse mère!

Elle pleurait, la pauvre femme.

— Nuñez, mon ami, continua-t-elle en s'essuyant les yeux, ne m'avais-tu pas parlé d'une jeune fille, de la petite Paquarita? Va me la chercher, va, mon vieil ami, j'ai besoin de voir un visage jeune et souriant.

Lorsque le majordome rentra avec Paquarita, parée de ses plus beaux habits des jours de fête, la vieille dame ne put retenir un cri d'admiration. Elle se rappelait le temps où elle aussi avait été jolie, rose et pimpante comme la gracieuse créature qui était là devant elle.

— Approche, mon enfant, approche.

Paquarita fit quelques pas au-devant de la marquise, et s'inclina gracieusement.

— Comme tu es belle!

La jeune fille rougit.

— Viens donc plus près... Mais comme ta basquine est gracieuse, et ces rubans orange... Est-ce ta couleur de prédilection, à toi, ou bien celle de ton fiancé?

Paquarita devint pourpre et baissa les yeux.

— Il ne faut pas rougir, ma belle. N'est-ce point chose permise à ton âge? Il doit être heureux ton *nobio!* Voyons, réponds donc...

— Mais, madame...

— Parle sans crainte. Est-ce qu'on ne dit pas tout aux personnes de mon âge? ne savons-nous pas tout comprendre... Est-il grand et vaillant?

Les yeux de Paquarita se mouillèrent de deux larmes qu'elle put cependant retenir.

— Oh! reprit doña Mencia, nous avons donc un amour malheureux dans ce petit cœur-là?

— Hélas! répondit Paquarita, se décidant à parler, il ne sait pas que je l'aime, madame la marquise.

— Et lui, t'a-t-il dit qu'il t'aimait?

— Non, mais je sais...

— Oh! mais a-t-elle de jolis pieds! Que tu dois bien danser avec d'aussi jolis petits pieds, Paquarita! Nuñez, donne-lui mes castagnettes.

— Eh quoi, madame, vous voulez... fit la jeune fille, incapable de se rendre compte de la mobilité d'impressions qui formait le fond du caractère de la grande dame.

— Oui, danse-moi un boléro, un fandango... Allons, allons...

— Pourtant...

— Veux-tu donc me désobliger, petite?

— Non pas, madame, mais au moins il me faudrait...

— Il te faudrait?...

— Un cavalier.

— Eh! tu n'en as pas besoin... Va, va, mon enfant, danse et saute, tu me feras plaisir, tu me rappelleras mon jeune temps. Nuñez, donne-moi ma guitare.

Et la vieille marquise, malgré ses soixante-dix ans, préluda vigoureusement à la *rondena* andalouse.

Les castagnettes sonores suivirent bientôt les accords de la marquise, et la jeune fille commença cette danse nationale qui tient à la fois du vertige et de la passion: ces pas pressés, cadencés, ralentis, veloutés, furieux, pleins d'une lenteur voluptueuse ou d'une agilité surprenante et soudaine; et au-dessus de tout cela les castagnettes, ce bruit sauvage qui devient musique sous des doigts exercés et qui se marie si joyeusement à cette danse déhanchée et lascive, que dansent cependant, sans en rougir, l'épouse vertueuse et la vierge timide, — le *bolero*.

Mais la Paquarita était ravissante ainsi, son corps souple se tordait comme un serpent, et de ses yeux humides jaillissaient des lueurs qui eussent animé des cœurs moins ridés que celui du vieux Nuñez, à les briser, à les fondre en extase infinie.

Aussi la marquise et son majordome répétaient-ils avec transports:

— *Anda! Anda! la Paquarita! Ay! que salero!...*

Quand la jeune fille, haletante et lassée, eut fini de bondir, doña Mencia battit des mains.

— Paquarita, que fais-tu chez ton père? demanda-t-elle.

— Rien, madame la marquise.

— Rien, vilaine paresseuse, dit-elle en lui tapotant sur les joues, eh bien! veux-tu entrer à mon service?

— Je venais précisément pour obtenir cette grâce, madame, fit la belle enfant, heureuse de se voir dispensée d'une supplique, toujours pénible.

— Vraiment! ah! quel bonheur! Mon enfant, à dater de ce moment, tu auras trois cents piastres de gage avec l'emploi de... Tu sais lire?

— Oh! oui, señora.

— Eh bien! tu seras ma lectrice; c'est-à-dire, petite paresseuse, que tu n'auras presque rien à faire. Cela te convient-il?

— Oh! que vous êtes bonne, madame!

— Eh bien! c'est entendu. Adieu, petite.

La bonne dame se leva seule et sans effort de son fauteuil, prit le bras de son vieux serviteur, pour rentrer dans sa chambre à coucher, et quitta la jeune fille après l'avoir baisée sur le front. Ces souvenirs de ses beaux jours l'avaient rajeunie.

Quand Paquarita fut seule, elle pensa.

— Et maintenant je serai plus près de lui... Mais pourquoi m'a-t-il donc dit de venir solliciter?...

Carlos survint.



Don Luis.

— Ah! te voilà, Paquarita, dit-il; merci, ma sœur. Ecoute, je partirai ce soir pour Saragosse, mais auparavant je veux te parler. Trouve-toi au jardin à la nuit tombante.

— J'y serai, répondit-elle.

Carlos entra chez la douairière d'Aracena.

CHAPITRE IV.

La tête et les bras.

Dès que le comte d'Aracena se fut retiré dans son appartement, il sonna violemment et ordonna au laquais qui parut de lui amener trois hommes qui devaient se trouver pour le moment, attendant ses ordres, dans une salle basse attenante aux écuries.

Le laquais sortit pour exécuter cet ordre.

— Bon! se dit don Luis, on dirait que mon très-honoré frère a deviné que messire Carlos me gênait dans mes amours avec la Paquarita : à merveille! — Cependant, j'aurais désiré mille fois qu'il se fût chargé lui-même de porter à Saragosse cette chape d'or. J'aurais été également plus à l'aise pour les projets que j'ai conçus relativement à Carmen... Elle est bien belle, cette femme!... ce matin plusque jamais!... mais Paquarita est plus jolie, plus piquante, plus...

Il s'arrêta et reprit en ouvrant des yeux ardents de convoitise.

— Mais cette chape d'or... comme elle reluisait... Que peut-elle bien valoir?... Je m'en accommoderais fort, pardieu! D'autant plus qu'à la grande rigueur, Notre-Dame del Pilar s'en pourrait fort bien passer... Voilà, certes, une très-grosse somme qui va tomber dans le gouffre ecclésiastique; et sans cette tardive réminiscence de ma mère... Dom Pamfilo tient beaucoup. il m'a semblé, à ce que cette chape parte pour sa destination... Ah çà, est-ce que ce prêtre serait de bonne foi?...

Le comte s'approcha d'une glace de Venise et frisa sa moustache avec complaisance.

— Et ce Manoel, continua-t-il, ce rival inconnu... cet amant préféré de la marquise... quel est-il? il m'inquiète... Ne désespérons pas de le trouver... Si mes espions principaux échouent, je mettrai cent diables fins à ses trousses, et il sera bien adroit si... Je vais voir José, le drôle est capable d'avoir déjà découvert ce maudit homme... Ah! si au lieu d'entrer à la Giralda, j'avais tourné l'angle...

Don Luis fut s'asseoir dans un fauteuil, assez impatienté déjà d'attendre l'accomplissement de sa volonté.

— Ah! Satan, exclama-t-il à voix basse, mon puissant maître, si tant est que tu existes, ô mon divin protecteur, je ne te demande en



Doña Carmen était dans tout l'éclat de ses vingt ans.

ce moment que trois choses... non, quatre, puisque j'y suis, à savoir : faire rompre le cou dans son voyage, afin qu'il me laisse Paquarita, à mon bon cousin Carlito; — découvrir ce Manoel maudit; — posséder Carmen... et aussi cette reluisante chape d'or.

Comme on le voit, don Luis n'était pas seulement infâme en amour et mauvais frère, il était encore avare et cupide; car l'or ne lui manquait pas, et il pouvait bien se dispenser de songer à des richesses dont la source faisait toute la religion de sa mère : nous verrons plus tard qu'il était encore mauvais fils.

Le laquais introduisit trois hommes.

Ces trois hommes étaient différents quant à leur costume.

Le premier élégamment vêtu, musqué, levant haut la tête et appuyant fièrement sa main couverte de fines dentelles sur le pommeau d'une épée à coquille, ciselé dans le dernier goût, portant la moustache relevée et la royale galamment frisée, s'avançait avec assurance, ses deux compagnons lui ayant cédé le pas vu son grand air de gentilhommerie.

Le second, affublé du costume des moines mendiants, robe brune, sandales de cuir, un chapelet énorme pendu à sa ceinture de cordes, la tête rasée : l'air béat.

Le dernier, homme du peuple, paresseux Andaloux, avec la cigarette éteinte entre les doigts, le manteau roulé sur le bras, le chapeau *calañez*, la *chamarra* du *majo*, sorte de veste bariolée, la ceinture écarlate et laissant passer le manche d'une *navaja* fraîchemen ai-

guisée, couteau à lame large et effilée, garnie à son extrémité d'une sorte de crochet dont l'office est de faire, d'une blessure, une large plaie, — la culotte ample et retenue au genou par une boucle de cuivre, enfin des guêtres de cuir façonnées de soies de diverses couleurs : lequel costume s'est conservé jusqu'à nos jours.

Et cependant ces trois hommes si différents ne faisaient point fi l'un de l'autre et se serraient cordialement la main, quand ils se rencontraient dans un corridor, dans une allée sombre, ou le soir dans les rues de Séville, à la recherche de quelque cabaret discret et sûr.

Tous trois avaient même emploi.

Le gentilhomme espionnait les gentilshommes, le moine espionnait les religieux, l'homme du peuple espionnait les gens du peuple.

Trinité d'espions, trinité de coquins.

Ils s'inclinèrent respectueusement; don Luis les reçut en souriant.

— A vous d'abord, révérend frère Tomaso, dit don Luis en faisant signe au moine de le venir joindre dans l'embrasure d'une fenêtre, que savez-vous de nouveau?

— Beaucoup de choses, monseigneur : par quoi votre grâce veut-elle que je commence?

— Par ce que tu voudras, je t'écoute.

— Hier, le prieur du couvent de Santiago est venu trouver monseigneur l'archevêque à la nuit close; il était vêtu en *majo* et fumait le cigarito, mais je l'ai reconnu.

— Qu'allait-il faire chez l'archevêque, le sais-tu?

— Le prieur se souvient qu'il y a quelques années vous avez séduit une religieuse d'une communauté à lui soumise et depuis ce temps ne vous a pas, monseigneur, en grande amitié; je crois qu'il voulait beaucoup de bien à cette nonne. Quoique monseigneur l'archevêque soit votre parent, il n'aime pas beaucoup non plus messieurs d'Aracena; de sorte que tous deux, le prieur et l'archevêque, s'entendent pour faire casser monsieur le marquis de son gouvernement.

— Haine de prêtre, haine mortelle, dit-on, mais le prieur y succombera. Continue, fray Tomaso.

— Le gitano Ramiro Norea, que vous avez été chercher cette nuit au faubourg, a été commandé pour une expédition prochaine de contrebande. Il s'agit d'une cargaison de vins de France — pour les moines de San-Francisco de Cadiz. Sa réputation s'étend bien loin, comme vous voyez... est-ce que monseigneur ne songe pas à faire pendre ce mécréant?

— Il vous a causé quelque dommage, mon révérend?

—Non, pas précisément, mais la morale et la vertu qu'il outrage...

— A d'autres, saint père; — mais dis-moi, et le Manoel?

— J'ai votre affaire, fit le moine en souriant. Hier, à dix heures du soir, le chanoine dom Manoel était en aventure galante avec une dame qui s'est trouvée à sa rencontre non loin de la Giralda.

Après avoir exprimé par son étonnement l'invraisemblance d'une pareille assertion, don Luis songea cependant à la bizarrerie des femmes, — surtout en amour.

— En es-tu sûr? reprit-il.

—Tout à fait. Il avait une clef de la cathédrale et il y est entré par une petite porte.

— D'où sais-tu cela, serpent? dit don Luis, rouge de colère.

— Je prends tous les matins le chocolat chez cette dame et j'espère un jour diriger sa conscience.

— Tu es un imbécile, dit don Luis, va-t'en!

Le moine glissa comme un chat sur le parquet et disparut.

Le comte fit signe au gentilhomme d'approcher. L'air évaporé et les manières tranchantes de celui-ci disparurent au fur et à mesure qu'il avançait vers son maître.

—Eh bien! don Juan de Mosquira, qu'avez-vous à m'apprendre?

— Une seule chose, monseigneur : l'archevêque et le prieur de Santiago...

— Je sais cela. Juan, mon ami, tu te négliges. Tu prends au sérieux le masque dont je t'ai affublé. Il faut mieux faire ton métier, mon cher, si tu tiens à conserver mes bonnes grâces. Laisse-moi.

Don Juan de Mosquira s'inclina et sortit, non sans avoir lancé un regard dédaigneux au laquais qui se tenait derrière la porte.

Don Luis marcha vers l'homme du peuple et lui frappant sur l'épaule :

— Eh bien! Jose, mon fidèle, as-tu déterré le Manoel?

— L'amant de doña...

— Silence!

— J'ai tenté tout à l'heure de faire parler la duègne et elle a fini, après bien des façons, par m'avouer que Manoel n'était pas un nom.

— Diable!

— Je lui ai promis de l'or, je l'ai menacée de la prison, du gibet et de mon couteau, rien n'y fit; elle n'a pu desserrer les dents sur le véritable nom. Doña... la dame le lui a caché, vraisemblablement.

— Crois-tu?

— Oh! je connais assez la vieille pour ne pas l'estimer au-dessus des arguments que j'ai employés en sa faveur.

— C'est tout?

— Je suis allé par fantaisie me promener à la Giralda, après que vous m'eûtes quitté ce matin, et j'ai trouvé au sommet ces brins de plume couleur orange.

— Je sais, fit le comte.

— Ils viennent de la plume du feutre de votre cousin don Carlos, qui est sorti cette nuit de la tour avec vous, monseigneur.

— C'est vrai.

— Ah! j'oubliais, ajouta l'espion avec nonchalance, la duègne m'a encore dit autre chose : — Quand la marquise l'a rejointe, elle avait l'air effaré et les yeux hagards; elle a remarqué en outre que le derrière de sa mante était souillé de poussière, et comme si elle se fût frottée à un mur.

— C'est bien, Jose, je suis content de toi. Viens un peu de ce côté.

Le comte marcha vers un placard, l'ouvrit et en tira un paquet qu'il mit entre les mains du *majo*.

— Tiens, mon brave, tu fumeras ceci en mon honneur. Du tabac de premier choix.

— Merci, monseigneur.

— Ecoute. Tu continueras tes recherches, car je tiens beaucoup à mettre la main sur cet amant inconnu...

Don Luis vit bien à l'air de l'espion qu'il était compris. Il continua.

— Tu vas descendre par l'escalier secret. Tu suivras le mur du jardin. — Voici la clef de la petite porte. Une fois dans le parc, tu marcheras à droite et, arrivé au bord du Guadalquivir, tu casseras une branche d'oranger avec son fruit que tu jetteras au milieu du fleuve. Une barque abordera et tu conduiras vers moi l'homme qui viendra à toi. Va, mon fidèle, et sois prompt.

Don Luis fit jouer un ressort et un panneau de la boiserie s'ouvrit, par lequel Jose sortit, puis il courut vers la fenêtre et suivit des yeux son digne confident qu'il perdit de vue, mais qui reparut bientôt accompagné d'un autre homme.

— C'est lui! se dit-il, et il alla au-devant de ces deux hommes qui entrèrent bientôt dans le salon.

Le panneau se referma sur eux.

— Laisse-moi, Jose, j'ai à causer avec Ramiro, que tu connais sans doute.

— Si je le connais! exclama Jose, certainement : Ramiro et moi sommes de vieilles connaissances, de vieux amis.

— Non, dit le nouveau venu en repoussant la main tendue vers lui, je ne suis pas l'ami de ceux qui se sont faits espions.

— J'aime mieux être espion qu'assassin.

— Parce que tu es un lâche, et que tu aimes mieux assassiner avec la langue; tandis que moi, c'est en plein jour, et corps à corps, que je tue. Jamais tu ne m'as vu me poster derrière un buisson ou me servir de mes amis. Non pas, je suis plus noble que cela : j'attaque celui qu'on m'a ordonné de tuer, je lui offre le combat...

— D'accord, mais tu as à ton service une botte infaillible et s'il refuse... C'est de l'honneur à ta façon. — Va, si tu me crois, nous nous serrerons la main, et tout sera oublié.

— Je suis gitano et fils de la montagne, je n'ai pas besoin de ton amitié. Va-t'en, monseigneur te l'a déjà dit.

Jose sortit en lançant un regard de sourde haine sur Ramiro, qui lui tourna le dos et s'avança vers don Luis.

Le gitano Ramiro Norca était, comme il l'avait dit, un de ces enfants des montagnes et de la liberté, dont le type est vivant encore; parias de la société qu'ils fuient, non parce qu'ils en sont méprisés, mais parce qu'ils en détestent les préjugés; natures sauvages et fières, refusant d'obéir à des souverains, mais pliant aveuglément sous des lois étranges qu'elles se sont imposées elles-mêmes; hommes aux mœurs patriarcales, aux amours ardentes, aux haines toujours vivaces et auxquelles il faut du sang pour s'attiser ou s'éteindre.

Nous n'entreprendrons pas une minutieuse description de ces peuples nomades et universels, connus sous différents noms, selon les contrées qu'ils habitent; nous nous contenterons de dire que ces gitanos, jadis repoussés, commencent à présent à s'approcher des villes, et que ceux qui ne se livrent pas aux métiers les plus infimes, savent trouver leur existence et fournir aux besoins de leurs familles toujours très nombreuses : ceux-ci tondent les mulets, ceux-là sont forgerons, etc. — Nous en avons vu un à Cadix, fils dégénéré, trafiquant de l'infamie, qui, à l'industrie de vendre dans les rues de la viande de rebut, joint celle d'entremetteur.

— Ramiro Norea, dit le comte d'Aracena, tu te souviens, n'est-ce pas, du serment que tu me fis il y a bientôt un an?

— Oui, monseigneur.

— Et à quelle occasion? Redis-moi cela.

— J'allais être pendu, lorsque vous m'avez accordé ma grâce, à la condition que je vous serais dévoué corps et âme, et que je frapperais ceux que vous m'indiqueriez.

— Et?...

— Et j'ai juré d'obéir, ainsi que de... me contenter de tuer et non de combattre.

— Ce n'est pourtant point cela que tu disais tout à l'heure à l'ami Jose.

— Eh! monseigneur, on a son amour-propre... pour l'avenir.

— Ramiro, il y a encore, si je ne me trompe, une clause à notre marché; mais celle-là, par exemple, est toute en ta faveur.

— Vous avez limité ce marché à quinze victimes : il y en a déjà onze. Je vous connaissais assez, monseigneur, pour me croire bientôt libéré de mon serment, fit le gitano en souriant.

— Vois-tu, Norca, j'ai pour habitude de ne jamais faire une chose sans en peser d'abord toutes les chances et sans en prévoir toutes les conséquences. Je connaissais, moi aussi, ton caractère d'honnête bandit, et comme je tenais à te conserver longtemps, j'ai exigé une promesse sacrée. C'est dans ton intérêt, mon cher, il faut m'en savoir gré; car, avec ta vaillantise d'assassin, tu ne ferais pas de longs jours. — Maintenant tu vas savoir ce que je veux de toi. — Le vent sera-t-il bon demain, pour permettre à ton lougre de tenir la mer?

— Je le crois.

— Est-il prêt à mettre à la voile?

— Il est à San-Lucar, tout gréé et paré; mon second est intelligent.

— As-tu grande confiance en lui?

— Caramba! comme en moi-même.

— Écoute-moi bien. Cette nuit, avec les deux hommes que tu as laissés dans ta barque, tu viendras dans cette chambre, par cet escalier dérobé. — Vous m'attendrez. — Quand il sera temps, je vous conduirai dans un appartement où se trouvera une femme. — Vous vous saisirez de cette femme : si elle veut crier, vous la bâillonnerez. — Vous l'emporterez dans la barque, et à force de rames, si le vent et le courant ne suffisent pas, descendez au plus vite le Guadalquivir. — Arrivés à San-Lucar, tu remettras ta prisonnière aux mains de ton second et lui ordonneras de la conduire à Cadix, où elle est déjà attendue. Tu m'as bien compris, n'est-ce pas? — D'ailleurs, ce ne sont point mes dernières paroles. Quant à toi, tu reviendras aussitôt à Séville; j'ai à te charger d'une autre affaire. — Ramiro, il y a mille piastres pour toi, si tout réussit. — Va, mon brave, je n'ai pas besoin de t'indiquer le secret du panneau, tu le connais de reste. — Voici la clef de la porte du parc.

Le gitano fit jouer le ressort, et comme il allait franchir la porte secrète, le comte le rappela.

— Norca! Norca! attends!... Diable! il faut changer nos plans. — Vois-tu, *querido*, je viens de trouver, là, sur cette table, un billet qui vaut de l'or.

— Est-ce que la dame consentirait à venir de bonne volonté à Cadix, monseigneur? demanda Ramiro en s'avançant vers le comte.

Don Luis dévorait le billet des yeux, et s'écria :

— Ah! ce cher cousin! ce bon Carlos, comme il m'a trompé! joué comme un écolier... Il faut que Satan s'en mêle, ma parole d'honneur!... ainsi : Paquarita est libre, et Carmen... — Viens çà, Ramiro. Considère ce que je t'ai dit tout à l'heure comme non avenu. A demain l'expédition amoureuse! au plus pressé d'abord... Tu iras te poster avec tes deux hommes sur la route de Cordoue, et tu attendras avec patience qu'un jeune garçon y passe. Il sera sans doute accompagné, mais n'importe : Feu! sur tous les deux. Je ferai en sorte que ce soit à dix heures. Va.

— Monseigneur!... fit le gitano sans bouger.

— Eh bien?

— Monseigneur oublie une chose importante.

— Laquelle?

— C'est qu'il arrive fréquemment que la route de Cordoue est suivie par un grand nombre de jeunes garçons et que, faute du signalement de celui qui gêne votre seigneurie et qu'elle désire faire passer de vie à trépas, je ne puis guère, afin de ne pas le manquer, suivre l'exemple de messire Hérode en exterminant tous ceux à qui la fantaisie viendra de prendre ce chemin.

— Tu as, pardieu, raison, et je ne sais vraiment où j'ai la tête. Voici le signalement : Jolie tête, vingt-trois ans, cheveux longs et bouclés, moustache blonde et relevée, rubans et plume orange, — et d'ailleurs, viens ici, je puis justement te le montrer.

Ramiro s'approcha d'une fenêtre opposée à celle qui donnait sur le parc.

— Vois-tu, dit le comte, ce beau cavalier qui traverse la cour du palais.

— Parfaitement, monseigneur.

— Eh bien! c'est lui. Va-t'en à présent.

— Monseigneur, j'ai bien peur de ne pas aller jusqu'au quinzième!

— Et pourquoi cela, señor?

— C'est que vous êtes trop expéditif, et que si la Sainte-Hermandad s'avisait de songer à moi... mon procès ne serait pas long, savez-vous!

— N'aie aucune crainte, Norca; la Sainte-Hermandad, les alcades et les alguazils sont sous ma dépendance, et j'en fais ce qu'il me plaît. D'ailleurs, ils ont à penser à mille choses avant de s'occuper d'un brave tel que Ramiro Norca.

— Mais, monseigneur, votre frère?...

— Mon frère est plus facile à conduire encore. Laisse-moi : à ce soir.

Le gitano disparut par la porte secrète.

Voici le contenu du billet qui avait opéré ce changement dans les ordres du comte :

« Monseigneur.

» Don Carlos d'Aracena est son amant. Trouvez-vous, ce soir, au
» jardin, à la nuit tombante, je vous donnerai des détails. »

Le comte brûla le papier à une bougie, en disant :

— Viva la Teresa!

CHAPITRE V.

Avant d'aimer, femmes, soyez certaines qu'on vous aime.

L'amoureuse Paquarita se trouvait au jardin, bien longtemps avant que la nuit fût tout à fait venue. C'est que, dans son impatience de voir l'objet aimé, elle s'était imaginé que celui-ci aurait, ainsi qu'elle, devancé l'instant prescrit.

Comme on le sait déjà, elle était la sœur de lait de Carlos. La mère de ce dernier, étant morte en le mettant au monde, son époux, obligé de livrer son fils à des mains étrangères, jeta les yeux sur la femme du sonneur Pedro, qu'il avait obligé, et dont il attendait quelque reconnaissance.

Paquarita partagea donc ses premiers jeux avec un enfant appelé à une brillante destinée et qui déjà, par sa naissance, était grand d'Espagne de première classe, et d'une noblesse aussi illustre que celle du roi.

Lorsque arriva l'époque de leur séparation, Paquarita versa d'abondantes larmes, elle perdait son compagnon; mais elle elle oublia promptement, — l'enfance est oublieuse.

Quinze ans après, quand l'enfant fut devenue jeune fille, elle revit Carlos, commençant à devenir un homme, elle chercha dans ses souvenirs et se rappela ce temps où tous deux étaient si unis... mais elle songea bientôt que celui qu'elle avait appelé son frère était un grand seigneur, — et elle pleura.

Toutes les fois que Carlos venait à la Giralda voir ses parents d'adoption, la jeune fille, après l'avoir embrassé, se retirait dans un endroit obscur de la salle et le regardait, avec plaisir d'abord, avec ivresse ensuite.

Sa mère vint à mourir, à elle aussi : c'était une rose de son jardin qui s'effeuillait, une affection qui lui manqnait tout à coup, eh bien! dans sa douleur, au milieu de ses sanglots, elle pensait que si Carlos voulait l'aimer, comme elle l'aimait, elle trouverait plus facilement une consolation à sa douleur.

Un jour, Carlos vint à la tour, et annonça qu'il partait pour un long voyage, pour la France. Paquarita fondit en larmes, la pauvre enfant, et ne pouvait le quitter.

Elle resta longtemps, sur la rive du Guadalquivir, à suivre la barque qui emportait son ami.

Et c'est alors qu'elle s'aperçut, la pauvre fille, qu'elle ne pouvait plus vivre sans lui, et qu'enfin elle l'aimait d'amour.

Mais Carlos, en quittant la Giralda, avait été envoyé en Catalogne, dans la famille des Guardera; là, il avait connu Carmen, sa parente; ils avaient étudié ensemble, sur le même livre, et quand on leur disait d'aller jouer, ils s'enfonçaient dans les allées et rêvaient; ou bien ils prenaient un livre, et tous deux, en cachette, puisaient des leçons d'amour dans ces *romanceros* espagnols qui peignent si bien ce délire de l'âme.

Un jour la marquise de Guardera fit venir sa fille auprès d'elle et lui dit qu'elle allait être mariée, que le bonheur de deux familles alliées en dépendait; sans quoi, la division entre elles était imminente.

Carmen pria, mais en vain : sa mère ordonna.

Elle devint marquise d'Aracena.

Elle pleura bien davantage que Paquarita en quittant son compagnon d'études.

Carlos lui avait dit : — Je t'aime!

Plus tard ils se revirent; l'une était malheureuse, son époux ne l'aimait pas, et son cœur brûlait au souvenir de son bonheur passé; l'autre était devenu un brillant cavalier et n'avait pas oublié l'aveu qu'il avait fait dans d'autres temps.

Ils s'aimèrent encore.

La marquise sentait bien toute l'imprudence de cet amour, tout ce qu'il avait de criminel; mais ne trouvait-elle pas son excuse dans cet amour même?

Il est si facile de raisonner avec son cœur et de le convaincre!

Fatalité, qui présides au destin des hommes, si tu n'avais pas enlevé à Carlos sa mère, il n'eût peut-être jamais connu ni Paquarita ni Carmen. Ces amours que tu as créées, grandissant d'année en année, ne leur seraient pas fatales, comme tout fait présager qu'elles le deviendront. Entre ces trois jeunes têtes, il faut que tu en brises une, laquelle sera-ce? Toutes trois peut-être...

A la lueur douteuse de la lune, Paquarita rassembla quelques petites fleurs bleues, pauvres et tristes sur ce sol brûlé, et en forma un bouquet, qu'elle plaça dans ses cheveux qui, pourtant, n'avaient pas besoin de cette parure, ils étaient si magnifiquement beaux!

Puis elle se laissa aller à fredonner quelque scouplets d'une romance plaintive :

Aimer d'amour, — joie, extase, mystère...
Présent que Dieu nous envoie, en retour
De nos douleurs. Les hommes ont la guerre,
Ils ont la gloire... Et la femme, sur terre,
N'a que l'amour!...

— Rien que l'amour, dit-elle avec un soupir, et puis après rien, rien...

Elle continua :

Aimer d'amour, — seul trésor que réclame
Le cœur, — ainsi que l'aveugle le jour.
Oh! qu'elle est riche et superbe, la femme
Qui, méprisant le reste, n'a dans l'âme
N'a que l'amour!...

— Carlos tarde bien, pensait-elle; il n'ose peut-être pas venir... quand je suis passée dans la cour du palais, pour venir ici, je l'ai vu qui descendait avec don Luis le grand escalier, ils se serraient la main et le comte lui souhaitait un bon voyage, avec une expression d'amitié... au fait, il l'aime peut-être... mais quand j'aurai dit à mon Carlos que cet homme m'a fait les propositions les plus honteuses... non, je ne lui dirai rien, ils se battraient... Je le déteste, ce don Luis!... Il mettrait là, devant moi, à mes pieds, ses titres, une couronne royale, que je lui cracherais au visage, parce que c'est un infâme... tandis que Carlos, lui! oh! je l'aime, je l'aime bien... il marcherait sur mon cœur, que je sourirais; il me dirait de mourir... je mourrais... ah! oui, mourir, après que je l'aurais pressé contre mon cœur... mon Carlito chéri...

Puis relevant la tête :

— Mais s'il ne venait pas... ô mon Dieu!...

Cette pensée la frappa tellement qu'elle se dressa sur la pointe des pieds pour voir plus loin, et apercevant une forme humaine qui se dirigeait de son côté, elle marcha vivement à elle, haletante; elle avait reconnu Carlos. Mais dès qu'elle se trouva près de lui, la pudeur la rendit toute tremblante.

Carlos sentit la main qu'il prit frissonner dans la sienne, mais comme elle était glacée, il crut que c'était un effet de la brise du soir qui commençait à souffler.

— Paquarita, lui dit-il, après avoir marché, silencieux, pendant quelque temps, tu sais que je vais à Saragosse; — je serai revenu dans quinze jours, — mais pendant mon absence, j'ai compté sur toi pour veiller sur mon bien le plus précieux.

Et comme il vit qu'elle le regardait, étonnée de ce langage :

— Je vais m'expliquer, mon amie. — Paquarita, il y a au monde une femme que j'aime plus que ma vie, pour qui je sacrifierais volontiers mon honneur et le nom illustre de mon père, parce que cette femme est la plus belle comme la plus aimée, parce que pour moi, pour moi qu'elle aime, elle a tout sacrifié aussi...

Elle retira vivement sa main d'entre les siennes.

— Qu'as-tu, Paquarita?

— Continue, dit-elle en contenant son cœur défaillant, continue...

— Je te confie cela, à toi, Paquarita, parce que je sais que tu es une bonne fille et que tu aimes ton frère, n'est-ce pas, ma sœur?

Elle ne répondit pas.

— Tu connais, continua-t-il, tu connais doña Carmen, l'épouse du marquis d'Aracena, c'est elle...

Il s'arrêta, la pauvre enfant venait de tomber à genoux, en pleurant.

— Qu'as-tu? Paquarita, ma sœur, parle... réponds-moi... elle ne m'entend pas... mon Dieu! s'écria Carlos en se frappant le front. Paquarita!...

Il n'osait achever.

— Je t'aime!... murmura-t-elle.

— Malheureuse...

— Oui, je suis bien malheureuse, Carlos, plains-moi,.. je t'aime depuis bien longtemps, va; depuis le jour où j'ai commencé à te connaître... Oui, mais je suis maudite, tu ne m'aimes pas.

— Je ne t'aime pas! moi, Paquarita! toi, ma sœur chérie.

— Je suis ta sœur, rien de plus.

— Hélas!...

— Oh! il n'y a pas de ta faute dans tout cela; je suis une insensée, une fille de rien, voilà tout.

— Paquarita...

— Écoute, je m'étais tellement bercée de l'idée que tu m'aimerais un jour, que je me figurais être une grande dame, une comtesse, une

marquise, et je m'attendais à entendre sortir de ta bouche un aveu impossible... Tu ne sais pas. . hier, quand tu étais en haut de la Giralda, avec don Luis, j'étais derrière vous, et quand je t'ai entendu dire : J'aime la Paquarita, en effet... tiens, Carlos, je me trouvai si heureuse, si heureuse en ce moment là, que j'aurais dû me précipiter en bas de la tour... je serais morte ravie, tandis que maintenant...

Carlos essuya une larme et ne put que dire, le cœur brisé :

— Pauvre, pauvre amie! pardonne-moi...

— Qu'ai-je fait au ciel, mon Dieu!...

Elle sanglotait, en couvrant de baisers la main de Carlos.

— Si encore j'avais quelque espoir, ajouta-t-elle, mais non, jamais, jamais... tu en aimes une autre... une autre, belle, riche, noble... et qui t'aime... oh ! mais elle ne t'aime pas plus que moi, va... Ecoute, Carlos, je ne puis être ta femme, c'est impossible; mais tiens, si tu veux, je resterai auprès de toi, à tes côtés, pour les instants où tu seras triste. Je t'égaierai, je te servirai de jouet... tu pourras me briser à ton gré et me chasser de chez toi... mais je resterai assise à ta porte, et quand tu passeras je serai trop heureuse de te baiser les mains... dis, veux-tu... — Oh! mon Dieu, Carlos, je deviens folle... oui, folle, car tout ce que je dis c'est de la folie!...

Elle avait glissé, la pauvre enfant, et pleurait couchée à terre.

Carlos se pencha vers elle pour la relever, elle lui passa alors un bras autour du cou, et l'étreignant, le baisa sur les lèvres.

— Va, Carlos, laisse-moi mourir maintenant, je suis heureuse...

Elle mentait, la malheureuse, car elle se tordait les mains de désespoir; Carlos pleurait aussi en l'appelant des noms les plus doux.

Si bien qu'au bout de quelques instans, elle s'arrêta, et, se relevant, elle dit à son frère :

— Carlos, si tu ne peux m'aimer, du moins je ne veux pas que tu me haïsses ; je ne serai pas jalouse... je te le promets... je l'aimerai même, cette femme, si tu me le commandes, n'est-ce pas... Ah ! je me souviens à présent — quand tu es venu ce soir, tu me disais qu'il fallait veiller sur elle — c'est cela, je crois, dis? j'ai bonne mémoire... oui, il faut veiller sur elle ; — mais dis-moi, Carlos, pourquoi?

— Don Luis l'aime...

— Elle aussi! il l'aime.— C'est comme moi, il m'aime aussi, mais moi, je le hais, moi je le méprise, cet homme, il me fait horreur... va, sois tranquille, Carlito, tu peux partir... don Luis ne te ravira pas celle que tu aimes.

— Je compte sur toi, Paquarita, ma sœur, et je te devrai plus que ma vie. Observe bien ce qu'il fera; vois-tu, c'est un homme puissant, qui n'hésitera aucunement pour arriver à la réussite de ses odieux projets, dût-il employer les moyens les plus honteux et les plus terribles. — Si tu t'apercevais de quelque chose, il faudrait en avertir le marquis... Non, Paquarita, non; tu conseillerais à doña Carmen de fuir, de se cacher, chez ton père d'abord, qui la connaît déjà, n'est-ce pas, ma sœur?

— Oui, Carlos, je ferai comme tu désires, fit-elle avec résignation ; dussé-je mourir, je le ferai.

— Mais surtout ne dis rien de tout cela à la vieille marquise; car elle aime tant don Luis qu'elle ne le pourrait croire; cet homme l'a aveuglée. Dieu veuille que la pauvre mère ne vienne pas un jour à le maudire !

— Carlos, va-t'en vite à Saragosse et ne me parle plus, je t'en supplie, car chaque parole qui sort de ta bouche me tue. Hâte-toi de quitter Séville ; je ne sais ce que j'éprouve, mais une sorte de pressentiment me dit que tu serais en danger d'y demeurer plus longtemps. Va, quand il aime, le cœur ne se trompe pas. Va-t'en, Carlos, je te le répète, abandonne la misérable fille du peuple, qui ose aimer un grand seigneur...

— Ah ! Paquarita... tais-toi, ma sœur, ma sœur chérie, ne me dis pas de ces choses-là... Dieu m'est témoin que je voudrais, au prix de tout mon sang, t'épargner une douleur, et essuyer tes larmes avec l'espérance ; mais, ma chère enfant, il y a au-dessus de nous une volonté supérieure, sous laquelle on est forcé de plier. Je ne te parlerai pas de Carmen; mais, Paquarita, tu es, après elle, la femme que j'aime le plus en ce monde : tu sais que j'ai perdu ma mère, eh bien! cette amitié de fils que je n'ai pu avoir pour elle, je l'ai reportée tout entière sur toi, douce compagne de mon enfance, qui as partagé avec moi le lait maternel, puisé la vie au même sein, ma sœur, ma sœur...

Paquarita ne répondit rien; immobile et le regard fixe, elle reportait sa pensée au temps où l'innocence était sa sauvegarde contre cet amour qui la brûlait.

— Adieu, Paquarita, dit Carlos la tirant de sa rêverie, adieu, tâche d'être heureuse.

— Carlos, quand reviendras-tu?

— Je te l'ai dit, ma sœur, dans quinze jours.

— Dans quinze jours... quinze jours... adieu, adieu.

Elle lui tendit la main; le jeune homme l'attira sur son cœur et l'embrassa tendrement au front.

— Adieu.

Quand elle fut seule, Paquarita s'assit à terre en se disant :

— Quinze jours! je serai morte avant ce temps... Oh! doña Carmen... cette femme!... cette noble marquise; elle n'est pourtant pas plus belle que moi... Carlos... tu veux que je la sauve de don Luis, le pourrai-je?... Qu'a-t-elle donc fait pour être aussi aimée de lui?... Il me méprise peut-être, maintenant que je lui ai dit que je l'aimais... Oh! j'aurais dû me taire et renfermer mon amour dans ma poitrine, il l'aurait brisé... Doña Carmen... oh! je la hais, cette femme!...

Don Carlos d'Aracena traversa le jardin et rencontra dans la cour du palais don Luis qui parlait avec don Juan, son espion, et don Ramon, son frère. Le marquis s'appuyait familièrement sur le bras de celui qu'il ne connaissait que comme un bon et loyal gentilhomme, car don Luis avait ses espions sans que personne sût qui ils étaient; et don Juan, léger et railleur de caractère, tout en amusant le gouverneur, était le confident de ses pensées, qui se trouvaient ainsi transmises et employées par son frère, — toujours avec succès, puisqu'il connaissait les craintes, les désirs du marquis et les faisait concorder avec ses desseins secrets.

— Ah! vous voici, Carlos, dit don Luis, approchez, cousin.

— Je vous croyais déjà parti, ajouta le marquis.

— Je ne tarderai pas, don Ramon, répondit Carlos; je veux être arrivé demain à Cordoue, vers sept heures du matin, et je vais faire seller mon cheval.

— Si vous voulez, cousin, je puis mettre un carrosse à votre disposition.

— Merci, monseigneur, je trouverai le mien à Cordoue, je l'y ai laissé à mon retour de Madrid, ayant pris le Guadalquivir pour rentrer à Séville.

— Bon voyage, cousin, fit don Luis, au revoir... Ah! méfiez-vous des voleurs.

— Oh! je serai bien armé, répondit Carlos.

Ils se serrèrent la main, et le jeune messager de la douairière se dirigea vers les écuries.

Mais en tournant un mur, il se trouva face à face avec Carmen appuyée au bras de Teresa.

— J'ai peur, lui dit-elle, et j'ai voulu vous revoir pour vous dire : — Prenez garde!

— Qu'ai-je donc à craindre, chère cousine? fit Carlos en affectant la gaieté.

— Prenez garde! vous dis-je, reprit-elle avec force.

— En vérité...

Mais la présence de Teresa s'opposait à toute explication, et Carmen tendit sa main au jeune homme qui la baisa avec ferveur, répondant ainsi à la plus douce pression...

— Voici don Luis! s'écria tout à coup la marquise en s'éloignant de lui et se serrant contre la camériste avec effroi.

— Eh bien? fit don Carlos de ce regard plein de franchise dont s'épouvantait tant sa maîtresse.

— Encore une fois, prenez garde! dit-elle.

Carlos vit bien qu'il fallait dissimuler; il s'inclina gracieusement devant elle.

— Adieu, señora, dit-il la main sur son cœur.

Ils se séparèrent.

Une demi-heure après, Carlos sortit du palais, monté sur un ardent cheval arabe, suivi d'un écuyer, également à cheval, et précédé d'une mule, chargée de la précieuse chape d'or et menée en bride par un laquais.

Comme la petite caravane tournait la rue d'Alcala, Carlos aperçut un homme qui marchait contre le mur, en fredonnant un refrain, et qui, levant la tête, s'approcha et lui permit de reconnaître don Juan de Mosquira.

— Diego, dit Juan à l'écuyer, cède-moi ton cheval un instant ; je vais vous accompagner jusqu'au faubourg, don Carlos.

L'écuyer reste avec le laquais conduisant la mule, laissant passer les deux jeunes gens en avant.

Les deux seigneurs marchèrent ainsi côte à côte, en devisant de choses légères, et échangeant quelques-unes de ces charges espagnoles qui provoquent le rire par leurs tours hardis et souvent licencieux; plaisanteries qui, presque toujours, forment le fond de toute conversation andalouse.

CHAPITRE VI.

Le métier d'espion est chose vile.

Retournons, maintenant, à la Paquarita, que nous avons laissée au fond du jardin, seule et pensive, et tentant de surmonter cet amour, si violent quand il frappe le cœur des femmes et des jeunes filles d'Espagne.

Au fur et à mesure que la fille du sonneur repassait dans sa mémoire la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et celui qu'elle aimait si éperdument et avec si peu d'espoir, elle se perdait dans un dédale inextricable de conjectures, de projets, de craintes et de terreurs. Et vraiment, la pauvre enfant était bien à plaindre, car elle avait vu s'éteindre en un instant le flambeau lumineux qui, jusqu'à ce jour avait lui pour son âme ardente, et l'avait soutenue heureuse et riante; mais depuis un moment, pareille à un vieillard, il lui avait semblé que ses cheveux blanchissaient, que ses charmes se flétrissaient, que sa vie chancelait...

Oh! désespoir alors, car lorsque le cœur en vient à perdre ses illusions, tout s'écroule, tout disparaît : le parterre émaillé de fleurs joyeuses et colorées se trouve tout à coup souillé de fange; la céleste vision qui donnait du courage, s'éclipse, et il ne reste plus que ténèbres épaisses, douleurs amères, déceptions cruelles; le sang tarit et se coagule dans les veines ; le cœur vieillit, l'âme se meurt.

Pendant qu'elle se désolait, Paquarita ouït soudain comme une sorte de chuchotement non loin de l'endroit où elle se trouvait; elle prêta l'oreille attentivement, mais ne pouvant rien saisir de ces sons éloignés et prononcés à voix basse, elle se leva, et marchant doucement sur la pointe des pieds, elle arriva, guidée par la voix, à l'un des angles éloignés du jardin, formant bouquet.

Une conversation était déjà commencée entre deux des personnages de cette histoire.

D'abord ce fut pour Paquarita un besoin irrésistible de curiosité que d'écouter; puis le nom de Carlos, sortant de la bouche de l'un des interlocuteurs, la fit s'approcher davantage ; elle se blottit derrière un tronc d'arbre, en se faisant aussi petite que possible, retenant son haleine, et décidée à ne point perdre une seule parole.

— Il y a environ deux heures, dit une voix de femme, don Carlos s'est présenté chez la marquise, qui cependant, ce matin, lui avait enjoint de ne plus revenir.

— Es-tu sûre de cela, Teresa ?

— Je l'ai vu, et même, la señora m'a fait retirer dès qu'il est entré, mais j'ai collé mon oreille à la porte du cabinet où j'étais, et j'ai entendu.

— Quoi ? dit don Luis, car le lecteur doit sans doute avoir deviné que c'était le comte écoutant le rapport de la camériste, surtout s'il se souvient du petit billet écrit par celle-ci.

— Eh ! monseigneur, ils se sont répété cent fois qu'ils s'aimaient, vous savez... mais cependant la vertu de doña Carmen a été la plus forte, et c'est elle-même qui s'est, la première, séparée de son amant... Si vous m'en croyez, monseigneur, vous ne vous occuperez plus d'elle, ni de don Carlos : elle est si heureuse de cet amour ! de cet amour qui lui fait verser pourtant bien des larmes en secret, que je surprends, moi...

— Assez, Teresa, assez, ce n'est pas pour entendre ce panégyrique que je suis venu ici ; j'ai encore quelque chose à te demander et qu'il m'importe de savoir... pour l'honneur de mon frère, vois-tu. Teresa ; car le marquis, ajouta-t-il en souriant, est trop absorbé par les affaires de sa régence pour songer aux affections de la famille... Or, tu m'entends bien, voyant rarement son épouse, il ne peut suspecter sa conduite; tandis que moi, jaloux de conserver pur, exempt de souillure, le nom que nous ont laissé nos aïeux... Ecoute, Teresa, viens, approche-toi davantage, appuie-toi sur mon bras et réponds... Pendant mon absence, pendant que j'étais à Cadix... vois-tu, le sort de don Ramon m'afflige sincèrement, et je veux mettre un terme à cette liaison criminelle qui dégénérerait bientôt en scandale... Pendant mon absence, doña Carmen sortait-elle souvent ?

— Jamais, répondit l'espion femelle, excepté pour aller aux offices, où je l'accompagnais.

— Et, continua l'hypocrite, don Carlos revint de son ambassade de France quelques jours avant moi... se voyaient-ils souvent ?

— Oui, le marquis s'en aperçut et en parla à sa femme.

— Ah !... Mais, ajouta don Luis en passant son bras autour de la taille de Teresa, le soir, après que tu t'étais retirée dans ta chambre, attenante à la sienne, entendais-tu quelque bruit ou quelques paroles prononcées ?...

— Non, je dormais profondément et je n'ai jamais rien entendu ; seulement la veille de votre arrivée, je fus réveillée, au point du jour, par le bruit d'une fenêtre qu'on semblait ouvrir chez la marquise. Je me levai promptement, et à travers ma serrure je vis la señora penchée à son balcon.

Don Luis se mordit les lèvres jusqu'au sang et, pour cacher son trouble, se leva en disant :

— Merci, Teresa, c'est tout ce que je voulais connaître ; tu es une bonne fille, et tu mérites une récompense.

Ce disant, il fouilla dans son pourpoint. La Teresa l'arrêta.

— Tu sais bien, don Luis, que ce n'est pas de l'or que je veux.

— Çà ! tu m'aimeras donc toujours, *querida*, dit le comte en l'embrassant : c'est de la fidélité vertueuse, ou je suis un sot. Adieu, mon archange, retourne chez doña Carmen ; moi, je suis pressé, l'on m'attend à la ville, il faut que je m'y rende... une expédition importante.

Il s'éloigna, et quand le bruit de ses pas se fut éteint, Teresa fit un mouvement pour sortir du jardin, mais elle s'arrêta, tremblante et comme pétrifiée.

Paquarita, les yeux en feu, un couteau à la main, lui barrait le passage.

— Infâme ! dit-elle, infâme! Tu es Andalouse, tu es Espagnole, et tu fais un semblable métier ! Tu trahis et tu vends ta maîtresse qui, j'en suis sûre, est bonne et ne t'a jamais fait aucun mal. Et tout cela pour don Luis, pour un homme que tout le monde exècre, pour un démon, oui ! Et tu as dénoncé don Carlos ! Teresa, ta conduite est ignoble et lâche ! Je suis la sœur de Carlos : à genoux, misérable, et tremble !...

— Grâce ! s'écria Teresa épouvantée et tombant sur ses genoux, grâce, Paquarita, si tu savais...

— Teresa, je suis maîtresse de ta vie, je pourrais la prendre si je voulais, car je suis armée et tu ne l'es pas, car je suis irritée et tu demandes grâce ; je te l'accorde. Lève-toi.

Teresa se leva, courbée sous la menace de la jeune fille.

— Mais tu vas me jurer de ne plus espionner doña Carmen, et de la servir au contraire contre don Luis.

Teresa semblait hésiter; Paquarita lui saisit le poignet.

— Eh bien ! fit-elle avec énergie.

Teresa se décida.

— Je puis te faire ce serment, Paquarita, dit-elle, et l'on m'arrachera plutôt les entrailles que de m'y rendre infidèle. Non, je n'épierai plus doña Carmen comme je l'ai fait jusqu'à ce jour; moi aussi, je

trouve que c'est ignoble et lâche; doña Carmen est une pauvre et noble femme : on l'a mariée, par force, au marquis d'Aracena, qui ne l'aime pas... Que m'importe qu'elle ait un amant, et que cet amant soit don Carlos !

— Eh bien, dit Paquarita en passant la main sur ses yeux, don Luis est un monstre, il faut nous liguer contre lui.

— Contre don Luis ? demanda Teresa.

— Oui, don Luis, le comte d'Aracena.

— Contre lui, c'est impossible...

— Impossible ! pourquoi ?

— Je suis liée.

— Ah ! pauvre folle, dit Paquarita, je comprends ; et tu crois qu'il t'aime, cet homme; mais tu ne sais donc pas que son visage a deux masques, que c'est un hypocrite, et qu'il t'a trompée, toi aussi, avec ses douces paroles et ses caresses mensongères ! ah ! tu ne crois pas ce que je te dis là. C'est pourtant bien la vérité ! S'il poursuit doña Carmen, crois-tu que c'est pour conserver intact l'honneur de son nom? Mais non, c'est parce qu'il l'aime.

— Il l'aime !

— Oui, il l'aime comme il t'a aimée, toi ; c'est un caprice hideux qui a passé dans son âme damnée et lui a soufflé cette rage de posséder l'épouse de son frère, ce n'est pas un autre sentiment ! Est-ce que don Luis a de l'honneur ! Insensée ! d'aimer un pareil homme.

— Je ne l'aime pas, Paquarita ; mais c'est comme une sorte de fascination que cet homme exerce sur moi. Il y a six ans, j'étais l'heureuse fille d'un pilote de San-Lucar, Angel Filadiz ; mon père me chérissait avec idolâtrie, et ne goûtait de joie, les jours où son travail lui laissait quelque repos, qu'à me voir causer amicalement avec l'homme qu'il avait choisi pour mon fiancé. Oh ! nous étions bien heureux tous trois, quand le soir nous bâtissions nos projets d'avenir et d'union qui devaient, hélas ! être sitôt détruits.

Le jour de la cérémonie arriva ; j'étais parée merveilleusement, fière et joyeuse, au milieu de mes parents et de mes compagnes ; mon fiancé rayonnait et mon vieux père pleurait d'attendrissement. Nous marchions vers l'église et déjà nous l'apercevions quand, soudain, une bande de gitanos sortit comme de dessous terre, et se rua sur ma famille qu'elle dispersa. Mon fiancé se débattit en vain, on le bâillonna et l'on m'emporta, moi, malgré mes cris, jusqu'en dehors de la ville.

Un carrosse était là, dans lequel on me plaça en compagnie d'un homme qui ne desserra pas les dents de tout le voyage. Cet homme, c'était don Luis. Deux jours après, la force l'avait rendu maître de moi. — Par la suite, regardant ses violences comme un effet de l'amour qu'il me jurait, j'en vins bientôt à l'aimer moi-même. — Oh ! mais, j'en fus cruellement punie, car un jour un homme vint à moi qui me dit qu'à San-Lucar on avait vu mon pauvre père et mon fiancé monter une barque... qu'ils ramèrent tous deux jusqu'à ce qu'on les eût perdus de vue, et que le lendemain, hélas ! les flots de l'Océan avaient rejeté deux cadavres sur les grèves.

Teresa continua après avoir essuyé ses yeux : — Don Luis me délaissa bientôt ; il ne venait plus que rarement à la maison où il m'avait placée, il s'impatientait de mes pleurs et de mes prières; enfin, pour le voir plus souvent, je consentis à entrer au service de la marquise, mais alors il prétextait sans cesse de nouvelles occupations pour m'éviter, tantôt des affaires de l'Etat, tantôt des affaires de famille; et quand il m'ordonna d'épier doña Carmen, je crus que ce serait peut-être un moyen de me faire aimer encore, j'obéis; et tout cela, ces infâmes machinations, c'était pour une rivale ! Paquarita, es-tu sûre qu'il l'aime ?

— Si j'en suis sûre ! Carlos me l'a dit.

— Mais, elle ne l'aime pas, elle, au moin

— Elle le hait, elle le méprise.

— Oui, je suis tranquille de ce côté, mais n'importe, on n'est pas maîtresse d'un sentiment de jalousie. Doña Carmen est si belle !... il faut que don Luis ait l'âme bien perverse, pour chercher ainsi à tromper son frère, qu'il dit tant aimer !

— Teresa, tu sais que Carlos est parti ce soir pour Saragosse, il reviendra dans quinze jours; jusque-là, veille bien à ce que le comte n'ait avec doña Carmen que les plus rares entretiens.

— Oui.

— Mais il faut feindre, et ne pas lui laisser soupçonner que nous nous entendons pour entraver ses desseins.

Les deux Andalouses quittèrent le bosquet, tourmentées du même sentiment : jalouses et maudissant toutes deux la même femme qui leur ôtait, à l'une un amant, à l'autre l'espoir d'être aimée.

Soudain, au milieu du silence de la nuit, on entendit au loin quelques coups de feu, comme si un combat avait lieu entre plusieurs personnes.

— Qu'est-ce que cela ? fit Paquarita en tressaillant.

— Oh ! rien, des contrabandistes, sans doute.

Un dernier coup de feu retentit faiblement et tout se tut.

Les deux Andalouses se séparèrent en se serrant la main.

CHAPITRE VII.

La mort sur le grand chemin.

Don Luis, en sortant du jardin, trouva à la grille son valet de chambre qui l'attendait et qui lui jeta un manteau sur les épaules, après quoi il ceignit autour des reins une forte dague à lourd pommeau d'acier.

Don Luis se dirigea en sifflant un air de muletier vers la rue de *las Aguilas* et ne tarda pas à se trouver hors la ville.

Ainsi que Teresa et Paquarita, il entendit la fusillade, et, curieux d'en connaître le résultat, car il ne pouvait douter qu'autre chose que le passage de Carlos l'occasionnât, il pressa le pas, priant avec ferveur son saint patron que ces coups de feu terminassent à l'amiable ce qu'il avait ordonné.

Au bout de dix minutes de marche, il s'arrêta, regarda de tous côtés, surpris de ne pas rencontrer ceux qu'il avait apostés; mais, prêtant attentivement l'oreille, il ouït un bruit de voix à une centaine de pas environ de l'endroit où il se tenait.

— Diable ! diable ! pensa-t-il, qu'est-il donc arrivé? Il me semble entendre un râle d'agonie, mais à coup sûr ce n'est pas celui que pousserait mon cher cousin. Dépêchons !

Voici ce qui s'était passé :

Don Carlos et Mosquira s'étaient avancés ensemble beaucoup plus loin que le faubourg, sans se préoccuper de Diego qui marchait à pied derrière eux. Arrivés dans une sorte de chemin creux, taillé dans le roc, lequel don Juan ne se souciait pas d'avoir à franchir seul au retour, il descendit de cheval pour prendre congé.

Pendant ce temps, don Carlos, en portant ses yeux autour de lui, vit briller dans un fourré comme l'acier d'une espingole. Il marcha de ce côté et presqu'aussitôt trois coups de feu retentirent.

Les balles passèrent à ses oreilles, et il n'avait pas eu le temps de mettre l'épée à la main qu'un homme masqué se précipite à la tête de son cheval qu'il saisit par la bride.

— Rendez-vous, monseigneur ! dit cet homme en lui appuyant son épée sur la poitrine.

— Me rendre à des bandits ! fit Carlos avec mépris.

Et aussitôt il fit cabrer son cheval et se trouva à dix pas des assaillants.

Don Juan de Mosquira était remonté à cheval, dès le premier coup de feu et, mettant l'épée à la main fondit sur les brigands avec impétuosité.

Les bandits avaient eu le temps de recharger leurs armes ; mais Carlos, saisissant ses pistolets, n'avait pas tardé à faire rouler l'un d'eux dans la poussière. Don Juan l'avait imité.

Le combat fut court, car l'un des assaillants prit la fuite tandis que le troisième était renversé d'un coup de taille formidable que lui donna l'écuyer, Diego, accouru en toute hâte sur le théâtre du combat.

— Etaient-ce des voleurs? demanda don Juan.

— Je crois plutôt que c'étaient des assassins, répondit Carlos d'un air soucieux.

C'était le bruit de cette lutte qu'avait entendu don Luis.

Il s'avança doucement.

A la faveur de la clarté de la lune il distingua deux hommes couchés à terre, jurant et maugréant.

A quelque pas de distance deux autres étaient à cheval, et un troisième, à pied, serrait cordialement la main de l'un des cavalier.

— Merci, don Juan, disait le cavalier.

Mais l'autre le repoussa vivement :

— Fuyez vite, don Carlos, dit-il, il y a peut-être quelque part d'autres bandits qui, cette fois, ne vous manqueraient pas.

Don Luis, en voyant les deux cavaliers s'éloigner au galop suivis du laquais poussant sa mule à grands coups de fouet, poussa un juron qui eût fait dresser les cheveux sur la tête à tout pécheur d'un cœur moins endurci ; puis, relevant le bord de son manteau, il s'élança rapidement vers le théâtre du combat, dont l'issue lui arrachait la victoire.

Le piéton, l'apercevant alors, fit quelques pas en avant et ne tarda point à le rejoindre.

— Don Juan ! s'écria le comte, don Juan ! eh quoi, c'est vous !

— En personne, monseigneur, don Juan de Mosquira, comte et seigneur de...

— Que fais-tu ici ?

— Je viens, monseigneur, d'aider très-proprement votre cousin Carlos à sauver une partie de sa peau à laquelle en voulaient terriblement, je présume, d'affreux bandits.



Adieu, señora, dit-il, la main sur son cœur. (Page 13.)

— Imbécile ! tu n'en feras donc jamais d'autres ! Don Juan, je suis mécontent de vous, très-mécontent, et la prison...

— Monseigneur, fit humblement l'espion gentilhomme, si j'avais su...

— Nous réglerons cela plus tard. Et d'abord, quel est l'ivrogne qui se plaint là, couché dans la poussière ?

— Ah ! il n'est point ivre, je vous en réponds, monseigneur ; au lieu de vin, il a une bonne balle dans le corps, et le pauvre diable aurait fortement besoin d'un confesseur ; si au moins nous avions là fray Tomaso...

— Voyons-le.

Don Luis s'approcha des deux hommes étendus à terre, passa, indifférent, auprès de l'un qui ne bougeait plus, et se penchant vers l'autre il put facilement reconnaître son fidèle Gitano.

— Norea ! s'écria-t-il.

— Il ne vous entend pas, monseigneur ; son âme est déjà à moitié chemin du purgatoire, pour ne pas dire plus.

— Norea ! fit don Luis, Norea, mon brave, mon bon Ramiro !...

Le gitano releva la tête en gémissant, et articula faiblement :

— Fouillez... dans la ceinture de Ramon... hâtez-vous...

Don Juan, pensant que Ramon était le nom porté pendant son vivant par le corps gisant à quelques pas, marcha aussitôt vers lui, glissa sa main dans la volumineuse ceinture écarlate qui lui faisait plusieurs fois le tour des reins, et en tira une fiole entourée d'une forte enveloppe de jonc tressé, et remplie d'une liqueur dont il ne put, à l'odorat, reconnaître la qualité.

— C'est quelque breuvage du démon ! pensa-t-il, en la passant à

don Luis qui, la posant sur les lèvres du bandit, fit glisser entre ses dents quelques gouttes qui produisirent soudainement un effet salutaire, car le moribond ouvrit les yeux et, les fixant sur le comte, dit avec un soupir:

— Je vous le disais bien, monseigneur... que je n'irais pas jusqu'au quinzième...

— Est-ce que, véritablement, tu serais blessé à mort, Norea?

— Ce n'est malheureusement que trop certain... j'ai assez souvent donné la mort à d'autres, pour savoir à quel degré je suis descendu... mais *caramba!* je m'étais toujours imaginé... avoir la vie plus solidement chevillée au ventre... cependant je rends grâces à celui qui veille à nos destinées, de m'avoir fait mourir d'une balle de mousquet, au lieu de me faire tâter du collier de chanvre.

— Norea, je ne te ferai pas de reproches, tu as fait ce que tu as pu; et si tu n'as pas réussi, au gré de mes désirs, je saurai, ajouta le comte en regardant Mosquira de travers, je saurai à qui m'en prendre. As-tu quelque chose à me recommander?

— Rien, monseigneur...

— Ta famille?

— Je suis gitano et fils de la montagne, je n'ai pas de famille...

— Et ton âme?

— Je n'y crois pas.

— N'importe, je ferai dire deux messes, chaque année, à son intention.



Rendez-vous, monseigneur! dit l'un des bandits. (Page 15.)

— Ne le faites pas, monseigneur, ce serait de l'argent mal employé; exemptez seulement deux gitanos par an de la corde, je ne vous demande que cela.

— Je le ferai, mon vieux, tu peux mourir en paix.

— Aidez-moi, monseigneur, à me tourner du côté de l'Orient, et allez-vous-en... Je préfère mourir seul et sous le ciel qui m'a vu naître.

— Tu crois à quelque puissance suprême, Norea, observa Luis en souriant.

— Que voulez-vous, monseigneur! On est endurci à tout péché et cuirassé d'insouciance pour le châtiment, mais on tient toujours malgré soi à ce qu'on a coutume de faire; j'ai tant vu mourir de frères gitanos! Or, comme parmi eux il s'en est trouvé quelques-uns, vertueux, qui ont voulu s'éteindre ainsi, je vous ai dit de me tourner vers l'Orient; je ne sais pas pourquoi je le fais. Une habitude c'est comme la mort: une maladie incurable.

Don Luis et l'espion firent ce qu'avait demandé Norea, après quoi celui-ci leur dit:

— Ne vous occupez pas de ma sépulture, non plus. J'aime à sentir de l'air libre autour de moi, et si je venais, par hasard, à rouvrir les yeux demain, je mourrais une seconde fois, mais de rage, de me voir serrer entre quatre planches ou par plusieurs couches de sable.

— Norea... fit don Luis...

— Ne me parlez plus, monseigneur, le sang se gèle dans mes veines... il me semble que je tombe dans un précipice... Oh! quel éblouissement!... mon cœur se déchire... ouvrez ma veste, monsei-

gneur, déchirez-la... je vois danser les arbres, tout est rouge .. oh! quelle infernale vision!... C'est fini... ah! je n'aurais jamais cru que la mort faisait si mal!... Ah!...

Telles furent les dernières paroles du bandit; don Luis se pencha sur lui, posa sa main sur sa poitrine, et ne sentant plus rien s'y agiter:

— Mort! dit-il.

— Mort! répéta don Juan.

— Mort, avec son insouciante tranquillité! mort sans avoir été tourmenté par les remords de ce qu'on appelle crimes! Tu es heureux, ô Norea; tu as tué et tu as vu mourir autant d'hommes que tu comptais d'années, et tu es mort toi-même sans sourciller. Tu es heureux, ô Norea!

Don Luis, après être resté quelques minutes absorbé dans de sombres et criminelles méditations devant le corps de cet homme dont il avait dirigé tant de fois le bras, se retourna, silencieux, vers la ville et marcha, à pas lents, dans sa direction.

Don Juan le suivait, plongé également dans des méditations aussi profondes, et son esprit, non accoutumé encore entièrement aux crimes et aux infamies, travaillait à l'idée d'une mort semblable; mais, inconsidéré et tête folle, il s'était attaché à la fortune du comte d'Aracena et ne pouvait sonder la profondeur de l'abîme qui tournoyait sous ses yeux aveuglés.

Ils atteignirent bientôt la porte de Carmona, et le mot de passe, qu'ils furent obligés de donner à la sentinelle, interrompit le cours de leurs préoccupations.

— Don Juan, dit le comte, adressant enfin la parole à son affidé, tu vas, à l'instant, te mettre à la recherche de fray Tomaso et de Jose. Avec eux tu te rendras à l'endroit d'où nous venons. Vous creuserez une fosse et vous y descendrez Norea et son compagnon. La nouvelle de cette tentative de meurtre sur don Carlos pourrait se dévoiler, et je veux qu'on ne songe même pas à savoir comment ces deux gitanos sont morts. Tu m'entends bien, n'est-ce pas?

— Oui, monseigneur, mais...

— Ah! ta fierté de gentilhomme se révolte de cette mission, cher comte, mais sache que c'est la seule punition que je t'inflige... Don Carlos, mon cousin bien-aimé, doit être arrivé en ce moment à Alcala; mais je ne perds pas l'espoir de le revoir un jour... A propos, sais-tu si le sommelier du palais a exécuté mes ordres, au sujet de Paquarita?

— Je suis allé le trouver, monseigneur, comme vous me l'aviez commandé; mais, malgré l'assurance que je lui donnai, qu'il ne serait pas inquiété le moins du monde; malgré les serments que je lui fis, que votre volonté était telle, il n'a point voulu exécuter l'ordre, sans l'entendre de votre propre bouche.

— L'imbécile! fit don Luis en haussant les épaules.

— Mais, monseigneur, il m'a promis de n'en point parler.

— J'y compte bien; sans cela il saurait jusqu'où peut aller ma colère, et que je puis l'écraser du talon comme je ferais d'un insecte malfaisant. Allons! deux projets avortés en un jour! C'est la première fois que la fortune m'est contraire! Oh! mais je la forcerai bien à me favoriser, la félonne!... Don Juan, veille à ce que je t'ai dit, et si ce serpent de Jose devine ce qui est arrivé, laisse le croire et ne le confirme pas dans l'opinion qu'il pourra concevoir. Va par cette rue, et hâte-toi.

Ils se séparèrent.

Don Luis, la rage au cœur, retourna au palais du gouverneur et y entra en souriant, mais son sourire était plus sinistre que jamais.

Il monta lentement l'escalier de marbre menant aux appartements de la marquise, appliqua son oreille contre la porte de sa chambre à coucher et crut entendre des sanglots étouffés.

— Elle pleure, pensa-t-il; est-ce la douleur de ne plus voir son amant, ou l'appréhension de ce qui la menace?...

Il monta un étage encore, pénétra dans une antichambre et demanda au valet qui, endormi dans un fauteuil, se réveilla soudain:

— Que fait mon frère?

— Monsieur le marquis sommeille.

— C'est bien, ne le dérangez pas.

Il descendit, traversa la cour, monta un autre escalier, mais cette fois à pas précipités, poussa la porte de son appartement, et se jetant sur un sofa, appela son valet de chambre.

— Marco, lui dit-il, va me chercher Esteban le sommelier; réveille-le s'il dort.

Marco sortit.

— Tout dort ici: mon frère, les valets; doña Carmen sanglote; ma mère prie sans doute. Qu'elle prie pour moi, ajouta-t-il en haussant les épaules.

Il se leva, fit plusieurs tours dans la chambre en proie à ces impatiences qui brûlent le sang et oppressent la poitrine, serrant les poings et grinçant des dents.

— Et rien... rien... rien!... Pas une âme qui me comprenne! pas un cœur pour m'aimer!... Je me heurte à tout ce qui me touche... Je déchire tout ce qui m'approche... Eh bien! suivons ma destinée... soyons heureux à ma manière... et puisqu'on m'y force, soyons méchant!

Marco introduisit le sommelier et le laissa seul avec son maître.

Don Luis lui parla longtemps, et après l'avoir renvoyé, tout tremblant, se jeta sur son lit, tout habillé, en disant:

— Allons, espérons, tout n'est pas perdu... Et dans trois jours, à Madrid, j'irai voir un grand ministre de près: spectacle curieux et qui me distraira des petitesses que je heurte ici à chaque pas, le duc d'Olivarez... il est heureux celui-là! toujours heureux!...

CHAPITRE VIII.

Un mauvais fils.

Au troisième étage du palais, au fond d'un corridor éclairé faiblement par une lampe pendue au-dessus d'un tableau de la Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, se trouvait une petite porte latérale, laissée entr'ouverte, comme par quelqu'un qui, en la fermant, aurait craint de produire du bruit.

A l'autre extrémité de ce corridor, et presque invisible, à cause de l'ombre épaisse qui l'environnait, se tenait un homme accoudé contre la muraille et attendant, les yeux dirigés sur cette porte.

Nous allons tout à fait la pousser, et pénétrer dans la chambre qu'elle est destinée à clore, mais auparavant, il est nécessaire d'expliquer quelques circonstances qui aideront à la parfaite intelligence de ce qui s'y passe.

Doña Mencia avait contracté une pieuse habitude qui, assurément, ne saurait être bien comprise de nos jours, vu la complète et déplorable indifférence dans laquelle on est tombé, en matière de religion, c'était d'aller régulièrement s'agenouiller tous les soirs devant ce tableau de la Vierge, et d'y prier pendant une heure, les genoux sur la pierre, pour l'âme de ses pères, de son mari, et pour le salut de ses enfants.

Aussi, le soir de ce même jour où elle avait vu partir la précieuse chape pour Notre-Dame-del-Pilar, n'avait-elle pas manqué à sa coutume.

Soit l'émotion que lui causait le devoir rempli, soit quelque malaise nouveau, suite inévitable de son grand âge, elle ne pouvait prier attentivement et tourner toutes ses pensées vers la mère de son Sauveur; elle se sentait comme agitée d'un pressentiment douloureux et se trouvait, malgré elle, en proie à un de ces découragements qui font douter, et rendent la prière et les larmes insuffisantes pour consoler et gémir.

Il y avait cependant une heure qu'elle était là, agenouillée, quand, au milieu d'un sanglot, elle crut entendre des plaintes étouffées; elle se leva aussitôt; en s'appuyant sur Nuñez, qui était accouru promptement, elle écouta en penchant la tête vers le côté d'où semblaient venir les sons qui avaient interrompu sa méditation.

— Nuñez, dit-elle, c'est derrière cette porte...

Et elle tendait le bras vers la porte latérale dont nous avons parlé.

— Je le crois comme vous, señora.

— N'est-ce pas, je ne m'étais pas trompée. Est-ce qu'il y a quelqu'un dans cette chambre?

— Oui señora, il y a là Paquarita, votre nouvelle camériste.

— Comment?

— Oui. Madame la marquise sait bien que le petit cabinet, destiné à ses femmes, et qui se trouve dans sa chambre à coucher, n'est pas entièrement préparé pour recevoir la jeune fille...

— Tu as raison, mais que signifie?... Je croyais avoir, seule, des sujets de douleur en ce palais. Approchons.

La douairière avança péniblement, et toujours soutenue par son bon serviteur, jusqu'à la partie où se trouvait la chambre occupée par Paquarita.

— Va m'attendre plus loin, dit la marquise en quittant le bras de Nuñez.

— Eh quoi, madame...

— Oh! ne crains rien, mon ami, je puis entrer seule, je serai assez forte.

Et la bonne, l'excellente femme, comme pour donner à ses paroles une apparence de vérité, releva la tête et marcha sans effort.

— Mais, señora... fit Nuñez insistant.

— Ah! monsieur le jeune homme, oubliez-vous que c'est une femme qui est là, et que cette femme est une bien jolie fille? ou bien est-ce pour cette raison que vous voulez entrer?

— Ah! madame la marquise...

— Allons! allons! va-t'en, dit la bonne dame en souriant et en poussant doucement son vieux valet de chambre.

Elle entra.

Paquarita était étendue, immobile, dans un lit élevé; elle dormait.

La marquise, appuyée à une des colonnes qui soutenaient un baldaquin de velours jaune, tenait une petite lampe qu'elle avait trouvée sur une crédence; elle s'étonna, d'abord, du calme de sa lectrice, dont le sein se gonfla bientôt à bonds précipités; d'une main elle semblait chasser une image désagréable ou funeste, et sa bouche s'entr'ouvrait comme pour prononcer quelques paroles; mais quoique faisant des efforts inouïs pour parler, elle ne pouvait rien articuler; cependant en se raidissant et luttant, pour ainsi dire, contre l'objet qui l'oppressait, elle changea sa tête de place et murmura enfin:

— Laissez-moi, laissez-moi... monseigneur... grâce!... ayez pitié... que vous ai-je fait?... Ah! don Luis, don Luis... grâce! Ah! protégez-moi, mon Dieu... protégez-moi, madame la mar...

Doña Mencia saisit la main de la jeune fille, qui se réveilla et la regarda avec terreur.

— N'aie pas peur, mon enfant, c'est moi, ta maîtresse.

— Vous, madame!

— Pourquoi ne t'enfermes-tu pas chez toi? Tout à l'heure, j'ai entendu du bruit dans ta chambre, tu pleurais, je suis accourue.

— Ah! je vous remercie, madame; un rêve affreux m'accablait; j'aurai peut-être prononcé quelques paroles sans suite?

— Non, mon enfant, non, je n'ai rien entendu, dors en paix.

La marquise l'embrassa au front, et, après avoir été déposer la lampe où elle l'avait prise:

— Paquarita, je vais t'enfermer, entends-tu, et demain j'enverrai Nuñez t'ouvrir; dors bien, mon enfant, adieu, à demain.

— Que vous êtes bonne, madame, dit la fille du sonneur en joignant les mains, vous avez les attentions d'une mère pour une pauvre fille du peuple. Que Dieu vous récompense comme vous le méritez!

Le lendemain, dès que la marquise fut levée, elle appela Nuñez et lui dit, après que celui-ci lui eut baisé respectueusement la main:

— Nuñez, prends cette clef; tu iras ouvrir à Paquarita, que j'ai enfermée hier; quand tu l'auras fait, tu te rendras immédiatement chez mon fils don Luis, et tu le prieras de me venir trouver à l'instant, quelques raisons qu'il puisse te donner pour s'en excuser; et puis, en dernier lieu, tu t'occuperas à ce que cette petite Paquarita couche auprès de moi, la nuit prochaine, j'y tiens essentiellement, va.

Dès que le serviteur fut parti, le révérend dom Pamfilo entra, et saluant la marquise, il s'écria:

— Dieu soit loué, madame! Le Seigneur vous protége, et encore tout récemment il vient d'en donner une preuve éclatante.

— Laquelle, mon père?

— Le révérend dom Tomaso, que vous connaissez sans doute, vient de m'assurer qu'hier, à la nuit tombante, des voleurs avaient tenté d'arrêter don Carlos, votre neveu, afin de lui enlever le précieux trésor dont il était chargé.

— Est-il possible?

— Rien n'est plus vrai, m'a dit fray Tomaso, qui a vu de ses yeux les corps des deux bandits sur la route de Cordoue, à mi-chemin d'Alcala.

— Donc, mon révérend, le jeune Carlos aurait triomphé de ces brigands et échappé à leur convoitise?

— Dom Tomaso a présidé à leur sépulture et béni la fosse qui a dû les recevoir, bénédiction en pure perte assurément, car ces deux scélérats sont damnés sans miséricorde.

— Don Carlos est un vaillant chevalier!

— La cause pour laquelle il combattait était sainte et sacrée, señora.

Don Luis entra.

— Révérend dom Pamfilo, dit la marquise, je vous en prie, laissez-moi seule avec le comte.

Le moine se retira, et la mère et le fils se trouvèrent seuls.

— Mon fils, dit doña Mencia, vous ne vous doutez pas pourquoi je vous ai fait appeler?

— J'avoue, madame, dit le comte en souriant, que je l'ignore entièrement.

— Don Luis, écoutez-moi, et soyez franc.

— C'est donc sérieux, ce que vous avez à me dire, madame?

— Très-sérieux. Don Luis, vous aimez...

— J'aime?...

— Paquarita, dit la marquise avec un effort.

— Pardieu, dit le comte en éclatant de rire, vous me dites là une plaisante chose, et je ne vois pas qu'il y ait là, quand ce serait vrai, de quoi vous occuper.

— Don Luis!...

— Moi! aimer Paquarita, cette petite! une fille de rien!... Oh!...

— Si vous ne l'aimez pas, vous cherchez à la séduire.

— A la bonne heure! Nous nous entendrons, en parlant ainsi. En effet, j'avoue que cette fille a fait quelque impression sur moi.

— Et vous voulez la déshonorer?

— La déshonorer! moi! impossible!...

— Impossible! Eh quoi, parce qu'elle est l'enfant d'un homme du peuple, vous vous croyez le droit de jouer, à plaisir, avec son cœur.

— Un caprice!

— Et vous vous en vantez encore! Un caprice! Don Luis, écoutez, et songez un peu à l'avenir que vous préparez à cette enfant. Et son pauvre père donc, qui n'a qu'elle au monde et qui, j'en suis sûre, mourrait de douleur, comme je mourrais, moi, de vous perdre... Parce que vous voyez une jolie fille, heureuse et fière de sa jeunesse, du bonheur qu'elle peut attendre avec un homme de sa condition et que cette fille vous plaît, vous vous dites: Cette femme sera à moi... et vous ne pensez à rien autre chose qu'à satisfaire votre passion!... et même, je le vois à votre regard, vous vous persuadez que cette petite sera, au contraire, fort honorée de votre amour!

— Ma mère, si c'est pour suivre une conversation sur ce sujet que vous m'avez fait venir...

— Don Luis, depuis votre naissance, je vous ai toujours préféré à votre frère, et que Dieu me pardonne cette injustice maternelle que je trouvais, dans mon amour, toute naturelle!... Don Luis, par cet amour aveugle et sans bornes, je vous adjure! conservez l'honneur de cette enfant.

— J'en suis désolé, madame, et j'ai peine à me rendre compte de l'intérêt si puissant que vous lui avez voué; mais cette enfant a su me plaire, et ma résolution est prise depuis si longtemps, que je n'ai pas pensé, une seule fois, aux obstacles qui pourraient m'arrêter.

— Il en est pourtant des obstacles, don Luis.

— Je les briserai, madame.

— Oh! je vous vois donc enfin tel que vous êtes! On ne m'avait pas trompée, quand on me disait d'écarter le serpent de mon sein.

— Finissons cette scène ridicule, ma mère, et permettez-moi de me retirer.

— Don Luis, Pedro le sonneur en mourra.

— Qu'importe!

Et il fit quelques pas pour sortir.

— J'en mourrai, moi! fit la marquise avec un accent déchirant.

— Vous! pour si peu!

— Don Luis, mon enfant, mon fils, écoute-moi encore quelques instants, de grâce... je n'ai personne pour m'aimer ici-bas, moi qui suis vieille et souffrante... Ton frère est un égoïste, et je comptais sur toi, sur ton cœur, pour me rendre en double ces affections qui me manquent... écoute-moi... vraiment, si je te prie ainsi, ce n'est pas pour cette Paquarita... Que m'importe cette fille! Non, c'est parce que je ne peux pas supporter de voir mon enfant adoré suivre une route mauvaise et lâche, se faire un jeu de ce qu'il y a sur la terre de sacré et de respectable... c'est parce que je crois à la vertu; je sais que c'est une grande satisfaction que de se sentir homme d'honneur, et je voudrais te voir, don Luis, un peu de cette vertu dans l'âme...

— Ma mère...

— Tu me le promets, n'est-ce pas?

— Quoi donc?

— De ne pas... Don Luis, ne fronce pas le sourcil, sois calme... Oui, promets-moi de ne pas chercher à la séduire.

— Eh bien! oui, je vous le promets, dit don Luis en souriant et comme prenant son parti.

La marquise respira, mais le sourire de son fils comprima sa joie.

— Luis, dit-elle, tu ne me dis pas cela franchement.

— Eh!... fit le comte avec impatience.

— Don Luis, je veux que la vertu règne, incontestée, chez moi.

Don Luis ricana d'une manière étrange.

— Luis, jure-moi d'épargner Paquarita.

— Encore!... Eh! madame, vous êtes... folle!

La marquise se voila la face de ses mains.

— Je suis punie, ô mon Dieu! s'écria-t-elle, de mon injustice à son égard, le malheureux!... Il insulte sa mère, il ne croit pas en vous, ô mon Dieu!

Don Luis se dirigea vers la porte; elle s'écria :

— Mon fils! arrête, je te pardonne, je t'aime...

Don Luis ouvrit la porte et fit un pas.

— Mon fils! encore un mot, je t'en supplie...

Don Luis n'était plus là.

La malheureuse mère tomba sur ses genoux.

— L'infâme! murmura-t-elle.

Les sanglots arrivèrent trop pressés pour ne pas l'étouffer, elle se laissa aller, et tomba lourdement sur le plancher.

Paquarita et Nuñez entrèrent, et voyant l'état dans lequel se trouvait leur maîtresse, se mirent à lui prodiguer tous les soins qu'ils pouvaient imaginer. Bientôt trois caméristes accoururent, et avec leur aide, on put parvenir à placer la marquise dans son lit.

Dès que la nouvelle de cette crise se fut répandue, don Ramon se rendit aussitôt près de sa mère et ne quitta plus son chevet.

Dom Pamfilo, agenouillé au pied du lit, récitait des prières, auxquelles Nuñez, Paquarita et les caméristes joignaient leurs voix attristées.

La secousse avait été trop forte; aussi, dès que le médecin Moya eut examiné la marquise et consulté, sur les antécédents de la crise, ceux qui pouvaient lui fournir des explications, il déclara que la noble douairière d'Aracena n'avait plus que quelques heures à vivre.

Dom Pamfilo lui administra le saint viatique, et la pauvre femme trouva encore assez de force pour articuler quelques paroles, et pour prier Dieu de veiller sur ses enfants.

Doña Carmen vint mêler de même ses prières et ses larmes à celles des assistants, ne soupçonnant pas qu'elle se trouvait privée, ainsi que Paquarita, d'une protectrice contre don Luis.

La journée se passa dans l'attente du moment suprême, et l'on fut obligé de forcer, pour ainsi dire, les femmes à prendre quelque nourriture; car la marquise avait été bonne pour elles toutes, et elles sentaient qu'en la perdant, elles perdaient presqu'une mère.

Don Luis vint, lui aussi, assister aux derniers moments de sa mère, mais ce n'était pas le devoir ni la douleur qui l'attiraient, il avait cru cela *convenable*, le bourreau!

Il ne vit pas, malgré ce moment solennel et cette scène lugubre, sans un plaisir qu'il réprima, Paquarita combattre et succomber enfin sous l'étreinte d'un sommeil puissant.

Le râle de l'agonie mortelle lui fit relever la tête, et, parmi quelques gémissements poussés par la marquise, il crut entendre son nom...

Quelques minutes après, l'âme de doña Mencia était retournée au ciel, et paraissait devant Dieu.

CHAPITRE IX.

Moyen peu délicat de se faire aimer.

Le marquis reconduisit sa femme dans ses appartements, entra avec elle, la fit asseoir, et lui dit en demeurant debout :

— Je vous remercie, madame, des pleurs que vous avez versés et versez encore sur la mort de la marquise douairière d'Aracena, et cela, d'autant plus que, lors de notre mariage, elle ne vous témoigna point toute l'amitié que vous pouviez avoir droit d'attendre d'elle. Elle eut toujours en outre une préférence bien marquée pour mon noble frère, mais je ne le lui reprochai jamais et n'en conçus jamais, non plus, de jalousie; mon caractère, peu liant, je l'avoue, n'a pas pu se soumettre, dès l'enfance, à tout l'épanchement filial que mon cœur désirait mais ne pouvait accorder; cependant j'ai aimé ma mère, dans le fond de mon âme, et davantage, je vous le dis avec douleur, que don Luis ne l'a jamais aimée... Madame, dans trois jours se feront les funérailles; je vous prie d'aller avec vos femmes prier dans la chapelle du palais pour le repos de l'âme de la sainte qui vient de mourir, et cela tous les soirs, dès que l'Angelus aura sonné.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur.

— J'ai appris qu'une jeune fille, nommée Paquarita, était entrée, avant-hier, au service de la défunte marquise, et avait toute son affection; je désirerais qu'elle trouvât en vous une aussi bonne maîtresse que celle qu'elle a perdue.

— Je tâcherai, monseigneur.

Doña Carmen était dans une position coupable sans nul doute; son amour pour Carlos, qu'elle avait gardé vivace au fond de son cœur, malgré le mariage qui la liait à un autre, l'avait entraînée dans une voie de continuelles craintes, et elle tombait au pouvoir de remords cruels, quand elle se trouvait seule. Vertueuse par principes, sa nature ardente et son tempérament d'Espagnole l'avaient jetée, tête baissée, dans cette frénésie des sens et du cœur, dans laquelle on ne peut s'arrêter, une fois engagé. Son époux, froid et insensible devant ces charmes qui devenaient siens, ne lui avait jamais témoigné qu'une affection bornée, et c'était une immense excuse qu'elle apportait à sa faute; car elle pensait bien souvent, au-dedans de son âme, que s'il avait voulu l'aimer, elle aurait trouvé assez de force et de volonté dans sa vertu pour résister à la passion qui, depuis, était devenue un crime dont elle appréhendait tôt ou tard le châtiment.

Plus que jamais, ces réflexions vinrent l'assaillir, dès qu'elle se vit isolée dans sa chambre à peine éclairée par un flambeau de cire jaune, dont la pâle lueur donnait aux objets qui l'environnaient des reflets et des formes que son imagination lui montrait fantastiques et effrayants.

Aussi, sortant de son espèce de torpeur, elle frappa avec force sur un timbre pour appeler ses femmes. Comme on ne lui répondait en aucune manière, elle se leva, sortit de son appartement et ordonna à un valet qu'elle rencontra de lui porter de la lumière au plus vite. Teresa et deux autres caméristes accoururent, et pendant que, d'après la volonté de leur maîtresse, elles travaillèrent à quelque ouvrage de

tapisserie, doña Carmen s'approcha d'une table et écrivit une longue lettre, qu'elle plia et cacheta avec soin.

— Par qui l'envoyer? se dit-elle, dès qu'elle l'eut terminée. — Je n'ai personne... Ah! j'y songe... oui, c'est cela, demain je m'en occuperai.

La marquise, après avoir placé cette lettre sous son chevet, se livra à ses femmes, qui la déshabillèrent et la mirent au lit.

....

Don Ramon, après avoir salué sa femme, s'était rendu immédiatement chez son frère; mais comme sans le vouloir il fit quelque bruit en montant l'escalier qui y conduisait, il trouva celui-ci dans l'antichambre, et prêt à ouvrir la porte que lui-même venait de pousser.

— Que désirez-vous, mon frère? demanda le comte.

— Vous entretenir sur les détails de la cérémonie des funérailles.

— A présent?...

— Demain, peut-être, le temps me manquera.

— Mon cher Ramon, je vous en prie, remettons à demain. Je me chargerai d'une partie des travaux qu'exige votre gouvernement, et en nous partageant la besogne politique, nous aurons tout le loisir de nous occuper de cette affaire; ainsi souffrez que je vous quitte.

— Mais, don Luis...

— Ah! j'ai en ce moment moi-même une affaire de la dernière importance à terminer.

— Et peut-on savoir?...

— Oh! ce n'est aucunement de politique qu'il s'agit.

— Mon frère, n'oubliez pas quel malheur nous a frappés aujourd'hui.

Don Luis n'avait pas perdu de temps et s'était hâté, aussitôt le premier moment de douleur passé, douleur que, tout endurci qu'il était, il n'avait pu maîtriser, il s'était hâté, disons-nous, de faire porter Paquarita endormie, dans son appartement.

Après s'être débarrassé de son frère, comme nous l'avons vu, il rentra dans sa chambre et fut assez étonné en apercevant la jeune fille debout, et cherchant à ouvrir la croisée, afin de se convaincre, par l'inspection du dehors, des localités où elle se trouvait. Ne pouvant y parvenir, elle s'était contentée de regarder au travers des vitres, mais la profonde obscurité de la nuit lui ôtant toute faculté de se renseigner, elle se décida, agitée d'un sinistre pressentiment, à sortir à tout prix et au plus vite de cette chambre qui l'effrayait sans qu'elle sût pourquoi.

En se retournant elle se trouva clouée par le regard de don Luis qui entrait; et alors, comprenant toute l'horreur de sa situation, elle courut vers le fond de la salle et se réfugia derrière un fauteuil.

Le comte s'avança, les yeux fixés attentivement sur cette belle créature toute frissonnante de peur, souriant sobrement et s'applaudissant, au fond du cœur, de cette frayeur qui rendait Paquarita plus séduisante encore.

— Don Luis, s'écria la jeune fille, songez que votre mère vient de mourir!

Don Luis approchait.

Paquarita vit que tout bon sentiment était loin de cette âme; cependant elle joignit les mains :

— Don Luis, ayez pitié de moi!

Don Luis approchait.

Paquarita vit dans les yeux du comte qu'elle était perdue.

— Mon Dieu, secourez-moi! fit-elle en levant les bras au ciel.

Don Luis était près d'elle.

— Paquarita, je t'aime.

— Oh! laissez-moi, monsieur le comte... laissez-moi!...

— Tu as entendu, Paquarita, je t'aime...

— Monseigneur...

Paquarita se porta vers une autre partie de la salle.

— Pourquoi fuis-tu? n'aie pas peur, oh! je ne te veux pas de mal, au contraire, ma belle, et je te répète ce que déjà je t'ai dit : si tu veux être à moi, il n'est pas de trésors que je ne sois prêt à t'offrir.

— Monseigneur, je n'ai que faire de vos trésors! Il en est un auquel je tiens plus qu'à tous ceux que vous pourriez amonceler à mes pieds : l'honneur!

— Mais qui te parle d'honneur?

— Vous, qui voulez me l'ôter.

— Vraiment, ces petites filles du peuple sont étranges avec ce mot-là! Elles se l'exagèrent... Sache, la belle enfant, qu'il n'y a pas une de nos grandes dames de la cour du roi qui ne tînt à grand honneur et à grande gloire d'être aimée de moi.

— C'est que ces grandes et nobles dames, monseigneur, n'ont pas ce sentiment placé au cœur comme nous.

— Ce sont des mots, cela, rien que des mots!

— Oui, vous avez raison, fit la jeune fille, de crainte d'exciter sa colère ou de froisser son orgueil, pardonnez-moi...

— Paquarita, je t'aime...

— Monseigneur, tenez, je suis à vos pieds. La pauvre enfant s'était en effet laissée tomber à deux genoux. — Je vous supplie en grâce, au nom de ce que vous avez de plus cher, au nom de votre mère, de votre mère qui est une sainte à présent, laissez-moi ce trésor inestimable, le seul durable, laissez-moi, oh! laissez-moi l'honneur! Si vous saviez... mon pauvre père... comme il en serait malheureux, lui qui m'aime tant!... il en mourrait, j'en suis sûre. Il ne pourrait pas me donner le baiser du soir, car mon front rougirait trop et je me cacherais pour dévorer mes larmes.

— Ton père deviendra riche.

— Il verra la honte empreinte sur mon front, monseigneur.

— Je mettrai, sur ce front charmant, assez de perles et de diamants pour éblouir ses yeux.

— Ce sont ces diamants qui me feraient rougir.

— Paquarita, je t'aime.

— Grâce, monseigneur, grâce!

— Ecoute, si tu ne m'aimes pas, peut-être est-ce parce que tu en aimes un autre, ce doit être cela; c'est la raison suprême des femmes... Tu en aimes un autre.

— Moi!

— J'en suis sûr.

— Eh bien! vous dites vrai, monseigneur; et cet autre c'est...

— C'est?...

— Oh! vous le tueriez.

— Non pas, bien au contraire; peut-être, ne refuserait-il pas mes dons.

— Carlos!

— Carlos!... Carlos!... c'est Carlos d'Aracena, n'est-ce pas?

— Oui, mais il ne... il m'aime tant, monseigneur! ajouta-t-elle, en se reprenant vivement.

— Tu mens! Carlos ne peut t'aimer, il aime...

— Je vous jure qu'il m'aime, monseigneur, moi seule.

La noble jeune fille pensait alors au serment qu'elle avait fait de sauver Carmen de la jalousie du comte.

— Tu mens, répéta don Luis, Carlos aime la marquise, ma sœur.

— C'est une erreur, et celui qui a dit cela en a menti!... Est-ce que c'est possible!

— Dans tous les cas, s'il t'aimait, crois-tu qu'il t'épouserait!

— Hélas! non, dit-elle avec un soupir, en appuyant la tête sur le fauteuil.

— Il te déshonorerait donc.

— Que m'importe, je l'aime!

— Alors tu me hais, moi.

— Je n'ai pas dit cela, monseigneur, murmura-t-elle en s'affaissant.

— Mais tu le penses. Vois-tu, Paquarita, je ne puis t'avoir dit que je t'aimais, sans que tu sois à moi; quant à la rivalité de don Carlos, je ne la crains pas; et puis, quand il reviendra, son sort est décidé, il mourra.

Paquarita releva vivement la tête en répétant avec horreur :

— Mourir?

— Oui, pour oser aimer la marquise, et un peu aussi à cause de ton amour pour lui; écoute-moi bien, Paquarita...

— Laissez-moi, monseigneur... mais je sens que je vais... mourir,

il y a sur mes yeux comme un nuage épais que je ne puis percer...

— Ecoute-moi bien : j'avais prévu ta résistance insensée, mais j'avais résolu ta possession. Par mon ordre, un breuvage a été préparé et circule dans tes veines.

— Du poison!

— Oh! non, je ne veux pas ta mort, pauvre enfant, je t'aime trop! mais un narcotique puissant qui ne tardera pas...

Paquarita, à ces paroles, s'était soudainement levée debout, ouvrant les yeux et pleurant de désespoir.

— Infamie! dit-elle, infamie!...

Elle se dirigea vers la porte qu'elle trouva fermée, puis se retourna vers la fenêtre; mais don Luis la retint d'une main, tandis que de l'autre il détachait l'épais rideau qui se déroula devant elle.

— Oh! mais je lutterai contre ce poison, dit-elle avec peine, et tant qu'il me restera... un peu de force...

— Inutile, Paquarita, viens plutôt...

— Vous me faites horreur!... mon Dieu, donnez-moi du courage!

— Tes yeux se ferment...

— Don Luis... je te hais... dona Carmen, je vous hais... Carlos!... Carlos, je te hais... mon Dieu, seigneur...

— Tes idées se confondent.

— C'est horrible une torture comme celle-là!... mon Dieu... oh! envoyez-moi un de vos anges... ah!...

Elle tomba, essaya de se relever, mais en vain; elle murmura encore quelques mots sans suite, puis le sommeil vint à bout de cette vertueuse volonté.

CHAPITRE X.

Que si Carmen était un ange, Paquarita était une sainte.

Le lendemain, la marquise appela Teresa.

— Teresa, lui dit-elle, informez-vous, dans le palais, d'une certaine Paquarita qui était au service de feu la marquise d'Aracena.

— Madame a besoin d'elle?

— Je vous ai dit de vous informer de cette fille, allez me la chercher.

En disant ces mots, dona Carmen tira de son sein la lettre qu'elle avait écrite la veille et la considéra avec une émotion douloureuse. Elle s'aperçut bientôt cependant que sa camériste n'était point partie; aussi lui dit-elle avec impatience:

— Eh bien! Teresa, que faites-vous?

— Pardon, madame, répondit celle-ci, visiblement troublée, mais...

— Achevez... Vous avez l'air tout bouleversé, mon enfant, qu'avez-vous?

Teresa sembla se décider à décharger son cœur d'un poids énorme.

— Madame la marquise, dit-elle, depuis deux jours, vous n'êtes plus la même pour moi... ai-je fait quelque chose qui m'ait attiré votre colère?... Voyez-vous, senora, il ne faut pas toujours juger les gens sur l'apparence, et l'on se repent bien vite... les remords... Madame la marquise, pardonnez-moi... Je vous jure que si j'ai encouru votre courroux, c'est bien malgré moi, et que je ne m'en consolerai jamais.

— Mais vous ne m'avez rien fait, Teresa, dit Carmen tout étonnée de ce langage, je vous aime tout autant qu'hier, tout autant qu'il y a deux jours, et je ne vois pas qu'il y ait là de quoi tant... te désoler. Je te pardonne, puisque tu le veux, mais assurément, je ne sais pas de quoi ce pardon peut te servir, je ne t'en veux nullement... Là, essuie tes jolis yeux, et va me chercher cette petite Paquarita.

Dix minutes après, Paquarita était devant elle.

La marquise, à la vue de la fille du sonneur, ne put retenir une légère expression de surprise et d'admiration : la beauté dans une fille du peuple, développée à ce point qu'elle ne pouvait la comparer à aucune figure connue, ni même à aucune de ces merveilleuses têtes, à la perfection desquelles Murillo commençait à accoutumer les Espagnols, l'étonnait malgré elle.

Quoique le visage de la jeune Andalouse fût empreint, en ce moment, d'une pâleur et d'une expression douloureuse, sa beauté n'en avait acquis que plus d'éclat.

Elle se tenait au fond de la chambre, près de la porte, timide, les yeux baissés, attendant qu'un ordre lui fût adressé.

La marquise, après l'avoir considérée un instant, lui dit doucement:

— Approchez, senorita.

Paquarita fit quelques pas, mais soit respect, soit aversion pour sa rivale, elle ne leva point les yeux sur elle.

La marquise quitta le fauteuil où elle était assise, et lui prenant la main, lui dit, sans remarquer le tressaillement que cet attouchement avait causé à la fille du sonneur :

— J'ai à vous parler bien secrètement, mon enfant.

Carmen alla s'assurer à toutes les portes qu'on ne pouvait la surprendre en se disant :

— Non, je n'ai rien à craindre de cette jeune fille, Carlos me l'a dit, et son père m'est dévoué...

Pendant ce temps, Paquarita la suivait des yeux, et se disait aussi au fond de son cœur :

— Carlos, c'est pour toi que je souffre... elle va me parler de toi... il faut que je t'aime bien! mais que dis-je... oh! non, non... je ne suis plus digne de lui...

— Paquarita, lui dit la marquise en se rasseyant, feue la mère de mon époux s'intéressait à toi, et le marquis m'a priée de te prendre à mon service. A compter de ce moment, tu dois te considérer comme m'appartenant; le vieux Nuñez me dira quelles étaient tes attributions; et la somme que ma belle-mère t'avait allouée, je la double.

— Madame, je ne sais comment j'ai pu mériter...

— Tu vas voir. Mais pour cela, mon Dieu, j'y pense à présent, il faut que je t'ouvre mon cœur, malheureuse que je suis, quelle humiliation!...

— C'est inutile et vous pouvez vous l'épargner, madame, je sais tout, vous aimez Carlos.

— Tu le sais!

— Carlos m'a tout appris.

— Et il t'a dit qu'il m'aimait, n'est-ce pas?

— Il me l'a dit, ajouta la pauvre enfant avec un soupir.

— Eh bien! alors, nous aurons davantage de temps pour nous concerter. Voyons. Tu aimes Carlos?

— Si je l'aime, il est mon frère.

— Je le sais, et c'est pour cela que, d'abord, j'ai voulu m'adresser à toi; car, vois-tu, Paquarita, ici, je suis comme une prisonnière. Je puis bien sortir, quand je veux, mais on m'épie sans cesse; il y a un homme qui me hait et qui m'espionne.

— Don Luis, fit Paquarita avec effort.

— Oui, don Luis, un infâme qui se dit mon frère, mais qui est un misérable, dont l'audace va jusqu'à m'aimer et à me le dire! Mon Dieu, je sais bien qu'il en a le droit; j'aime Carlos et je suis sa maîtresse, c'est un crime, oh! mais du moins, ce crime a une excuse, elle est toute dans mon amour... Mais ce don Luis, mon enfant, ce n'est pas un homme, c'est un démon vomi par l'enfer et qui, j'en suis sûre, emploierait les moyens les plus épouvantables...

Paquarita se mit à sangloter.

— Qu'as-tu, mon enfant, pourquoi pleures-tu ainsi? Est-ce que toi aussi?... ah! je devine, malheureuse!... est-ce que don Luis?...

— Vous l'avez dit, madame.

— Il t'aime!

— Oui...

— L'infâme!

— Oh! oui, madame, bien infâme! vous ne pouvez vous imaginer jusqu'où il a poussé sa perfidie; madame la marquise, hier j'étais fière et rayonnante, aujourd'hui je courbe la tête de désespoir... La honte...

— La honte!

— Sans respect pour le corps de sa mère, à peine refroidi par la mort, il a fait glisser dans mes veines un breuvage horrible; et quand le sommeil a fermé mes yeux...

— Pauvre enfant!...

— Si, au moins, s'arrêtaient là mes infortunes! mais à présent que

je ne puis plus lever le front sans rougir, je ne suis plus digne de lui...

— Qui, lui? Ah! ton fiancé.

— Non, madame, celui que j'aime.

— Paquarita, je te plains autant que tu me plaindrais, j'en suis certaine, si j'étais à ta place; mais je parlerai à don Luis, je parlerai à mon mari, et nul doute que le repentir ou la pitié ne les fassent venir à ton secours.

— Que pourront-ils me donner, madame?

— Ton père est vieux, et ses derniers jours peuvent se passer au sein du bonheur et de l'aisance.

— Ce bonheur et cette aisance me feraient horreur, ils seraient le prix de la honte. Non, madame, ne leur parlez pas; seule je suis malheureuse, seule je veux avoir à souffrir et à pleurer.

— Mais cependant...

— Madame la marquise, qu'avez-vous à me confier?

— Je veux faire parvenir une lettre à don Carlos, dit la marquise après un silence.

— Par quel moyen?

— C'est sur toi que j'ai compté.

— Expliquez-vous, madame.

— Ton père, le sonneur de la Giralda, est dévoué à Carlos?

— Il l'aime autant et même davantage qu'il n'aimerait un fils.

— C'est bien; ton père m'a déjà assuré qu'il exécuterait ses volontés.

— Vous connaissez mon père?

— Oui, enfant; un soir je me suis reposée chez lui avec Carlos.

— Un soir, il y a trois jours?...

— C'est cela, il y a trois jours, la veille de son départ pour Saragosse; tu dormais pendant ce temps.

— Oui, je dormais, malheureuse que je suis!... mais je me souviens... ce soir-là, don Luis est venu aussi à la Giralda.

— Il ne m'a point vue.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûre; il sait que j'ai un amant, c'est vrai, mais il en ignore le nom.

— Il le connaît, fit Paquarita en appuyant.

— C'est impossible!

— Je vous jure, madame, que c'est la vérité : don Luis a tout appris. Outre l'espionnage, il fait agir la trahison. Doña Carmen, vous avez été trahie.

— Trahie! par qui?

— Par votre camériste, par Teresa.

— Dieu du ciel! est-ce possible!

Paquarita raconta exactement à la marquise ce qui s'était passé entre elles deux, deux jours auparavant; la marquise ne pouvait assez s'indigner, et l'interrompit plusieurs fois, pour éclater en reproches contre la perfide.

— Si tu ne m'avais détaillé à ce point sa trahissn, Paquarita, je douterais de ta sincérité, mais je m'explique maintenant fort bien cette sorte de curiosité... et puis ce matin, sa douleur visible et ce pardon qu'elle implorait... Je le vois, elle se repent; son indigne et basse action lui pèse; n'importe, elle quittera mon service. Loin de moi les infidèles et les traîtres!

— Madame, elle m'a juré de ne plus vous nuire, et de vous servir au contraire contre don Luis.

La marquise sembla réfléchir.

— Tant mieux, cela est bien, mais il faut qu'elle parte. Don Luis est adroit, et par quelque nouveau mensonge, peut-être par un semblant d'amour, il la ramènerait à lui. Il faut l'éviter à tout prix. Tu la remplaceras auprès de moi, le veux-tu, Paquarita!

— Moi, madame?

— Oh! ne crains rien, ce ne sera pas une domesticité pénible qui pèsera sur toi, non, mais une amitié de sœurs qui s'aiment. Devant le monde tu seras ma camériste, tandis qu'en particulier, comme à présent, tu seras mon amie.

Paquarita mit, avec un effort bien douloureux à son cœur, sa main dans celle que lui tendait Carmen.

— Paquarita, approche-moi un peu cette table et ces plumes.

La marquise décacheta la lettre et y ajouta ces mots :

« Je suis épiée plus que jamais, mon Carlos, mais je trouverai toujours, je l'espère, le moyen de t'écrire. Ne reviens que dans deux mois : je te préviendrai du jour où tu pourras partir et venir à moi sans crainte; mais si tu ne reçois pas de lettre, viens dans deux mois. N'y manque pas, j'ai soif de ta vue. Adieu! je t'aime. »

— Paquarita, dit-elle en pliant la lettre, et la recachetant, j'ai une clef qui ouvre une porte secrète du palais; cette porte conduit au dehors; ce soir, quand la nuit sera venue, nous prendrons nos mantes et des masques, et nous irons chez ton père, à la Giralda.

— Y pensez-vous, madame, vous exposer à ce point! Si don Luis, par ses espions, l'apprenait.

— Mais il faut bien que je voie Pedro le sonneur, car c'est lui que je veux charger de cette lettre; je veux que demain il parte pour Saragosse.

— Eh bien! madame, donnez-la-moi, je la lui remettrai.

— Paquarita, tu m'es fidèle, n'est-ce pas?

— Vous me le demandez, madame, vous en doutez?

— Non, mais Teresa...

— Teresa est une ingrate, madame, vous l'avez comblée de bontés, et elle n'a pas su les reconnaître; moi, hier, je ne vous aimais pas, je ne vous avais pas encore vue, je ne vous avais jamais parlé; mais aujourd'hui que je vous ai pu apprécier, je ne puis que vous aimer, oui je vous aimerai, je le sens, quand même une voix perfide me crierait... me crierait de vous haïr.

— Paquarita, il y a quelque chose que tu me caches?

— Non, vraiment, madame.

La marquise hésitait à lui confier la lettre, mais l'expression loyale du visage de la jeune fille la rassura.

— Tiens, ma sœur, voici la lettre. Elle contient une terrible preuve contre moi, je te la livre sans crainte, quoique ce serait ma sentence de mort, si elle venait à être surprise.

— Ne craignez rien, doña Carmen, on ne me l'arracherait qu'avec la vie, dit la brave jeune fille en la glissant dans son sein.

Mais elle se ravisa et reprit la lettre qu'elle rendit à doña Carmen.

— Non, dit-elle, il vaut mieux que vous en chargiez vous-même mon père; il écoute bien sa fille, mais un mot de vous lui fera braver mille morts.

— Comment le voir?

— Ecoutez, je vais aller lui dire ce que vous comptez exiger de son dévouement, et ce soir, à la nuit tombante, trouvez-vous à la brèche du parc. Il y sera.

— Bien, fit la marquise, heureuse de s'exposer à un danger pour son amant.

— Mon père est un vieux soldat, il retrouvera son épée pour défendre votre honneur, madame.

La marquise se jeta au cou de la jeune fille, et l'embrassa avec transports.

— Tu es une noble fille, Paquarita, et celui qui sera ton époux sera bien heureux.

— Madame, oubliez-vous...

— Il te pardonnera, quand il saura que la violence...

— Il ne le saura jamais, je ne serai l'épouse de personne au monde; et je ne voudrais pas, pour le salut de mon âme, tromper un honnête homme qui m'aimerait.

Paquarita sortit, accompagnée du regard de Carmen qui la suivit dans la cour du palais, jusqu'à ce qu'elle en eût franchi le seuil.

La marquise appuyait son front brûlant contre les vitres de la fenêtre, qu'elle se disposait à ouvrir, afin de goûter au balcon un peu de fraîcheur; elle en fut détournée par Teresa qui lui dit :

— Madame, il est midi, le soleil est dans toute sa force, sa chaleur vous tuerait.

Doña Carmen examina pendant quelques instants le visage de sa camériste, dont les yeux se voilèrent.

— Teresa, dit-elle, allez trouver l'intendant de la maison du marquis, et dites-lui de vous compter soixante pistoles. A dater de ce moment vous ne faites plus partie de mes femmes.

— Quoi, madame!...

— Teresa, ne me forcez pas à vous répéter...

— Je le vois, madame la marquise, Paquarita a parlé... eh bien! elle a fait ce que j'aurais fait à sa place; je n'étais plus digne de rester auprès de vous. Je pars, madame. Je pars avec votre malédiction.

— Teresa, je vous ai déjà pardonné.

— Oh! merci, merci, dit la caméristе en s'emparant d'une des belles mains de la marquise qu'elle baisa avec larmes, croyez à mon repentir et ne me méprisez pas. Merci, madame, vous êtes bonne... oh! oui, bien bonne... et vous ne méritez pas les persécutions que vous souffrez.

Doña Carmen alla, pendant une heure, prier dans la chapelle du palais pour le repos de l'âme de la douairière d'Aracena.

Le vieux Nuñez vint aussi s'agenouiller auprès du cercueil, et répandre des larmes sur le drap mortuaire.

Le fidèle domestique était encore plongé dans sa douleur, seul, au milieu de la nef, quand la nuit arriva; et ce fut dom Pamfilo qui le tira de cette sorte de torpeur en lui disant :

— Nuñez, vous avez assez prié. L'âme de celle qui repose là est aux côtés de l'Eternel. Gardez vos prières, suspendez la source de vos larmes, et réservez-les pour de plus grands pécheurs.

— Je n'ai plus personne à aimer, mon père, je ne puis prier pour personne.

— Priez pour ceux qui souffrent, dit le moine, en montrant la marquise qui s'éloignait lentement.

Il y avait un quart d'heure environ que l'horloge du palais avait sonné huit heures, quand doña Carmen arriva à la brèche du parc.

Une minute après un homme à cheval, vêtu d'un costume de soldat, accourut à toutes brides et voulut mettre pied à terre au milieu des broussailles où se tenait la marquise.

— Pedro, dit-elle, restez à cheval, vous allez partir immédiatement. Paquarita vous a dit où vous devez vous rendre.

— Oui, señora.

— Eh bien! prenez cette lettre, c'est... pour lui... mais surtout que personne...

— Soyez tranquille, madame, je l'avalerai plutôt que de la rendre, serait-ce au démon lui-même!

Le sonneur avança la main, et, en y glissant la lettre, la belle marquise serra cette main loyale sur laquelle elle laissa tomber une larme.

CHAPITRE XI.

Petite excursion dans la politique.

Le comte était parti pour Madrid; aussi trois semaines environ après la cérémonie des funérailles de la douairière, le trouvons-nous dans un élégant appartement de la rue Hortaleza, couché sur des divans d'étoffe de crin, recouverts de fine toile de Hollande et fumant négligemment le cigarito.

Dans une sorte de renfoncement de la muraille du fond, garni également de divans moelleux, était accroupie une femme vêtue d'un costume à la fois espagnol et oriental, et fumant, elle aussi, un imperceptible cigarito.

Cette femme était remarquablement belle, et ses traits semblaient en outre resplendir plus particulièrement, grâce sans doute à la présence du comte, vers lequel elle tournait de temps en temps des yeux d'une éloquence non équivoque.

— Chère amie, fit don Luis en suivant la fumée lente qu'il soufflait devant lui, vous avez du tabac délicieux, et si j'en avais le courage, je vous réciterais un sonnet qui vient d'être composé par un poëte, jeune et plein d'espérances, sur cet estimable sujet.

— Eh! je le connais, répondit la dame avec une certaine impatience, c'est précisément pour moi que ce sonnet a été composé.

— Vraiment!... oh! mais il faut convenir, ma mie, que vous êtes déjà bien et convenablement lancée!... Pardieu, voici à peine six jours que vous avez débarqué à Madrid et vous avez déjà des poétriaux à vos gages!... Savez-vous que voilà une fortune brillante, peste!

— Brillante! ah! don Luis, pouvez-vous dire cela!...

— Ma chère Filadiz, vous êtes charmante, adorable, divine! vous avez des cheveux magnifiques, à en vendre la moitié, sans vous gêner, à plus d'une grande dame de ma connaissance; vous avez des dents qui vous font un sourire splendide et dont un jeune chien serait jaloux; des bras et des mains sans pareils; des pieds impossibles, — que sais-je encore.... Vous avez tous les dons en partage, mais il y a une chose qui vous manque, chose essentielle, qui complète la femme forte, en ce qu'elle s'élève au-dessus d'une foule de petites créatures sucrées et maigres dont on fait fi! Cette chose, ô Teresa, c'est la philosophie.

— Vous êtes fou, don Luis.

— Fou, moi!... ma chère enfant, la philosophie est un sens. Croyez-moi, vous êtes sur le chemin de la fortune, n'en déviez pas, ce serait maladroit, — bien plus, ce serait absurde.

La pauvre Teresa, car la belle créature couchée sur le divan n'était autre que l'ancienne caméristе de la marquise d'Aracena, la pauvre Teresa, disons-nous, se contenta de hausser les épaules en soupirant.

— Eh! je sais bien que vous m'aimez, que vous m'aimez toujours, mais cela n'empêche pas de voir la vie comme elle est réellement. Je vais repartir. Je tenais à vous faire une position sortable, j'ai réussi. A mon prochain retour, si je ne vous trouve pas tout à fait transfigurée, je vous renie. — J'ai en Espagne une réputation à soutenir, je veux que vous me fassiez honneur.

— Tenez, don Luis, reprit Teresa, vous êtes le démon, convenez-en tout de suite, une fois pour toutes.

Le comte se leva, alla prendre la main de la belle fille, la baisa galamment et lui dit en souriant :

— Petite innocente, si j'étais le démon, en serais-je réduit à souhaiter quelque chose? n'aurais-je pas tout pouvoir pour le mal comme pour le bien? ne réussirais-je pas à me faire... aimer, comme j'ai si bien réussi à me faire haïr?

Teresa Filadiz baissa les yeux pour dérober à son ancien amant les larmes qui y perlèrent soudain à cette allusion du comte aux refus qu'il avait constamment essuyés de la part de Carmen. Elle ne l'aimait assurément plus autant que don Luis voulait bien se le persuader, mais elle donna ces larmes sans doute au souvenir des chagrins que lui avait causés cet amour, dont elle avait servi les ressentiments et les rancunes.

Une caméristе, mignonne et fraîche fille des Asturies, remarquable surtout par une telle quantité de cheveux que sa tête semblait être fatiguée de les porter, entra sur la pointe des pieds.

— Qu'y a-t-il, Conchita? demanda la courtisane.

— Señora, il y a dans le grand salon monsieur le duc d'Avice qui demande à vous voir.

— Ah! l'ancien vice-roi du Mexique! fit Luis.

— Qu'il attende! répondit Teresa en relevant sa jolie tête avec importance.

— Il y a aussi.... monseigneur.... c'est-à-dire non, un valet de monseigneur.

— Eh! qu'il attende aussi, Conchita.

— Qui diable est-ce que ce monseigneur? demanda le comte avec une certaine curiosité, — un prince? ou bien notre grand ministre, le duc d'Olivarez?

— C'est Son Eminence mons...

— Tais-toi! fit Teresa en interrompant sa caméristе.

— Caramba! exclama Luis, viva Teresita! tu es sublime, mon enfant, et je te prédis une destinée plus que splendide! Ah! tu donnes dans la vice-royauté et l'écarlate! C'est parfait! — Continue, Conchita, y a-t-il encore dans le salon ou dans l'antichambre quelque gros personnage d'importance, ou quelque valet à livrée magnifique?

— Eh bien! réponds... dit Teresa en voyant hésiter la jeune fille.

— Il y a le bachelier Paco...

— J'y vais!... fit la courtisane en se levant debout et comme mue par un ressort.

— Peste ! s'écria le comte en éclatant de rire, — et de trois ! c'est complet !

— Comte...

— Allons, enfant, me crois-tu assez niais pour te reprocher rien? Tout ceci me donne la mesure de la richesse de ton organisation. En six jours avoir à sa dévotion des amoureux si distincts : c'est preuve de goût et de science ! Teresa, je suis heureux de te voir ainsi consolée de mon affreux abandon ; je ne suis plus inquiet de ton sort, et je puis retourner sans remords dans ma belle Andalousie. — Adieu, mon ange.

Sur ces paroles, prononcées avec une grâce parfaite, don Luis baisa paternellement la Filadiz au front, et prit son chapeau et son épée des mains de Conchita, à qui il passa la main sous le menton.

— Teresa, dit-il, après avoir considéré un instant cette charmante créature, il faudra songer à la fortune de cette enfant, n'est-ce pas ?

— Don Luis, j'en reviens à mon idée : je vais commander au petit Murillo un tableau représentant la tentation du Paradis terrestre ; c'est vous qui poserez pour le serpent.

— Pardieu, charmant projet! Ah! mais je pars pour Séville demain. Nous nous reverrons.

Le comte sortit et arriva bientôt à la Puerta del Sol.



Le marquis d'Aracena.

Il était deux heures de l'après-midi. Un grand nombre d'habitants se chauffaient au soleil de décembre, qui a encore sa force dans les beaux jours, et don Luis, pour éviter la rencontre de plusieurs seigneurs grandement occupés à faire briller leurs habits aux yeux des passants, chercha l'ombre; ce qui était chose possible alors, car on sait qu'en plein été ce phénomène naturel de la lumière est à peu près nul en Espagne.

Soudain le comte aperçut, à son grand étonnement, collée contre la muraille blanche d'une maison de haute apparence, une figure qu'il lui sembla reconnaître. Cette figure appartenait à un homme déjà vieux et qui humait si complaisamment les rayons solaires qu'il semblait dormir. Il ne fallut pas une longue inspection au comte pour mettre un nom sur ce visage : c'était le sonneur de cloches de la Giralda.

— Que diable fait ici le vieux Pedro?... se demanda-t-il. A son âge, et dans sa position, au moins précaire, on ne fait pas facilement le voyage de Madrid. Il faut qu'il y soit envoyé par quelqu'un... l'archevêque de Séville peut-être... qui veut être fait cardinal?... Non, il ne manque ni de prêtres, ni de religieux qui eussent été plus convenablement chargés d'une mission. Mais je me rappelle... il a contribué à me jouer, pendant cette nuit où je gravis la Giralda à la poursuite de Carmen... poursuite insensée, et que la violence de mon amour pouvait seule excuser... Si ce Pedro venait ici envoyé par elle... vers Carlos?... Mais Carlos n'est point à Madrid. Il n'a pu encore achever son pèlerinage et remettre entre les mains du clergé de Saragosse cette chape d'or... Mais si cependant... comptons bien.

Don Luis supputa scrupuleusement le temps probable que Carlos avait pu employer pour mener à bonne fin l'entreprise dont il s'était chargé, et demeura convaincu que son cousin pouvait fort bien se trouver dans la capitale, et que sa présence y coïncidait avec celle de son père nourricier.

— Il faut que j'en aie le cœur net, pensa-t-il.

Il fit quelques pas, sans perdre de vue le dormeur, et en interrogeant le visage de tous les passants. Il avisa soudain, couché sur une borne, et, se frottant le ventre avec des gestes de lézard, une manière de jeune drôle dont les traits indiquaient forcément une origine mauresque.

— Holà! fit-il, arrive ici, paresseux.

— Qu'y a-t-il pour le service de Votre Excellence? répondit en sautant prestement à terre le descendant d'Abdérame ou des Abencerrages.

— Rien que de très-simple. Tu vois ce vieillard, appuyé là-bas contre le mur?

— Parfaitement, monseigneur.

— Tu ne le perdras pas de vue jusqu'à demain matin, et tu t'arrangeras de manière à savoir ce qu'il est venu faire à Madrid. Il s'appelle Pedro, il est de Séville. Il y a une once d'or pour toi, si ce


Qu'il attende! répondit Teresa. (Page 24.)

que tu me rapporteras coïncide avec ce que je sais déjà sur son compte, sinon une piécette seulement.

— C'est bien, monseigneur. Où vous retrouverai-je?

— Demain matin, à dix heures, rue Hortaleza, n° 13, chez la señora Filadiz.

De ce pas, le comte se dirigea vers le palais du premier ministre, dont il avait audience.

A cette époque, l'Espagne, comme la France, était gouvernée par un faible roi, gouverné lui-même par un puissant ministre. Heureusement pour les deux nations, Philippe IV et Louis XIII avaient puisé dans leur caducité précoce le courage de laisser enfin tout entier aux mains des hommes de génie que la Providence plaçait près d'eux, un pouvoir dont ils s'étaient trouvés trop embarrassés chaque fois que, par de puériles révoltes dont ils ne pouvaient pas même revendiquer l'initiative inintelligente, ils avaient tenté de marcher d'eux-mêmes, sans l'appui de ces bras vigoureux.

Olivarez et Richelieu étaient naturellement destinés à lutter ensemble. Ils luttèrent.

Mais Richelieu devait finir par l'emporter; car il osa davantage.

Un huissier introduisit le comte d'Aracena auprès du duc d'Olivarez.

Le ministre avait l'air mécontent et accueillit assez brusquement le nouveau venu.

— Je vous avais enjoint, monsieur, dit-il, de me rendre un compte exact et détaillé de votre mission en Portugal et vous n'avez nullement tenu à me satisfaire, à ce qu'il me paraît.

— Monseigneur...

— Vos dépêches ne contenaient rien qui me satisfît. Vous n'ignorez pas que c'est pour entendre de votre propre bouche tout ce qui concerne le pays que vous avez parcouru que je vous ai mandé à Madrid?

— J'y suis depuis six jours, monsieur le duc, attendant votre bon plaisir. J'ai appris, aussitôt mon arrivée, que Votre Excellence était en Catalogne, et je me disposais à partir pour cette province lorsque don Beltran de Saramea, l'un de vos secrétaires, m'a fait dire de vous attendre ici.

— Voyons, dites-moi ce que vous avez vu à Lisbonne.

— Rien de satisfaisant, monseigneur. Je vous l'ai écrit.

— Des mécontents, comme toujours?

— Oui, et pire que cela : des ennemis irréconciliables à tout jamais. Il y a en Portugal un vieux levain de haine contre les Castillans que rien ne peut guérir, une soif inextinguible de vengeance, que la vengeance elle-même ne calmerait pas; et par-dessus tout un amour immense de la liberté qui fermente dans tous les cœurs et sera quelque jour la cause de quelque terrible catastrophe.

— En êtes-vous bien sûr, comte?

— Prenez-y garde, monseigneur, la haine, la vengeance, la liberté, ce sont trois grands destructeurs d'empires.

— Eh! tant que Bragance ne sera point avec les mécontents, je suis tranquille.

— Mais le jour où il pactisera avec eux?

— Ce jour-là est loin. Il y a onze ans, rappelez-vous, comte, que plusieurs nobles portugais tentèrent de s'emparer des nombreux galions qui revenaient de l'Inde chargés d'or, dans le but de faire servir ces richesses immenses à payer les soldats de la révolte. Ils étaient près, bien près, certes, de réussir, mais il leur fallait le concours du duc de Bragance; ce concours leur manqua au dernier moment.

— Le duc de Bragance, monseigneur, ne jugeait peut-être pas le moment opportun.

— Toujours est-il que, retiré dans son palais de Villaviciosa, il a refusé formellement de s'associer à ces patriotiques hasards. Ce cher duc est complétement étranger aux sollicitations d'une ambition qui, pour lui, serait un véritable fardeau; il a bien assez à faire en se bornant à son métier d'homme riche : concerts bruyants, mascarades échevelées, soupers ruineux, chasses sans trêve, cavalcades somptueuses, Jean de Bragance use sa vie dans des voluptés sans fin, et tout en cultivant les arts avec le goût qui est inné chez lui, il n'aspire qu'à la réputation d'un prince libéral, affable et magnifique.

— Si vous vous trompiez, Excellence?... hasarda don Luis, tout en regardant le ministre d'un œil calme et clair.

— Comte, les mêmes conjurés ont fait une dernière tentative auprès de ce prince dégénéré, mais, comme la première fois, ils se sont retirés, au comble de l'étonnement, et ne concevant pas qu'il pût exister un homme né sur les marches du trône auquel il fût impossible d'inoculer l'amour du pouvoir. Ne s'est-il pas enfui après s'être présenté devant Philippe III, lorsque le père de notre glorieux monarque fit un voyage à Lisbonne, étourdi, gêné, embarrassé des acclamations qu'une partie du peuple portugais, soudoyée par la noblesse, faisait entendre sur son passage?

— Eh! monseigneur, reprit le comte, si votre Excellence prend tout cela pour des conclusions en faveur de l'inertie du duc Juan, nous ajouterons encore que, l'an passé, plusieurs villes s'étant soulevées, le descendant des rois de Portugal fut de nouveau sondé sur ses intentions, et que le digne et féal sujet de Sa Majesté Philippe IV ne répondit à ces provocations que par des protestations de fidélité à la vice-reine; mais...

— C'est vrai.

— Cette démarche a sauvé la conjuration, et les conspirateurs lui ont dû de conserver leurs têtes sur leurs épaules.

— Vraiment, comte? fit Olivarez en souriant.

— Monseigneur, je ne crois pas aux comédies de Juan de Bragance. Ses concerts, ses chevauchées, ses chants, ses débauches, tous ces plaisirs sont autant de masques dont le larron affuble ses véritables pensées. Ses libéralités sont des semis habilement faits et qui germent tranquillement jusqu'au jour, probablement encore inconnu, où la fleur de révolte éclora.

— Seigneur comte, auriez-vous donc deviné bien des choses en Portugal?

— J'y ai relu mon histoire romaine, monsieur le ministre, et plus particulièrement le chapitre qui traite de l'expulsion des Tarquins. J'ai médité surtout et très-longuement sur la folie de Junius Brutus, et je me suis trouvé, forcément, amené à le comparer à Lorenzino de Médicis d'abord, et ensuite à Juan de Bragance.

— De sorte qu'à votre avis, comte d'Aracena, le duc Juan conspire?

— Oui, monseigneur.

Olivarez se leva et prit la main du comte qui, pendant toute cette scène, était resté debout.

— Asseyez-vous, mon ami, lui dit-il avec une grâce sérieuse.

Le comte obéit et contempla un instant le large front du ministre qui s'assombrissait visiblement.

— Pauvre Espagne!... fit le duc, il y a seize années que je lutte de toutes mes forces pour la sauver, je sens qu'elle chancelle et fuit sous mes pas. Triste couronne, dépouillée de la majesté qu'avaient su te donner Charles-Quint et Philippe II, qui te relèvera de la poussière où tu es tombée? Le sang de tes rois, ô Espagne! est vicié à jamais, il lui faut une régénération impossible. La maison d'Autriche se meurt : après Philippe IV, le néant!... La France nous dévorera. Richelieu nous guette... Comte, encore quelques années et nous assisterons au spectacle d'une royauté expirante et qui, malheureuse jusqu'au bout, aura pu empêcher son démembrement. La Valteline, la Hollande, l'Artois, la Catalogne, ces riches provinces, ce n'est rien auprès du Portugal!... Comte, le jour où le Portugal se détachera de la monarchie espagnole, le duc d'Olivarez sera mort ou devenu fou.

Le ministre parvint cependant à chasser ces pénibles pensées et reprit :

— Enfin, ce que vous avez vu à la cour de la duchesse de Mantoue se résume en ceci : Le Portugal est perdu pour nous. — C'est du moins ce que vous semblez dire.

— Madame la vice-reine ne désespère point, monseigneur, mais elle est pour les mesures pacifiques, vous le savez, et ce n'est point ce qu'il faut pour le moment dans ce pays. Il faut envoyer à Lisbonne un homme solide avec pleins pouvoirs, un autre duc d'Albe.

— Je le voudrais, je ne le puis. Il y a auprès de Philippe IV un conseiller intime qui me fait perdre en une heure le terrain que je mets quelquefois des mois entiers à conquérir. Elisabeth de France prêche pour la conciliation et pour une occupation militaire sans démonstrations et par conséquent sans force; c'est peut-être adroit, mais c'est prouver son impuissance. La fille du Béarnais a les défauts politiques de son père sans en avoir les qualités : elle a conservé des relations puissantes en France, qui suffisent à contre-balancer l'influence du cardinal, mais qu'elle vienne à mourir... Elle nous sert et nous perd en même temps : sans sa volonté la vice-reine serait remplacée et nous nous ferions craindre à Lisbonne; tandis que, malgré la douceur du joug, malgré les fêtes que donne à la noblesse la duchesse de Mantoue, nous ne parvenons qu'à nous faire haïr.

— Pourquoi Votre Excellence n'avise-t-elle pas à faire disparaître le duc?

— Vous êtes pour les mesures extrêmes, comte! On voit bien que vous n'avez pas sur votre tête la plus terrible des responsabilités. J'ai pensé cent fois à cela, et j'ai eu beau calculer toutes les éventualités, rien n'a pu me sembler vraisemblable ou possible. Le magnifique, le libéral duc a jeté ses racines bien profondément dans l'amour des niais qui entourent toujours les ambitieux ou rampent à leurs pieds. Sa mort, fût-elle naturelle, nous causerait peut-être plus de soucis que son existence.

—Avec de l'adresse, monseigneur, et une préoccupation perpétuelle du même but...

— J'y réfléchirai, comte. Mais dans tous les cas, ne restez pas à Madrid; le jour où j'aurai besoin de vous, Sa Majesté vous fera transmettre ses ordres sans que j'aie l'air de vous avoir désiré. Vous reviendrez alors à Madrid, remercier le roi, et je trouverai quelques heures à vous donner en secret. Jusque-là, pas un mot et espérez. J'aime les hommes qui comprennent à demi-mot, et j'estime ceux qui devinent. A ceux-là on peut donner carte blanche, et c'est ce qu'il nous faut en Portugal.

Don Luis se leva et s'inclina devant le ministre, qui le rappela au moment où il allait disparaître derrière le vaste rideau de tapisserie qui recouvrait la porte d'entrée.

— Quand partez-vous pour Séville?

— A moins que Votre Excellence en décide autrement, je compte quitter Madrid demain, vers midi.

— C'est bien. Adieu.

Le soir même de cette entrevue, il y eut baise-main au palais de l'Escurial, et don Luis obtint la faveur d'approcher la reine, qui l'accueillit avec le plus gracieux sourire.

La fille du roi Henri avait dans toute sa personne tous les signes qui commandent le respect et l'amour; le sang du Béarnais, du premier Bourbon couronné, colorait ses lèvres fines et cependant pleines d'un sentiment exquis d'affabilité.

Elle était le bon ange de la monarchie espagnole.

Don Luis contempla cette reine auguste avec le recueillement du pèlerin qui a traversé les mers pour voir les saints lieux. Il ne se doutait pas, en lisant sur ce front pur des préoccupations de même nature que celles que le duc d'Olivarez lui avait exprimées, que le même sang de Bourbon était destiné à régénérer un jour l'arbre étiolé; que l'écusson des lys brillerait sur les armes antiques de Castille et de Léon.

— Comte, dit la reine à don Luis, monsieur le duc d'Olivarez m'a parlé de vous comme d'un serviteur dévoué et plein des qualités qui font l'homme d'État.

Le comte s'inclina.

— Ce cher duc m'a persuadée, continua-t-elle, que nous devons renoncer aux mesures de douceur envers nos ennemis, et que les petites persécutions irritent; tandis que.... Le duc m'a dit encore que vous êtes un savant homme et que vous avez plus particulièrement fait porter vos études dernières sur Junius et Lorenzino. C'est très-bien à vous; mais pour les compléter, il faut vous décider à lire les ouvrages du Florentin Machiavelli, et tâcher de mettre la main sur quelque vieux compagnon du duc d'Albe. Il en reste encore, je crois, qui pourront vous donner de précieux détails sur la manière dont ce vaillant homme de guerre entendait la domination à l'étranger.

L'étiquette, ce dernier vestige de la puissance espagnole, et qui suffisait à cette époque pour faire tenir la monarchie debout, ne permettait pas au comte de parler sans être interrogé. Aussi se contenta-t-il d'exprimer le plus visiblement possible l'étonnement que lui causait ce langage.

— Eh! monsieur le comte, il faut bien faire taire ses préférences quand il s'agit de si graves intérêts! Soyez-nous dévoué comme nous savons que vous nous êtes fidèle.

Le comte salua et s'éloigna.

La nuit suivante, il posséda en rêve la vice-royauté de Portugal, et fut assez étonné de ne point trouver, à son réveil, les grands officiers qu'il avait vus dans le palais de la duchesse de Mantoue.

Le lendemain, le comte prenait le chocolat, chez la Filadiz, lorsque la Conchita vint l'avertir qu'un jeune garçon demandait à le voir.

Le comte passa dans le salon, et y fut bientôt rejoint par son émissaire improvisé.

— Eh bien!, fit-il en s'asseyant, as-tu quelque chose à m'apprendre?

— Je crois qu'oui, excellence.

— Parle donc, alors.

— Voici, seigneur: — Le vieux que vous m'avez indiqué, après s'être rôti au soleil, s'est dirigé vers le pont de Tolède en suivant une foule de ruelles et comme s'il eût essayé de me dépister, car il m'a semblé assez contrarié de rencontrer ma figure chaque fois qu'il s'est retourné. Arrivé près du pont, il a regardé de côté et d'autre, a descendu la berge et s'est assis sous la première arche, après avoir allumé un cigarito. — J'ai cru d'abord qu'il voulait se livrer à la pêche, vu la grande quantité d'eau dont le Manzanarez est en ce moment abondamment pourvu; mais j'ai vu bientôt un beau jeune homme descendre à son tour la berge et pénétrer sous l'arche où notre homme fumait tranquillement.

— Un jeune homme, dis-tu?

— Enveloppé d'un manteau d'une étoffe un peu chaude par exemple, et qui ferait mon bonheur.

— Comment était ce jeune homme?

— C'est un grand seigneur, j'en suis sûr, car il avait des éperons d'or fin à ses bottes.

— Avait-il plume au chapeau?

— Certes, une plume orange d'une fameuse longueur, et qui doit coûter cher le brin!

— C'est lui! fit Luis. Lui à Madrid!... Il se rend à Séville peut-être, il y arrivera avant moi.... Oh!.... Continue et dépêche-toi.

— Monseigneur, le vieux s'est levé, et s'est approché du nouveau venu avec les marques d'un grand respect. Ils ont causé longtemps, et enfin le beau jeune homme a tiré une lettre de sa poche et l'a remise au vieux.

— Une lettre! s'écria le comte.

— Après quoi, ils se sont séparés. J'avais bien envie de suivre le jeune homme.

— C'était une excellente idée, drôle, il fallait le faire.

— C'est que, monseigneur m'avait ordonné de suivre le vieux et je craignais....

— Enfin, qu'est ensuite devenu le vieillard?

— Il a remonté la berge, a passé le pont, et a marché environ l'espace d'une demi-heure en sifflant. Je vous assure que, malgré ses cheveux blancs et ses jambes maigres, il va très-bien.

— Ensuite?

— Il est arrivé à une hôtellerie que monseigneur connaît sans doute?

— La Fontaine d'or, après?

— Il a détaché un sac d'avoine pendu au nez d'une mule, a donné quelque argent à la servante accourue à sa rencontre, a enfourché la mule, et a pris le galop.

— Malédiction! fit le comte entre ses dents.

— Alors, monseigneur, comme j'étais un peu fatigué, que je ne me sentais par de force à rattraper cette bête à la course, et que, d'ailleurs, y fussé-je parvenu, je ne pouvais pas continuer cet exercice jusqu'au Mexique si le brave homme eût eu la fantaisie de s'y rendre, j'ai pris bravement le parti de revenir sur mes pas.

— Il fallait venir me prévenir de suite.

— Monseigneur m'avait dit: ce matin.

— Allons, c'est bien. Va-t'en.

Ce disant le comte donna une pièce d'or au jeune drôle, qui sortit en gambadant les révérences les plus respectueuses.

— Courir après Pedro et lui arracher cette lettre, folie!... pensait le comte; d'ailleurs, il a marché toute la nuit.... Chercher Carlos, à quoi bon? Ah! ils s'écrivent.... Une fois à Séville, le vieux sonneur ne fera point un pas que je n'en sois informé.... A bientôt!

Le comte rentra souriant chez Teresa et prit congé d'elle.

— Peut-être te reviendrai-je dans quelque temps, mon amie, dit-il, je vais à Séville attendre les ordres de Sa Majesté qui daigne me vouloir quelque bien.

— Ma maison sera toujours la vôtre, monseigneur, vous le savez.

— Peut être alors t'emmènerai-je à... en admettant toutefois que tu ne contractes pas ici un de ces profonds attachements que certaines femmes ne savent jamais rompre.

— Don Luis, je vous suivrais au bout du monde.

— Ceci est fort galant, mon enfant, mais je n'en demanderai jamais autant. Te faire une fortune brillante, tel est mon désir

constant : c'est un moyen de me faire pardonner les torts que je reconnais avoir envers toi.

— Tu es bon, don Luis, quand tu le veux.

— Eh! certainement, fit le comte en souriant.... je suis bon, qui ne l'est pas. Ah ! si je n'avais point d'amour !.... si je pouvais, une bonne fois, briser en mon cœur cette passion absurde, ennemie, dévastatrice, je songerais à accomplir de grandes choses !... mais je ressemble, vois-tu, ma pauvre amie, à ces insectes que les enfants retiennent attachés par une patte..... Dès que je veux m'élever, déployer mes ailes, voler vers le soleil qui m'attire, mes passions m'arrêtent, elles m'emprisonnent dans leurs exigeantes petitesses, m'absorbent dans leurs énervantes délices, et je succombe, je m'annihile.... Rage et mépris !... Enfin !...

Deux heures après, don Luis traversait à son tour le pont de Tolède.

CHAPITRE XII.

Bien d'autrui ne convoiteras.

Dans une obscure prison, humide, et ne recevant de jour que par une étroite lucarne, au-dessous de laquelle, à quelques pieds de distance, coulait le Guadalquivir, étaient deux hommes, couchés sur la paille de maïs qui leur servait de lit, rongeant silencieusement le pain noir et les oignons qu'on venait de leur jeter, tout en les arrosant, de temps en temps, de rasades d'eau très-pure, contenues dans un pot de terre, lequel pot ils se passaient alternativement.

— Que tu es heureux, Jose, d'être sobre par nature ! Tu te contentes au moins de cette détestable et puante liqueur.

— L'eau du ciel ! Tu es dégoûté !

— C'est bien celle du fleuve, je ne la connais que trop !

— Comment cela, monseigneur ?

— Imagine-toi, mon cher, qu'un jour, en passant sur le pont.... ma foi, je ne sais plus trop lequel c'était.... il y a quelque dix ans de cela.... je fus dévalisé psr des gitanos qui, après m'avoir entièrement dépouillé, me jetèrent à l'eau ; les imbéciles ne pouvaient penser qu'un seigneur sût nager.... je n'étais pas très-fort, il est vrai, mais je pus m'en tirer, non sans avoir avalé bon nombre de gorgées, dont, toute ma vie, je t'assure, j'aurai souvenance... pouah !

— Ce ne sera pas long, dit Jose.

A ces mots, prononcés avec un certain flegme, le comte de Mosquira, car c'était lui, laissa tomber la cruche à terre, sans faire attention aux malédictions que sa maladresse lui soulevait de la part de son compagnon.

Jose et don Juan, les deux espions dont nous avons déjà fait faire au lecteur la connaissance peu flatteuse, avaient commis une sottise qui pouvait assurément les mener loin si leur protecteur, don Luis, ne venait à leur secours : aussi joignaient-ils son nom à celui de tous les saints dans les prières qu'ils adressaient chaque soir à Dieu. Voici le fait :

Depuis longtemps, Jose avait un désir de s'enrichir subitement et à peu de frais, qui assiégeait sans cesse son esprit : il priait tous les jours son patron de lui fournir une bonne occasion, en remercîment de laquelle il fonderait en son honneur une messe quotidienne à perpétuité, tout en promettant à ce bénin patron de gagner un pays étranger, si la nature du gain pouvait compromettre quelque peu sa moralité de saint.

Il s'était dit souvent, en regardant une petite maison basse et délabrée, qu'on savait habitée par un vieil usurier, que là certainement était le nid de la poule aux œufs d'or ; jugeant sagement qu'un homme qui prête, depuis trente ans, de l'argent à cinquante, soixante et même davantage ; qui, de plus, mène une vie retirée et misérable, doit être immensément riche.

Cela devint une idée fixe pour notre gars. Enfin, un jour, il ne put tenir à la tentation, il alla trouver don Juan, lui conta l'affaire, en lui proposant de partager les bénéfices s'il consentait à l'aider dans son entreprise.

Le gentilhomme, déjà sans sou ni maille, et qui n'était pas fâché, peut-être, d'aller faire l'opulent en France, en Portugal ou ailleurs, accepta de grand cœur, et les deux amis se concertèrent sagement.

Leur bonne étoile voulut précisément que le vieil avare avait besoin de se rendre à Cadix, pour surveiller le débarquement de plusieurs navires.

Le soir même de son départ fut donc fixé, par les deux associés, pour le couronnement de leurs souhaits ; c'est pourquoi ils s'introduisirent dans la demeure du vieillard pendant la nuit, et se mirent à fureter ni plus ni moins que s'ils se fussent trouvés dans leur propre domicile.

Ils ouvrirent les meubles avec ou sans clefs ; mais au milieu de leurs vaines investigations une pensée leur vint, pensée profonde : c'est que les vrais avares n'ont point coutume de serrer leurs richesses dans des meubles ordinaires.

Ils n'en continuaient pas moins, espérant que celui-ci réaliserait une exception dans l'espèce, et brisèrent sans vergogne les serrures trop rétives.

Une affreuse gitana, digne campagne de l'usurier, accourut, effarée, à ce bruit dont elle ignorait la cause, et se mit à jeter des cris perçants dès qu'elle eut aperçu les deux voleurs.

Heureusement pour les bandits, que la voix était cassée et les murs épais, sans quoi ils étaient perdus.

Ils n'hésitèrent donc pas à se débarrasser de ce fâcheux témoin, et après avoir éteint son faible souffle d'existence, au moyen de bonnes dagues, ils continuèrent leurs recherches.

Elles furent infructueuses.

Ils maudirent leur impatience, en pensant que, peut-être, la vieille leur aurait indiqué la cachette où le juif recélait ses précieux trésors.

C'est pourquoi Jose essaya de réveiller la gitana avec l'intention charitable, si elle donnait signe de vie, de lui appliquer une torture quelconque jusqu'à ce que ses aveux eussent pris une tournure satisfaisante.

Don Juan préparait même à cet effet une petite corde autour des pouces de la vieille et n'attendait que le signal de son compagnon pour les serrer, mais celui-ci secoua énergiquement la tête en signe que tout était inutile.

Le jour allait paraître, il fallait songer à la retraite.

Ils sortirent de la maison par-dessus les murs, en se promettant bien de revenir la nuit suivante, mais, cette fois, armés d'outils propres au défrichement d'un petit jardin qui semblait inculte.

Le lendemain, vers minuit, la lune, en se dégageant d'un nuage obscur, éclaira nos deux travailleurs, bêchant et piochant, que cela faisait vraiment plaisir. Nous allons voir comment ils furent interrompus dans leur besogne.

Convenons, en passant, que la richesse a toujours excité l'envie de bien des gens, et que le hasard a quelquefois de bien singulières fantaisies.

Il fallut que ce soir-là, messire Hasard et Notre-Dame l'Envie fussent en humeur de jouer quelqu'un de leurs tours et choisissent précisément nos deux défricheurs pour but de leurs attaques.

Celle-ci, — l'Envie, — minait depuis longtemps l'appétit d'un certain cousin du brave usurier, qui, s'ingérant aussi de voler son parent, arrivait précisément dans cette louable intention.

Il frappa à la porte de la maison, mais ce fut en vain ; personne n'ouvrit, comme bien vous pensez.

Celui-là, — le Hasard, — voulut qu'en s'en retournant il passa derrière la maison, et qu'il entendit distinctement le bruit que faisaient les larrons.

L'envie dès cet instant quitta le cœur de cet estimable cousin : il courut chez l'alcade, tout en remerciant le hasard de lui avoir procuré un moyen honnête d'être utile à son parent, en lui sauvant sa fortune qui, en récompense de ce service, pourrait, quelque jour, lui échoir en héritage.

Le magistrat quitta son lit d'assez mauvaise humeur, et suivit le bon parent avec une escorte formidable de soldats de la Santa-Hermandad.

La maison fut cernée, et les deux rats capturés au moment où ils

découvraient dans les entrailles d'un carré d'oignons un coffre dont la carrure les ravissait d'aise.

Comme, à la tentative de vol, il y avait accompagnement de meurtre, on les jeta au fond du cachot où nous venons de les voir, en attendant qu'on voulût bien les pendre.

Ceci se passait dix jours après le départ de Carlos.

Nous ignorons si le cousin fut récompensé de sa bonne action, mais nous avons tout lieu de croire que le hasard ne l'abandonna pas, après avoir commencé de le servir comme il avait déjà fait.

— Je crains bien, dit don Juan, que le comte Luis ne nous oublie.

— Dans ce cas, répondit Jose, il n'y aurait pas grand mal, nous sommes deux coquins dont le sort est bien mérité.

— Ah ! si tu ne m'avais pas parlé de ce maudit trésor !...

— Eh bien !

— Je serais, à cette heure, à boire avec Luis et ses amis.

— Et moi, peut-être, en possession du coffre-fort.

— Comment ?

— Je ne voulais pas tuer la vieille, moi ; c'est toi qui as porté le premier coup. Vois-tu, monseigneur, tu n'entends rien aux expéditions.

— Mais tu l'as achevée, la sorcière.

— Tiens ! dès qu'elle a senti le pointu de ta dague, elle a crié de plus belle... Je n'ai jamais aimé la musique.

— Pendus ! dit Juan avec désespoir ; si au moins on voulait me couper la tête, car je suis noble, après tout, je ne suis pas un chien de manant comme toi.

— Tout beau ! monseigneur, ne t'emporte pas, cela ne te mènera à rien. Fais comme moi, dors et attends. Et puis, il faut te faire une raison, vois-tu ; pendu ou décapité, c'est toujours même chose, à la jouissance près.

— Qu'entends-tu par jouissance ?

— Je me suis toujours figuré que la pendaison procurait, par le balancement et la suspension, une sorte de volupté pareille à celle de l'ivresse.

— De l'ivresse ? Bah !

— Assurément. Je ne me suis enivré qu'une fois en ma vie, la seule où j'aie goûté du vin. Ah ! caramba ! quel vin ! Vois-tu, Juan, quand j'y pense... nos vins d'Espagne ne sont rien en comparaison. Il y a longtemps de cela, c'était en Hollande ; je me trouvais à bord d'un de nos navires, dans le port d'Ostende, et c'est là que j'ai bu de ce vin, dont on doit parler la tête découverte.

— Lequel donc ?

— Le vin du Rhin.

— Je le connais et je suis de ton avis, c'est un maître vin, mais il ne vaut pas les nôtres... Ah ! Dieu ! si tu les connaissais !... Ah ! Xerès ! Malaga ! Alicante ! ah ! Moscatella, Tintilla de Rota, et tant d'autres !... Jose, tu n'es qu'un bélître de ne pas t'être... abouché, au moins une fois, avec ces véritables larmes du soleil !

— Chacun prend ses joies où il les trouve.

— Ceci est sensé ; mais revenons : Tu supposes donc que la pendaison...

— C'est mon idée. Mais j'ai bien autre chose pour me consoler, *querido*.

— Quoi ? Me le diras-tu ?

— Si don Luis n'avise pas à nous délivrer des griffes de la justice, je te le jure, je perdrai don Luis.

— Comment ? fit Juan avec une avidité qui témoignait du peu de dévouement qu'il avait pour la personne du comte.

— Je possède un secret...

Jose ne put achever ; un bruit de verrous qu'on tirait l'en empêcha.

Un jeune homme, qui servait de geôlier, leur ordonna de se lever et de sortir derrière lui.

Tous deux échangèrent un regard qui signifiait : Tuons cet enfant, et à l'aide de ses clefs, nous sommes libres.

Mais huit alguazils étaient dans le souterrain qui s'ouvrait devant eux, et les attendaient. Ils se résignèrent.

On les mena devant un tribunal, où, après leur avoir, pour la forme, adressé quelques questions, on les renvoya à leur cachot, en leur disant de se préparer à la mort.

Tout était donc fini pour eux.

Quand ils se retrouvèrent seuls, Jose s'approcha de son compagnon et lui dit :

— Juan, nous sommes perdus sans ressources.

— Hélas !

— Don Luis n'a plus besoin de nous et n'est peut-être pas fâché de trouver cette bonne occasion de se défaire de nos personnes.

— Je le crois.

— Ecoute, il faut nous venger de lui. Tu es gentilhomme et l'on t'écoutera plutôt que moi.

— Que faut-il que je fasse ?

— Tu vas demander à parler au marquis d'Aracena.

— Au gouverneur ?

— A lui-même. Et tu lui diras que son frère le trahit ! oui, le trahit, c'est-à-dire qu'il aime sa femme.

— Oh ! le scélérat ! sa belle-sœur !

— Il n'y a pas grand mal, entre nous, mais si le marquis apprend cela, il prendra rage contre Luis, et, qui sait, si demain le traître ne sera pas à notre place ?

— Mais si on ne me croit pas ?

— Tu jureras sur ton honneur.

— Diable ! mon honneur... tu l'as bien compromis dans notre misérable échauffourée du coffre-fort.

— On peut être un voleur sans pour cela manquer à l'honneur et à la foi du serment.

— J'essaierai, dit le comte.

— Oh ! mais de suite, *caramba*; nous n'avons pas de temps à perdre, c'est sans doute demain qu'on doit nous... et Jose fit le geste.

Don Juan se mit incontinent à frapper la porte de la prison, des pieds et des mains, jusqu'à ce que le geôlier, accourant, lui eût demandé ce qu'il voulait.

— Parler au gouverneur, répondit-il.

— Impossible !

— Il le faut, un secret d'Etat ; c'est pour lui de la dernière importance.

— Le marquis ne peut se déranger pour vous, bandits !

— Eh bien ! don Luis alors, cria Jose.

— Don Luis n'est pas au palais, ni dans la ville.

— Où donc est-il ?

— A Madrid.

Les deux condamnés se regardèrent.

— Il paraîtrait alors qu'il ignore notre sort, dit Juan.

— Je le crois.

— Il ne faut pas le trahir, alors.

— Au contraire : si nous ne disons rien, on nous pendra ; tandis qu'en parlant, nous aurons au moins huit ou dix jours devant nous.

— Tu as raison, dit Juan ; et comme il entendait le geôlier s'éloigner, il le rappela.

— Que voulez-vous ? dit celui-ci.

— Parler au gouverneur.

— Vous êtes fous !

— Non pas, non pas, mon bon geôlier... mon bon... Comment vous nomme-t-on ?

— Ituria.

— Mon bon Ituria, faites-moi parler au marquis d'Aracena, il y va de ma grâce ; — si vous m'obligez, je vous paierai grassement à ma sortie de prison.

Ituria sembla réfléchir ; enfin au bout d'un instant il dit à voix basse :

— Confiez-moi le secret et je l'irai révéler au marquis.

— Oui-da, mon ami, tu es malin ! Et alors qu'est-ce qu'il nous en reviendra à nous, rien ?

— Comment vous appelle-t-on ? demanda à son tour le geôlier, après un nouveau moment de réflexion.

— Don Juan, comte de Mosquira, cria le prisonnier.

— Je vais transmettre votre demande au geôlier en chef, qui agira à sa convenance.

— Allez, brave Ituria, souvenez-vous de ma promesse.

Deux heures se passèrent, pour les deux amis, dans les plus mortelles angoisses; après lesquelles reconnaissant que tout espoir était perdu, ils s'accroupirent tristement chacun dans un coin, méditant sur la vanité des choses humaines et leur fragilité, mais repoussant avec effroi toute idée d'avenir.

Jose rompit ses réflexions subitement pour dire à son complice :

— Mosquira, je voudrais avoir un couteau.

— Pour te couper la gorge?

— Pas à moi, mais bien à toi.

— Tu as donc peur de mourir, vieux loup, tu deviens absurde?

— Je n'ai pas peur de mourir, mais je suis enragé de ne pouvoir exhaler ma haine, sans que personne me regrette; je grince des dents, rien qu'en pensant à ce peuple imbécile qui, demain, assistera à notre supplice avec la même insouciance et la même gaieté de cœur qu'à un combat de taureaux. Oh! maudit sois-tu, hasard qui nous as fait découvrir, quand nous étions si près de la réussite!

L'espion accompagna ces paroles des jurons les plus épouvantables.

La nuit arriva bientôt, et l'Angelus se fit entendre dans leur solitude, avec un éclat inaccoutumé; il leur sembla que la faible cloche bourdonnait à leurs oreilles, comme si toutes celles de la Giralda se trouvaient en branle.

— C'est le dernier que nous entendons, pensèrent-ils.

Tout à coup ils virent briller sous la solide porte une faible lueur, qui augmentait d'éclat, au fur et à mesure que la torche qui devait la projeter s'approchait.

Plus de doute pour eux, c'était la liberté, la délivrance.

Ituria ouvrit la porte et remit le comte au pouvoir de quelques alguazils, qui le conduisirent devant le gouverneur.

Jose, resté seul, allait se livrer bientôt au sommeil qui commençait à le gagner, lorsqu'il se leva et s'approcha de la porte du cachot, sous laquelle il voyait encore une lumière filtrer avec peine.

Il aperçoit deux hommes marchant avec précaution, tout en se hâtant, et qui, au grand étonnement de notre bandit, s'arrêtèrent devant son cabanon, en tirèrent les verrous et entrèrent.

La subite transition de l'obscurité à l'éclat de la torche éblouit d'abord Jose; mais quand il se fut fait à ce nouvel état de lumière, il resta immobile de surprise, en reconnaissant dans les deux hommes qui se trouvaient devant ses yeux, fray Tomaso et don Luis.

— C'est vous, monseigneur; Dieu soit loué!

— Fray Tomaso vient de m'en apprendre de belles sur votre compte, mécréants!

— Monseigneur, pardonnez-moi; je suis un maladroit...

— J'arrive à l'instant de Madrid, et la première personne que je rencontre est le révérend père, qui m'a raconté votre aventure. Tu mérites bien d'être pendu!

— Je le serai demain, si votre grâce ne me sauve pas.

— Fray Tomaso m'a encore dit que Mosquira était, à cette heure, en audience particulière avec mon frère.

— Ah! mon Dieu! c'est vrai... et moi qui... monseigneur, je suis un gueux, un vaurien, un chenapan, écrasez-moi la tête avec votre botte, je ne mérite pas davantage!

— Voyons, qu'y a-t-il? Parle.

— Mais aussi, j'ignorais votre départ pour Madrid; dans ces maudites prisons, on ne peut rien savoir; je croyais que vous m'aviez oublié, ou que vous m'abandonniez à mon malheureux sort, et alors...

— Achève.

— Je vous ai trahi.

— Trahi! répéta don Luis en fronçant le sourcil. Explique-toi, misérable.

— Je n'oserai jamais.

— Hâte-toi, ou je te ferai pendre à l'instant.

— Eh bien! oh! mon Dieu!... j'ai dit à Mosquira....

— Parleras-tu, bourreau?

— Que vous aimiez doña...

— Tais-toi!

L'espion attendit quelques minutes, entre la vie et la mort, pendant que le comte d'Aracena pesait et calculait les ressources qui lui restaient pour faire face à l'orage menaçant.

— Que Mosquira ignore que tu m'as vu, dit le comte en relevant la tête. Je vais trouver mon frère. Cette nuit vous serez libres. Ecoute, Jose, je te pardonne parce que j'ai besoin de toi. Quant à don Juan... je vais te donner un conseil : si tu tiens à la vie, ne bois pas de vin au souper qui vous attendra au sortir de prison.

Don Luis sortit précipitamment avec le moine qui, avant de le suivre, avait pressé cordialement la main de son confrère en espionnage.

— Ma foi! tant pis pour don Juan, se dit Jose à part soi. C'est un sot qui n'a jamais rien su mener à bonne fin. Cela vient de la faiblesse naturelle de son caractère; s'il avait résisté à mes insinuations, et n'eût pas demandé à cor et à cri d'être entendu du gouverneur, il serait heureux comme je le suis à présent. Diable! je l'ai échappé belle!... Il paraîtrait que don Luis veut nous traiter ce soir, c'est fort galant de sa part... Ce pauvre Mosquira... N'importe, malgré tout, je préférerais le coffre-fort!....

— Veux-tu ne point penser ainsi, coquin, et t'estimer heureux d'en être quitte pour sept mortelles semaines de prison, car elles y sont bien, les sept semaines... Ah! que je me sens aise! il me semble que, de ma vie, je n'ai été si joyeux!... Je chanterais, *caramba*, si je ne craignais... ah! quelle joie!... Je reverrai demain le soleil et le ciel et mon... épouse! je serai libre!

Ce fut sous l'impression de ces riantes pensées que s'endormit Jose, en attendant le retour du comte de Mosquira, et surtout l'instant de sa délivrance.

CHAPITRE XIII.

Si vous croyez invinciblement qu'il vous est ordonné de mentir, mentez. (CASNÉDI.)

Don Luis, en entrant au palais, affecta de faire grand bruit; les valets et ses écuyers parcouraient les appartements, et les flambeaux qui circulaient çà et là aux mains des serviteurs ne servaient qu'à rendre son arrivée plus importante.

Un officier du palais vint donc aussitôt le prier de passer chez le marquis.

— Un instant, dit-il avec aisance, que mon noble frère veuille bien attendre que je sois débotté.

Un deuxième officier vint lui intimer l'ordre de se rendre auprès du gouverneur sans différer.

— J'obéis, répondit-il.

Après quelques ordres donnés à la hâte, il se dirigea vers les appartements du marquis.

— Diable! pensait-il en montant l'escalier, la délation du Mosquira a produit son effet. Je voudrais bien savoir s'il a eu déjà le temps d'interroger Carmen... cela m'embarrasserait fort... autrement, je m'en inquiète comme de la dernière chose du monde. Mon noble frère a pris l'habitude du commandement, à ce qu'il me paraît, depuis que je suis absent... Il était temps que j'arrivasse pour remettre toutes choses en leur chemin.

A sa vue, le marquis ne put surprendre sur son visage que deux sentiments : l'un d'étonnement, pour l'ordre qu'il avait reçu, l'autre de joie de revoir son frère; si bien, qu'habitué à plier devant cet homme, il ne put soutenir l'éclat de son regard et détourna la tête pour dire à quelques seigneurs qui se trouvaient au fond de la salle, de vouloir bien les laisser seuls.

— Monsieur le comte, veuillez vous asseoir, dit le marquis avec gêne.

Il répéta :

— Veuillez vous asseoir, je vous prie, j'ai à vous entretenir...

— Comment, mon frère, c'est ainsi que vous me recevez, après une absence qui n'a été pour moi que trop prolongée à mon avis, puisqu'elle me retenait loin de vous! Expliquez-moi, de grâce, ce changement et cet accueil, je vous avoue que j'étais loin de m'y attendre.

— Comte, j'ai besoin d'avoir avec vous une explication sérieuse.

— Je vous écoute, mon frère.

Ils s'assirent et le marquis commença avec peine :

— Quand, il y a cinq ans, j'ai épousé doña Carmen de Guardera, ce mariage fut plutôt l'effet de la politique et du désir de perpétuer mon nom, que la suite d'une passion véritable. J'ignorais presque l'âge, et j'avais à peine remarqué la beauté de celle que je conduisais à l'autel. Etait-ce satiété des sens, ou sécheresse du cœur? je ne cherchai pas à l'approfondir, car j'avais voué mon existence à la réussite de projets plus nobles. L'ambition, la soif du pouvoir avaient envahi mon âme, et ne laissaient aucun endroit de mon être accessible à tout autre sentiment excepté un, cependant, — mon amitié pour vous.

— Tous les jours je m'efforce à me la conserver, et je mets mon bonheur à la partager, Ramon, fit le comte d'un air pénétré.

— Vous étiez plus jeune que moi, et je pouvais vous faire entrer dans les ordres, car votre peu de fortune ne pouvait vous permettre d'embrasser un autre état. Je ne l'ai point souffert; j'ai voulu que mon frère partageât mes richesses. Plus tard, quand le roi m'a distingué parmi ses plus zélés serviteurs, je vous ai fait paraître à mon côté et j'ai voulu qu'un peu de cette faveur du souverain rejaillît sur vous. Enfin, quand j'ai été nommé au gouvernement d'Andalousie, j'ai encore pensé à vous, don Luis, et je vous ai rendu aussi puissant que moi; je vous ai fait asseoir dans tous mes conseils, votre voix y a prévalu à l'égal de la mienne. En un mot, vous êtes un second moi-même.

— Je vous bénis tous les jours, mon frère, de ces marques de bonté, et je prie le ciel de faire naître quelque incident qui me mette dans le cas de vous prouver mon amitié sans bornes et mon aveugle reconnaissance.

— Don Luis, cette amitié vous l'avez méconnue, dit le marquis avec sévérité.

— Moi, mon frère!...

— Cette reconnaissance, vous l'avez foulée aux pieds; tout cet échafaudage de dévouement et de bontés a croulé en un jour.

— Expliquez-vous, don Ramon, car je ne vous comprends pas...

— Au mépris de toute considération, vous avez, insensé, attenté à l'honneur de mon nom qui pourtant est le vôtre!

En disant ces mots, le marquis s'est levé et marchait dans la salle à grands pas, s'irritant de plus en plus.

— Don Luis, continua-t-il, il faut donc qu'à présent je croie à tout ce qu'on m'a raconté sur vous; il faut donc que j'ajoute foi aux rapports qu'on m'a faits, et que, dans mon aveugle amitié, je traitais de calomnies! Je m'explique maintenant la haine que les bourgeois vous portent; il n'en est pas un qui n'ait à vous demander compte de l'honneur de sa fille; vous n'avez rien respecté, depuis la fille du peuple jusqu'à la noble dame; toutes ont à vous accuser de trahison et de perfidie; celle-ci, vous avez traîné son nom et ses titres dans la lie de vos orgies; celle-là, vous l'avez jetée à corps perdu, la malheureuse, dans le vice et la corruption; votre amour a porté le deuil dans toutes les familles. Jusqu'à ce soir, j'ai cherché à étouffer tous ces ressentiments, j'ai fait taire toutes ces voix qui vous accusaient, j'ai même partagé les malédictions avec vous. Mais ce n'est pas tout, vous avez voulu couronner dignement tant d'abjections et d'infamies par la plus affreuse des trahisons!... Vous avez osé lever les yeux sur la marquise d'Aracena, sur l'épouse de votre frère!

Le marquis fixa ses yeux sur le visage de son frère, qui feignit l'étonnement douloureux, l'indignation et l'horreur que lui inspirait une telle accusation.

Ils restèrent quelque temps silencieux; après quoi don Luis, relevant la tête, dit, comme s'énonçant avec peine :

— Mon abattement ne doit point vous surprendre, don Ramon, c'est que j'ai peine à me faire à l'idée que vous avez pu concevoir de moi une semblable opinion...

— Vous niez donc?

— Non-seulement je nie, mais je vous jure que jamais je n'ai porté atteinte, même par la pensée, à l'honneur de votre nom, encore moins à celui de votre lit.

— Don Luis, vous passez pour un habile imposteur...

— Que faut-il que je dise pour vous convaincre? Non, rien; mon innocence ne me suggère rien, sinon que, perdu de vices comme vous me faites, je n'en suis pas encore descendu si bas que vous croyez. Cette amitié que vous m'avez vouée dès l'enfance, je l'ai sans cesse partagée; j'en ai fait mon unique consolation. Vous savez si j'ai tendrement aimé notre mère, eh bien! cette indifférence qu'elle me reprochait souvent, c'était à vous qu'elle en eût dû demander compte. Le souvenir de vos bienfaits était toujours présent à mes yeux et à mon cœur, et je ne croyais pas de dévouement assez grand pour les payer. Je me fis, dès lors, un devoir de vous épargner tous les embarras de vos affaires; — depuis que vous avez été nommé gouverneur de la province, je vous ai laissé le beau côté des affaires, les fêtes et les négociations glorieuses; — moi, je me suis assigné les détails minutieux, difficiles, hideux même parfois. A vous la noble tâche, la splendide part! A moi la besogne odieuse... Vous aviez raison, tout à l'heure, en me disant la haine que me portent la bourgeoisie et le peuple; c'est que j'ai voulu rendre votre nom illustre et honoré aux dépens du mien, c'est que je me suis tracé une voie dont je ne me suis pas écarté d'une ligne pour vous rendre en gloire et en bonheur ce que vous m'avez donné en fortune et en honneurs. Que m'importaient alors la haine et les malédictions de la foule! Ce que je voulais, ce que j'ambitionnais avant tout, c'était votre amitié, c'était une marque nouvelle de votre bonté... Maintenant, il a fallu qu'un souffle de la médisance vînt abattre cet édifice brillant; qu'une calomnie odieuse... Tenez, mon frère, j'aurais supporté avec désespoir le retrait de votre amitié et de vos bonnes grâces; mais, à présent, il ne me reste plus qu'à mourir; vous avez suspecté ma bonne foi, vous m'avez cru indigne de votre confiance...

Don Luis acheva ces mots en se cachant le visage de ses mains, mais pour mieux juger de l'effet qu'avaient produit sur son faible frère ces paroles hypocrites.

Son œil, sec et exercé dans la connaissance des secrets du cœur humain, suivait à travers ses doigts les progrès que sa défense opérait; bientôt, il n'eut plus de doute sur leur nature; il s'assura que la honte et le remords consumaient le marquis, et pendant quelques instants il jouit cruellement de sa confusion.

Comme nous l'avons déjà dit, il avait toute puissance sur l'esprit de son frère, qui n'agissait que par ses conseils, et suivait ses volontés, même les plus opposées à celles qui lui étaient soumises. Il avait su, enfant, et déjà faux et dissimulé, capter la bienveillance de son aîné. La vie du couvent qu'il entrevoyait en perspective, lui faisait horreur; de sorte qu'en s'attachant au marquis et cultivant son influence qui grandissait de jour en jour, il pourrait s'ouvrir une carrière dans laquelle il se sentait la force et les facultés de s'illustrer.

Le hasard de la naissance avait tout fait pour le marquis, mais ce fut tout; il fallait à cette intelligence bornée un puissant levier pour la faire mouvoir; elle le rencontrait dans l'activité d'un frère hardi, intrigant, rusé et sans conscience.

Connaissant le bien et le mal, sans pratiquer l'un, sans éviter l'autre, excepté quand l'intérêt le commandait; mais cachant cet intérieur corrompu, par l'urbanité, la feinte franchise, enfin par une hypocrisie profondément savante, le comte avait su s'imposer à son frère dans toute l'acception du mot.

Le marquis se trouvait vraiment accablé des paroles de son frère, mais, malgré cela, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que le comte, tout en protestant de son amour et de son dévouement à sa personne, n'avait presque rien dit touchant son épouse; il s'attendait, au moins, à l'entendre louer ses vertus et la juger incapable d'oublier en rien les devoirs qui lui étaient commandés.

Don Luis jugea à propos de terminer cette scène qu'il commençait à trouver ridicule; c'est pourquoi il se leva en silence et gagna lentement la porte.

Mais il s'arrêta et se tourna vers son frère qui lui tendit la main d'un air embarrassé. Il baisa cette main avec ferveur et jugea à propos de la mouiller de ses larmes.

Tous deux alors respirèrent librement et à pleine poitrine.

— Vous allez, don Luis, me pardonner mes ridicules soupçons et les oublier, n'est-ce pas? dit le marquis.

— Quand j'aurai passé le seuil de cette salle, mon frère, le souvenir de notre entretien sera à jamais banni de ma mémoire; cependant...

— Achevez.

— Je voudrais essayer de vous faire revenir un peu sur ces défauts dont vous m'accusez.

— Bah! maintenant, je ne vous en fais pas un crime, bien au contraire; pourquoi et de quel droit irais-je m'opposer à vos fantaisies amoureuses? n'êtes-vous pas le maître? Et puis, les femmes ou les filles que vous courtisez doivent certainement avoir à grand honneur que vous daigniez les distinguer.

— Les bourgeois se sont donc plaints en mon absence?

— De ce que vous suborniez leurs épouses et enleviez leurs filles ou leurs sœurs.

— Les brutes!

— Oh! ils n'ont pas crié bien haut, car tous nos seigneurs, qui marchent sur vos traces, se sont coalisés et ont fait répandre le bruit que le premier mari qui se plaindrait aurait les oreilles coupées.

— Qu'ont répondu les honnêtes gens?

— Le lendemain, le baron de Vizerta, le plus élégant et le plus fou de tous, a été trouvé noyé dans le fleuve.

— Une vengeance?

— Ou un suicide.

— Diable! et il y a longtemps de cela?

— Trois jours.

— J'éclaircirai l'affaire.

— A propos! dit le marquis en riant, en partant pour Madrid, vous



Cette lettre est... pour lui. (Page 24.)

avez emmené quelqu'un avec vous. Une fille de rien, m'a-t-on dit... une certaine Teresa... qui avait été camériste de la marquise... c'est cela, n'est-il pas vrai?

— Je ne le cache pas, mais je vous avouerai, marquis, que j'ai agi pour le bien de la donzelle; elle était fort amourachée de moi, il a fallu qu'elle me suivît, sans quoi elle mourait dans les larmes. Je l'ai laissée là-bas en bonne voie de prospérité. Elle est tout à fait lancée: elle a entendu raison, et partage son temps et ses amours entre un ex-vice-roi du Mexique, un cardinal et un petit écolier de l'université.

— Vous n'avez pas rencontré don Carlos à la cour?

Le comte tressaillit à ce nom, et soudain il lui vint l'idée de se venger instantanément des reproches qu'il avait essuyés précédemment. Il affecta donc de ne pas répondre au marquis, pour l'obliger à répéter la question, ce qui arriva en effet.

— Don Luis, depuis que don Carlos nous a quittés, nous n'avons pas eu de ses nouvelles, savez-vous ce qu'il est devenu?

Don Luis répondit, après un silence :

— En me parlant de Teresa et puis après de Carlos, vous m'avez fait ressouvenir de quelque chose... Durant notre voyage, je questionnais avec indifférence Teresa sur la vie intérieure de votre épouse et il lui est échappé...

— Continuez, Luis, continuez, fit le marquis dont les soupçons revenaient, mais cette fois vagues et indéterminés.

— Que la marquise, le jour du départ de notre cousin, parut agitée et souffrante; que souvent... pendant son sommeil, elle l'avait

entendue balbutier des mots sans suite parmi lesquels elle avait cru distinguer un nom...

— Et ce nom? demanda le marquis avec angoisse.

Le comte avait parlé lentement, laissant tomber ses paroles goutte à goutte pour ainsi dire, afin qu'elles portassent plus avant; il continua de même.

— Ce nom était celui de Carlos...

— Carlos!

— Et maintenant, moi-même, continua l'odieux délateur, je crois me rappeler une circonstance qui me frappa... Doña Carmen était au balcon de son appartement quand Carlos partit, elle y resta très tard, comme si elle l'eût vu au loin s'éloigner.

— Don Carlos est son amant! s'écria don Ramon avec furie, j'en suis sûr; j'avais remarqué aussi leur bonne harmonie... Mais pourquoi ne revient-il pas?

— S'il l'aimait, il serait ici, observa Luis, toujours prudent.

— Il l'aime, c'est certain!... mais peut-être ne se rendent-ils pas compte de ce qu'ils ressentent l'un pour l'autre.

— Comment, alors, s'expliquer l'absence de Carlos?

— Vous avez raison, don Luis; cependant je regrette que cette Teresa ne soit plus à Séville, je l'aurais interrogée.

— Interrogez votre femme.

— Si elle est innocente... c'est l'offenser.

— Mais il y a interroger et interroger, insinua le comte; vous pouvez, sans rien laisser paraître et après lui avoir annoncé mon retour, lui marquer votre intention de rappeler don Carlos; à sa contenance, vous apprécierez si elle est coupable de quelque désir; et alors, suivant ce que vous jugerez devoir être fait, nous agirons : rappeler l'amant pour le punir, s'il est coupable, — ou le confiner bien loin, s'il n'est qu'à craindre.

— J'y vais à l'instant.

— Ah! tenez, mon frère, je vous conseille de ne pas apprendre à



Le cavalier se retourna vers ceux qui le suivaient. (Page 38.)

votre femme que je suis revenu, car elle a de moi une telle peur que vous prendriez l'aversion qu'elle fera paraître à mon nom pour quelque indice... Mais j'oublie qu'en arrivant j'ai fait autant de bruit qu'un petit gentilhomme qui vient d'hériter. — Enfin, agissez à votre guise.

Le comte, resté seul, s'approcha d'une table chargée de papiers et en prit rapidement connaissance; mais aucune des nouvelles et des notes qu'il parcourut ne pouvait l'intéresser; dans ce moment, il n'était susceptible de songer à rien; le résultat de l'entrevue de son frère avec la marquise captivait seul sa pensée.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il s'y était adonné, quand il entendit la porte s'ouvrir discrètement et quelqu'un se glisser sans bruit sur le tapis en s'approchant de lui. En levant les yeux, il reconnut le révérend fray Tomaso dans l'attitude du respect, et semblant attendre qu'on l'interrogeât.

— C'est toi, saint père, que veux-tu? demanda Luis.

— Une recommandation, excellence.

— Laquelle?

— Ce soir, vous traitez Jose, Mosquira et moi?

— Oui. Vous souperez ensemble et trinquerez à leur délivrance.

— Mais...

— Que signifie ce mais?...

— Il y aura du vin, monseigneur?

— Sans nul doute; crois-tu que je sois revenu assez ladre, de Madrid, pour vous imposer un repas sans cette généreuse liqueur?

— Non, monseigneur, mais... vous avez conseillé à Jose de ne point boire de vin... et...

— Ah! ah! révérend, vous avez peur... et en même temps, l'amour que vous portez à la bouteille vous fait appréhender un souper mal arrosé. Tranquillise-toi, ivrogne, il n'y aura qu'une bouteille dangereuse : elle paraîtra vers la fin du repas. Ce sera du vin du Rhin.

— Aïe! je l'aime tant, que la tentation...

— Gourmand! ce sera ta punition.

— Monseigneur, prenez pitié d'un pauvre moine qui a coutume, dans son couvent...

— Eh bien! arrange-toi comme tu voudras. Je n'ai rien dit encore au sommelier...

Il ne put achever, don Ramon rentrait.

— Eh bien! fit Luis.

Fray Tomaso sortit sur un regard du marquis, qui répondit à son frère :

— Impossible à présent, elle est encore à prier dans la chapelle.

Sans remarquer le désappointement de celui-ci, il continua :

— J'ai réfléchi, don Luis : je pourrais me laisser emporter par la juste colère qui m'anime; ses dénégations, si elle en emploie, m'irriteraient davantage, et des aveux me feraient commettre un crime peut-être; ce dont j'aurais éternellement à me repentir. Voyez-vous, je ne puis avec cette femme me plaindre avec justice, nos relations vis-à-vis l'un de l'autre ne m'y autorisent pas. Cependant, je ne puis tolérer le scandale s'il existe; si une séparation est par vous jugée nécessaire, nous en informerons le Saint-Père, qui ne me refusera pas un acte de divorce. Je remets l'intérêt de mon honneur entre vos mains, mon frère, allez la voir, mais soyez prudent et adroit. Si elle est innocente, évitez de la blesser et de lui faire soupçonner même que j'aie des craintes. Mon Dieu! pardonnez-moi les embarras que je vous donne.

Le marquis conduisit son frère jusqu'à la porte et s'en sépara en lui serrant la main avec affection et gratitude.

— Homme faible ! cœur sans volonté, sans résolution ! Et c'est là le gouverneur d'une province ! Dérision ! murmurait le comte en descendant le large escalier et haussant les épaules.

Il arriva chez doña Carmen, et s'étant assis commodément dans un fauteuil, il attendit son arrivée en jouant avec une broderie inachevée, qu'il trouva sur un tabouret.

Peindre l'effroi des deux femmes, Carmen et Paquarita, quand elles entrèrent dans cette chambre, au retour de la chapelle, serait difficile ; don Luis affecta de ne point l'apercevoir.

CHAPITRE XIV.

Don Luis châtié des deux mains.

Don Luis s'avança gravement et salua la marquise profondément.

Celle-ci s'était, instinctivement, à sa vue, rapprochée de sa suivante et s'appuyait sur son bras. En s'inclinant devant cet homme, elle sentit tout son sang refluer à son cœur et ses forces l'abandonner.

— Je suis venu, madame, dit don Luis, envoyé par votre époux; il désire que vous daigniez m'accorder quelques instants.

— Monsieur le comte, répondit Carmen avec un effort visible, n'a pas douté, je l'espère, du plaisir qu'il me ferait?...

— Aucunement, madame, mais...

— L'affaire dont il s'agit est-elle donc si importante, qu'il ait jugé à propos de vous en charger aussitôt votre arrivée, sans vous laisser même le temps de respirer.

— Le marquis, mon frère, a ordonné, madame...

— Qu'est-ce donc? demanda Carmen en tressaillant malgré elle.

— Vous me pardonnerez, marquise, mais il est des choses qu'une personne étrangère, quelque attachée qu'elle vous soit, ne doit point entendre.

— Prétendriez-vous, monsieur le comte, que cette jeune fille s'éloignât ?

— Serait-ce trop exiger, chère sœur, que de vous en prier?

— Non... mais elle est instruite de tous mes secrets, il n'y a donc aucun inconvénient à ce qu'elle reste.

— Monsieur le marquis d'Aracena désire que je vous entretienne seule. Ce serait perdre un temps précieux que de tarder davantage à exécuter ses volontés. Veuillez céder.

La marquise n'eut pas la force d'articuler un mot; elle fit un signe de la main à Paquarita, qui sortit.

— Maintenant, monsieur, je vous écoute.

—Vous ne pourrez donc jamais vaincre votre frayeur, marquise? D'où vient que vous tremblez en ce moment? ne craignez rien de moi, ne suis-je point... votre frère ?

Carmen regarda le comte. Ce langage l'étonnait, mais elle en eut bientôt l'explication, quand elle l'eut vu se diriger vers la porte d'entrée, et s'assurer que Paquarita, ni personne, ne pouvait entendre.

Il considéra un instant Carmen sans parler, souriant et calme, puis il se décida.

— Cette fille qui vient de sortir d'ici, doit vous avoir avertie, sans nul doute, de la connaissance que j'avais acquise au sujet de vos amours.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? dit Carmen révoltée de cette brutalité d'entrée en matière.

— Oh ! pas de récriminations, elles seraient déplacées. Vous vous êtes mise, Carmen, sous ma dépendance entière. Avant de repousser l'amour que je mettais, moi, à vos pieds, vous eussiez dû examiner votre conduite et voir si quelque tache ne la souillait pas.

— Monsieur !

— Pas de fierté, vous dis-je ! Ecoutez-moi jusqu'au bout. Je suis ici par la volonté expresse de votre mari. Savez-vous dans quel but ?

— Le marquis, en noble gentilhomme, ne peut vous avoir chargé que d'une noble mission.

— Le marquis, madame, sait que vous avez un amant.

— Mon Dieu !

— Il connaît son nom.

— Son nom !... Je n'attendais pas moins de votre loyauté; une délation.

— Le hasard seul a tout fait. Je n'y suis pour rien, je vous le jure. Le marquis m'a donc envoyé près de vous, afin de vous questionner adroitement sur ce sujet; mais il n'en était nullement besoin, comme bien vous pensez, car vous n'ignorez pas que je sais tout, dès longtemps.

— Que voulez-vous alors, ô mon Dieu ?...

— Vous ne devinez pas ?...

— Oh ! oh !... fit Carmen en sanglotant, toujours!... toujours!...

— Croyez-vous que mon absence ait pu éteindre la passion que vous m'avez inspirée ? Au contraire : loin de vous je ne vivais pas, tout m'était indifférent, un dégoût amer s'était emparé de moi sans que j'aie pu parvenir à le vaincre...

— Assez, don Luis, assez, fit Carmen sortant de son affaissement. Toutes vos paroles ne me persuaderont pas ; il y a trop longtemps que j'ai appris à vous bien connaître pour y croire. Retirez-vous.

— Non pas, madame... Vous devez vous souvenir, Carmen, qu'un jour je vous ai dit avoir juré que vous seriez à moi.

— Vous emploieriez la force pour y parvenir ?

— Peut-être...

— O mon Dieu ! Pauvre, pauvre Paquarita ! ton sort m'est réservé !

— Quoi ! vous savez ?...

— Elle m'a tout appris... son déshonneur et votre infamie. Oh ! don Luis, quel mauvais génie a présidé à votre naissance ?

— Ne croyez pas, Carmen, que je veuille en quoi que ce soit... Oh ! non... loin de là. L'amour que je ressens pour vous est plus pur, et c'est de vous-même que je veux le bonheur.

— Oh ! mon Dieu !... Suis-je donc tombée bien bas, qu'un homme, un gentilhomme, ose me parler ainsi ?

— Eh ! madame, si vous aviez gardé pur le nom que mon frère a fait vôtre, peut-être me serais-je incliné devant vous, peut-être aurais-je résisté à la frénésie qui me pousse ; mais en trompant mon frère, vous êtes descendue, de vous-même, du piédestal où je vous plaçais. Vous vous êtes mise à mon niveau, et je ne renonce pas !

— Votre vue seule me fait horreur.

— Quand vous connaîtrez, madame, dit le comte froidement et après un silence, le prix que je mets à votre amour, vous ne parlerez pas ainsi.

— O mon Dieu ! je croyais votre colère éteinte ! Faut-il qu'elle se rallume ?

— Doña Carmen, don Carlos... n'est-ce pas que c'est bien don Carlos, votre cousin et le mien ? des amours d'enfance qui se réveillent un beau jour ! mais la passion est aveugle, on ne considère pas si, alors, il y a crime, et l'on se jette tête baissée dans l'abîme ! Savez-vous, madame, comment sont punis les adultères?... Don Carlos vous aime et vous l'aimez; oh ! n'essayez pas de le nier, ce serait du temps perdu... maintenant vous allez connaître mes conditions.

— Vos conditions !

— C'est vous qui vous êtes fait cette position, je vous le répète, ne vous en plaignez donc point! Si au lieu de me repousser vous aviez consenti...

— O mon Dieu! cet homme ne peut comprendre la vertu!

— Votre vertu! Pardieu, voilà qui est curieux! Votre vertu! Vous êtes mariée et vous aimez un autre homme que votre époux!

— Mais si cet époux me refuse toute affection?

— Et vos devoirs, madame?

— Mes devoirs! c'est cela, le grand mot! Il faut, n'est-il point vrai, que je respecte des nœuds que l'Église a sanctifiés, sans quoi honte et adultère! Et cependant, s'il l'avait voulu, j'aurais aimé don Ramon; mais dès le premier jour j'ai reconnu son cœur incapable de sentir et d'aimer. Moi, qui rêvais dans mon enfance joie et bonheur, je me suis vue reléguée dans un immense palais, seule avec ma pensée et mes souvenirs, sans rien pour la combattre et les détruire. On ne m'a pas mise en garde contre les dangers qui m'entouraient; bien au contraire : j'ai vu les épouses de nobles gentilshommes afficher leurs amants, en tirer même vanité; j'en ai rougi pour elles et je me suis dit qu'il y avait un moyen d'être heureux malgré tout. J'ai aimé alors de toutes les forces de mon âme un homme jeune et bon; j'ai caché cet amour aux yeux de tous; je me faisais une joie secrète de le savoir ignoré; et cet amour était calme et pur...

— Pur?... fit le comte avec un sourire amer.

— Oui, monsieur, j'en jure Dieu, notre amour a été pur comme celui des anges du Seigneur!... Oh! vous ne le croyez pas!... oui, c'était l'épanchement de deux cœurs l'un dans l'autre, un continuel échange de douleurs, de craintes et d'espérances... Mais vous êtes venu, don Luis, et votre contact en a terni la pureté. Ne pouviez-vous nous laisser en paix!

— Mais si je vous aime, voulez-vous imposer silence à la jalousie qui me consume?

— Don Luis, vous n'avez pas le cœur méchant, c'est pour m'effrayer et vous jouer de moi, n'est-ce pas, que vous m'avez parlé comme vous l'avez fait?

— Rien n'est plus sérieux, madame.

— Oh! vous êtes sans pitié.

— Avez-vous pitié de moi, vous! — vous foulez mon amour sous vos pieds et vous voulez que je les baise! Non... Vous serez à moi ou les portes d'un couvent vont s'ouvrir pour vous ensevelir à jamais.

— Mon sort ne sera guère changé. Je ne me plaindrai pas.

— Si vous êtes insensible à vos souffrances, peut-être ne le serez-vous point pour celles d'un autre.

— Que voulez-vous dire?...

— Si vous persistez à me haïr et à me repousser, Carlos me vengera de vos dédains.

— Vous oseriez attenter à ses jours?

— Non pas moi, mais votre époux.

— Mais, poussé par vous, comme de tout temps. Vous souriez, don Luis, oh! maudite soit l'influence fatale que vous avez sur son esprit!

— Vous la connaissez et vous venez me défier!

— Vous défier, non; je vous supplie. Tenez, don Luis, voyez-moi à vos genoux. Jetez-moi dans un couvent, tuez-moi, mais épargnez...

— Votre amant!... Vous l'aimez donc bien?...

— Si je l'aime! mais je donnerais tout mon sang pour lui épargner une douleur.

— Malheur à vous, insensée! vous venez de dicter sa sentence!

— Mon Dieu! dites-vous vrai... non, je suis folle en effet, et j'ai mal entendu... vous avez dit?... ma tête se perd... grâce!

— Carlos va revenir bientôt. Un ordre du marquis lui sera expédié demain. Mais il ne reverra Séville que pour y expier le crime de vous aimer.

— Grâce pour lui!

— Il mourra, madame, je l'ai résolu.

— Prenez ma vie et ne lui faites aucun mal!

— Folle que vous êtes, ne parlez pas davantage, car vous enflammez ma colère. Ne vous apercevez-vous pas que le nom seul de Carlos, prononcé par vous, est comme un poignard que vous appuyez sur ma poitrine. Taisez-vous, si vous ne voulez pas que je prolonge son agonie d'autant de blessures que vous faites à mon amour méprisé.

— Grâce... grâce!...

— Laissez-moi, madame.

— Ecoutez-moi...

— Eh bien! un seul mot. La vie de Carlos est entre vos mains.

— Que faut-il que je fasse, ô mon Dieu, pour la racheter?

— Je vous l'ai déjà dit : Partager...

Carmen à ces mots se releva fière, résignée, le front rougissant, mais le cœur ferme et courageux.

— Assez, dit-elle, Carlos me mépriserait si je consentais à un tel marché. Je le suivrai dans la tombe, et du moins nous serons unis dans un autre monde. Don Luis, allez rendre compte de votre mission à celui qui vous a envoyé. Je n'essaierai point de me justifier ni de me défendre devant lui. Quant à vos propositions honteuses, vous pouvez être en sûreté, je ne songe nullement à en dévoiler l'infamie. Je laisse à Dieu le soin de vous punir.

— Carmen, il en est temps encore...

— Sortez!

Don Luis, malgré son audace naturelle et l'avantage de sa position, baissa la tête sous cet ordre, et sortit en jetant sur elle des regards pleins de haine et de vengeance.

La marquise ne put résister aux émotions violentes de cette scène, elle sentit ses genoux se dérober sous elle, et ne trouvant rien pour se soutenir, elle tomba évanouie sur le parquet.

L'air extérieur rendit le calme et le sang-froid à don Luis, mais en même temps le disposa à combiner les moyens de satisfaire sa vengeance. Avant de rentrer chez son frère, il courut faire mettre en liberté les deux prisonniers, et leur dit d'aller dans une salle basse l'attendre en compagnie de flacons et de mets qu'il y avait fait disposer pour eux, et il ajouta qu'ils y trouveraient leur ami, fray Tomaso, ce qui parut réjouir infiniment les deux compagnons.

— Eh bien! comte, qu'avez-vous appris? demanda le marquis à son frère, dès qu'il le revit.

— Rien, répondit Luis.

— Elle est innocente, j'en étais sûr.

— Ne vous hâtez pas de vous réjouir cependant. Ma science d'observations m'a fait faute aujourd'hui. Je suis encore fatigué du voyage, j'ai besoin de repos, et je suis certain de mieux réussir demain.

Le marquis resta soucieux quelques instants et reprit :

— Vous n'avez rien surpris, pas un geste, pas une parole échappée?...

— Rien.

— Pourvu alors que la marquise ne soit point offensée...

— Oh! ne craignez rien de ce côté, elle ne soupçonne nullement ce que je voulais lui faire avouer.

— Elle est innocente, mon frère; il ne faut plus vous occuper de ceci.

— Laissez-moi cependant tenter une seconde épreuve, peut-être qu'alors...

— C'est assez et même trop d'une épreuve, don Luis, je désire qu'il n'en soit plus question; je vous sais gré néanmoins de la peine que vous avez prise. Ce sont là de ces services, frère, que l'ami le plus dévoué serait impuissant à rendre; une mission qu'un frère seul pouvait comprendre et accepter.

Après avoir quitté le marquis, don Luis se rendit au rez-de-chaussée du palais, et arriva, guidé par les éclats de rire et le choc des verres, jusqu'à la salle où ses espions se livraient gaiement à toutes les folies, en faisant assaut de plaisanteries et de vaillantises sur la capacité de leur estomac. Sa présence leur imposa silence pendant quelques instants, mais les vapeurs du vin furent les plus fortes, et les joyeux propos recommencèrent de plus belle.

Peu à peu l'esprit disparut, ce furent des menaces et des imprécations au fur et à mesure que les flacons se vidaient. Mais il est juste de dire que tous les frais d'esprit étaient faits par le comte de Mosquira, Tomaso et deux ou trois autres coquins de leur trempe.

Quant à Jose, outre qu'il ne buvait que de l'eau, il était d'une taciturnité que ses compagnons avaient plus d'une fois, vainement, tenté de faire fuir.

Mosquira était d'une gaieté folle et croyait ne jamais avoir bu assez, pour faire compensation à ses sept semaines de captivité, d'abstinence et d'eau claire.

Fray Tomaso n'était pas non plus en reste d'amabilité, mais quelqu'un d'indifférent ou d'étranger aux différents épisodes de cette scène eût pu s'apercevoir que par moments il devenait subitement sérieux, et qu'alors il regardait sombrement une table, chargée de bouteilles dès le commencement, et qui allait se dégarnissant graduellement, avec une rapidité qu'il trouvait effrayante.

Il est probable que pareille distraction lui venait d'arriver de nouveau, un des espions l'apostropha ainsi :

— Fray, tu comptes tes péchés par les flacons !

— Voyez comme leur nombre l'épouvante, dit un autre, quelle piteuse mine il fait !

— Vous êtes des niais, reprit le comte ; est-ce que son caractère sacré ne le préserve pas du feu de l'enfer !

— Tous les hommes sont égaux devant Satan, dit le premier, et ce n'est certes pas sa robe crasseuse qui le fera passer en contrebande.

— Tomaso, est-ce que tu as assez bu?

Interpellé aussi directement, le moine répondit en levant la tête :

— Assez bu, jamais ! je voudrais que mon ventre fût le tonneau des Danaïdes !

— Pas moi, dit Mosquira, il n'était jamais rempli ; et la vraie volupté bachique n'existe que quand le coffre est plein.

En disant cela il frappa sur son ventre en hurlant :

— A boire !

Un des bandits se leva pour aller chercher une nouvelle bouteille, mais au premier pas il chancela et roula sous la table.

— Cela vient à merveille, reprit le comte, il me réchauffera les pieds et je serai plus à l'aise. Dis donc, Jose, tu ne fais guère honneur aux munificences du comte d'Aracena, toi !

— Tu sais bien que je n'aime pas le vin, répondit l'espion.

— Mais, si je ne me trompe, je crois distinguer parmi ces nobles fioles une certaine bouteille qui semble affecter une forme germanique.

Ce fut à cet instant que don Luis entra.

— Vivat ! s'écrièrent-ils tous en chœur, vive don Luis !

— Monseigneur, votre vin est excellent !

— C'est de l'ambroisie !

— Tomaso, un verre? dit Luis, que je vous fasse raison, verse et du meilleur !

Tomaso se dirigea, en chancelant, vers le buffet et en rapporta la bouteille qu'avait remarquée don Juan.

— Tomaso, observa Luis, goûte à ce vin et dis-nous si c'est véritablement du vin du Rhin. Tu t'y connais, je crois.

— Allons, dépêche-toi ! lui cria-t-on.

Le moine but un verre de la divine liqueur, et alors don Luis lui tendit son verre qu'il remplit, mais en arrivant à Jose, il allait passer outre, quand celui-ci lui tendit le sien en disant :

— Verse, mon révérend, il y a dix ans que je n'ai goûté au vin du Rhin et je n'aime que celui-là.

— Il n'est pas dégoûté l'ancien ! mais il est peu national ! Préférer cette piquette, quand on a chez soi des crûs si fameux !

Arrivé à Mosquira, le flacon était vide.

— Est-ce une plaisanterie, Tomaso ? tu me la paierais cher ! fit Juan avec une sorte de colère.

— N'aie point peur, il y en a d'autre.

— Hâte-toi, je meurs de soif !

Le moine se dirigea de nouveau vers le buffet et en rapporta une seconde bouteille ; tout en versant à Mosquira il échangea avec le comte d'Aracena un regard imperceptible que surprit cependant Jose. Mais à peine eut-il rempli le verre de son ami que, feignant de broncher, il lâcha la bouteille, qui se brisa sur la dalle en mille morceaux.

— Maladroit ! crièrent tous les buveurs.

— Maladroit ! peste soit de toi ! dit aussi Mosquira après avoir bu.

— Il y en a d'autre encore, se hâta de dire fray Tomaso qui, dès cet instant, parut abjurer sa mélancolie.

— Verse, verse. A pleins bords !

— Oui, verse, répéta don Juan. Verse, mon révérend. Tiens ! je ne puis pas me lever... Est-ce que j'aurais déjà... mon ventre en tient plus que cela pourtant... à l'ordinaire...

— Tu n'es pas bien disposé aujourd'hui, Mosquira, lui dit don Luis, va te coucher.

— Me coucher, fi donc !... Je vais vous chanter une ballade...

— Pas de chanson ! du vin !

— Je veux chanter... moi... Vive le roi ! et il entonna à tue-tête :

Frasquita la Gaditane,
Dont émane
Tant de volupté le soir ;
Promenant sa taille fine,
Assassine
Par les feux de son œil noir !

— Assez de fadaises, ami Juan, fit Jose.

— Eh ! je veux continuer, moi !

Quand on la voit, svelte et blanche,
Le dimanche,
Sur la fraîche Alameda...

Oh ! la mémoire !... balbutia-t-il la langue épaisse,

Sur la fraîche Alameda...
Se peut-il que sa mantille...

— Juan, tu déraisonnes.

— Qui est-ce qui a dit cela, je veux le savoir !

Il se leva d'un air menaçant et fit quelques pas dans la salle, en cherchant son épée, qu'il croyait à son côté, mais ne pouvant parvenir à trouver cette rapière peu illustre, sa colère s'apaisa ; de sorte que se trouvant près du buffet il saisit une bouteille.

— Tenez, je boirai à moi seul... plus que vous autres réunis.

Ce disant il la porta à ses lèvres, mais il n'en avait pas avalé une gorgée, qu'il tomba à la renverse, en blasphémant, et devint bientôt immobile, après avoir prononcé encore quelques mots.

Don Luis fit signe à Jose de le suivre et sortit avec lui.

Les autres compagnons continuèrent à boire et à deviser, au point que le jour naissant les y surprit, sans s'occuper du comte de Mosquira, qui gisait dans un coin.

Le pauvre diable était mort en emportant les dernières strophes de cette chanson andalouse dont il avait voulu régaler ses amis et dont très-peu d'*aficionados* connaissaient alors les couplets, qui brillaient surtout par l'originalité, la couleur et le *salero*.

CHAPITRE XV.

Le juge et le bourreau.

Doña Carmen, imprudente comme toutes les femmes qui aiment sincèrement, s'était hâtée d'écrire à Carlos pour le conjurer de ne point revenir à Séville et, ainsi que la première fois, elle remit cette lettre au père de Paquarita.

Mais don Luis, aussitôt après avoir relâché son fidèle Jose, l'avait spécialement chargé d'épier tout ce qui pourrait approcher ou émaner de sa belle-sœur.

D'un autre côté, dix espions surveillaient jour et nuit et à tour de rôle le vieux sonneur de la Giralda, avec ordre de rendre compte de ses moindres démarches et de l'arrêter s'il s'éloignait de la ville à plus d'une lieue.

C'est pourquoi cette lettre fut saisie, et Pedro enfermé dans la prison la plus secrète, de manière à laisser croire aux deux femmes qu'il était réellement bien parti pour Madrid.

Le comte se rendit, triomphant, chez le marquis, cette lettre à la main, non sans avoir pris d'avance la précaution de la lire.

Il s'était composé un visage triste, et n'y laissait aucunement paraître la joie qu'il éprouvait; joie infernale dont les effets devaient être terribles.

— Mon frère, lui dit-il, quand, il y a trois jours, vous m'ordonnâtes de sonder l'esprit de votre épouse afin d'éclaircir un soupçon, vous vous souvenez que le résultat de cette démarche fut nul. Vous m'aviez prié même de n'y plus penser, et Dieu m'est témoin que j'avais à cœur, autant que vous, de ne pas donner suite à cette délicate affaire.

— Auriez-vous découvert quelque chose de nouveau? demanda le marquis dont les craintes renaissaient.

— Le hasard...

— Eh bien?...

— Le hasard s'en est chargé.

— Oh! parlez, parlez, fit don Ramon tout troublé.

— Vous voulez...

— Hâtez-vous, don Luis, je sens une colère ardente bouillonner déjà sourdement dans ma poitrine... Oh! mais que ce soient des certitudes, ou sinon je ne veux rien savoir.

— C'est la preuve la plus grande, mon frère, la plus positive.

— Une preuve!

Ce mot atterra le marquis; il tomba sur un fauteuil, le front inondé de sueur et ajouta faiblement :

— Voyons, où sont-elles... ces preuves?...

Le comte tira lentement la fatale lettre de son pourpoint, la déploya et la remit à son frère.

Le marquis lut à voix basse, lentement, et avec stupeur :

— « J'aurais voulu ne pas t'écrire, mon bon Carlos, afin d'avoir « la douce suprise de ton arrivée, mais les circonstances m'y forcent. « Mon mari est instruit de tout. Comment?... Je ne sais. Au nom de « notre amour, ne reviens pas, il te tuerait! Pedro, qui t'aime comme « un fils, doit joindre ses prières aux miennes, pour t'en empêcher. « Si tu savais comme l'ennui m'accable depuis que tu es absent. Je « ne vis pas. A chaque instant du jour et de la nuit, mon cœur t'appelle et te désire. Ta bonne sœur Paquarita est ma confidente, elle « partage mes douleurs et me console. Je l'aime. Elle est bonne et « compatissante. Elle a aussi bien des sujets de larmes, la pauvre « enfant, je t'en dirai la cause. Nous pleurons souvent ensemble et « nous parlons de toi. Maudit soit le monde qui m'a rivée à la chaîne « qui me lie! qu'elle est lourde, mon Dieu! Où sont les beaux jours « de notre enfance?...

Don Ramon laissa tomber le papier, ne pouvant achever; le comte le ramassa et le lui replaça entre les doigts.

— Continuez, mon frère, continuez...

Le marquis releva la tête et reprit cette lecture dont chaque mot était un supplice pour son âme non entièrement fermée encore à tout bon sentiment de pitié.

— « Carlos, encore une fois, au nom de notre amour, ne reviens « pas. Les portes d'un couvent vont, sans doute, s'ouvrir pour moi. « J'y passerai toutes mes heures à prier pour toi... pour que tu sois « heureux. Adieu, Carlos, peut-être pour toujours... adieu, mon « ange bien-aimé. Pense à moi quelquefois... Je mourrai en prononçant ton doux nom; adieu, nous nous reverrons là-haut. Adieu.

« Carmen. »

— Ils sont heureux, dit le marquis avec mélancolie, pauvres enfants, Dieu les avait créés l'un pour l'autre. Ma colère s'est éteinte devant tant de résignation et d'amour... Pauvre, pauvre Carmen, je n'ai servi, ici-bas, qu'à te rendre l'existence pénible... Qu'avais-je besoin, moi, froid penseur, cœur de glace, d'unir les rides précoces de mon front à ton âme fraîche et pure! moi seul suis un obstacle à ta félicité sur la terre. Pardonne-moi d'être venu la briser... Que faire?...

Malheureusement, ces pensées généreuses avaient été exprimées à haute voix et plus malheureusement encore devant un témoin, et ce témoin était don Luis. Le bon ange, conseiller de paix et de miséricorde, avait murmuré aux oreilles du marquis ces paroles toutes de pardon; mais le démon, le mauvais ange, le tentateur, instigateur de haine et de vengeance, souffla cette réponse par la bouche du comte :

— N'avez-vous point honte, don Ramon, de parler de la sorte? Vraiment, si quelqu'un vous avait entendu, je rougirais pour vous.

— Rougir, et de quoi? parce que j'ai horreur du crime et pitié des coupables?

— Songez donc qu'un des coupables, et le plus grand, est votre épouse; une femme qui vous a juré, au pied des autels, fidélité et amour.

— Amour...

— Fidélité au moins!

— Sa famille l'y a forcée...

— Songez qu'elle en aime un autre que vous!

— Je n'ai rien fait, moi, pour me faire aimer d'elle...

— N'avez-vous pas compris cette lettre que vous venez de lire?

— Compris! hélas!

— Au nom de leur amour, telles sont ses paroles!... mais cet amour est criminel!

— Que ce soit leur châtiment...

— Et pour vous, que croyez-vous qu'il vous en reviendra de tout ceci? Pardieu! Ce sera une plaisante chose à voir! Un mari débonnaire et prêtant les mains à un commerce infâme. Ah! vous êtes vraiment ce qu'on appelle un mari complaisant, un mari de comédie! Les oisifs et les méchantes langues vont assurément avoir beau jeu!

— J'ai mon épée pour les réduire au silence.

— D'accord; mais la médisance a cent bouches, et le trépas d'un ou de deux imprudents ne prouvera rien. Votre nom deviendra un sujet inépuisable de quolibets et de scandales : vous l'aurez attaché, cloué vous-même au pilori du ridicule!

— Assez, don Luis, assez!

— Et l'on dira, continua le comte avec une voix vibrante : Si le marquis d'Aracena, ce noble gentilhomme, aussi noble que le roi des Espagnes, ne se venge pas de l'amant de sa femme, c'est qu'il en a peur!

— Peur!

— On le dira, monseigneur, et malheureusement vous aurez une voix en vous qui vous le répétera.

— Tais-toi, démon...

— Oui, elle vous le répétera, comme une conscience hargneuse, car ce sera la vérité.

— Silence! Carlos mourra.

Tout était dit. Le comte d'Aracena ne laissa pas à son frère le temps de se rétracter; il le fit écrire sur-le-champ à don Carlos pour le rappeler, et se chargea d'aposter des assassins sur son passage, assassins qui, on le pense bien, devaient être choisis parmi des hommes à lui et dont il était l'âme.

Il commença d'abord par envoyer un homme à Alcala, avec mission d'y demeurer jusqu'au retour de Carlos, lequel homme devait crever un cheval pour en porter la nouvelle à don Luis.

Il se passa quarante jours de mortelle attente.

Doña Carmen s'étonnait de ne point voir arriver Pedro, avec une lettre du jeune homme.

Don Luis craignait de ne pouvoir satisfaire sa haine, il pensait parfois que Carmen avait envoyé un nouveau messager à Carlos, pour l'empêcher de venir; il était bien sûr de ses espions, mais malgré cela il craignait.

Mais don Carlos ne pouvait rester plus longtemps à Madrid sans nouvelles de Carmen, et avec une lettre de rappel du marquis.

Les routes qui sillonnaient l'Espagne, en l'an de grâce 1639, n'avaient point encore acquis les facilités qu'elles offrent de nos jours, quoique cependant elles soient encore susceptibles de notables améliorations. Et puis Carlos, d'après la première lettre de Carmen, qu'il reçut un mois environ après son départ, ne voulait revenir, comme elle l'en priait, qu'au bout de deux autres mois; mais l'ordre de retour du marquis d'Aracena, indiquant positivement que sa présence était nécessaire à Séville, lui fit quitter Madrid à l'instant.

Il eut bien un moment d'hésitation en songeant que peut-être c'était un piége qu'on lui tendait, mais son âme noble repoussa bientôt cette idée comme indigne de lui : rester à Madrid serait éveiller les soupçons ou les confirmer, et d'ailleurs il ne voulait pas qu'on pût le supposer d'avoir peur. — O amour-propre, tu n'en fais jamais d'autres!

Il se mit donc en route.

Quand don Luis apprit que Carlos n'était plus qu'à quelques pas de la ville, il se trouvait joyeusement plongé dans une orgie complète. L'ivresse, qui déjà commençait à le gagner, se dissipa soudain à cette nouvelle, et, rejetant sa coupe pleine de vin, repoussant brusquement la fille de joie qui dormait sur ses genoux, il sortit de la salle au grand étonnement des illustres convives.

— Où va-t-il donc? demanda un marquis couronné de roses qui, vu la saison, avaient dû coûter dix piastres chacune.

— Affaires politiques!... répondit gravement une bacchante.

— Je gagerais que non, dit un comte également couronné.

— C'est alors une affaire d'amour, — une nouvelle beauté.

— Qui parle de nouvelles amours, à propos de Luis?... demanda celle que le comte avait abandonnée en sortant, don Luis n'aime que moi, apprenez-le.

— Toi, Manuela? assurément, tu es ivre d'oser avancer une telle sottise.

— C'est bien parlé, ajouta une autre femme, don Luis est un vrai papillon d'amour.

— Ah! papillon! le mot est joli!... cela sent la cour de France et les sonnets de M. de Bois-Robert.

— Le fait est que don Luis est parti.

— Comme un fuyard.

— Non pas, messieurs, il reviendra, j'en suis sûr.

— Avez-vous remarqué la figure de celui qui est venu lui glisser quatre mots à l'oreille?

— C'était celle d'un moine, si je ne me trompe.

— Un moine, oui, mais d'habit.

— Pourquoi donc? — non pas : un véritable moine.

— Don Luis va se confesser.

— Don Luis est aussi bon catholique que fidèle en amours!

— Qui a dit cela? demanda Manuela.

— C'est moi, dit le marquis fleuri.

— Santa-Cruz, vous êtes un impie!

— Don Luis te trompe, Manuela, quitte-le.

— Jamais.

— Comment, jamais?

— C'est-à-dire, pas à présent.

— A la bonne heure!

— Tu vas nous chanter alors une chanson bachique?

— Pour qui me prenez-vous?

— Tu sais, celle qui commence par

Frasquita la Gaditane...

— Bah! c'est un tissu d'absurdités, dit un des personnages, il y a une strophe qui commence ainsi :

Madrid, la cité royale,
Où s'étale
Le large Manzanarès...

Où diable a-t-on vu que le Manzanarès s'étale dans Madrid et qu'il est large? Je l'ai sauté un jour à pieds joints.

— Cher marquis, cela prouve que le poëte n'a jamais quitté son village, voilà tout.

Mais revenons au comte d'Aracena, malgré le peu de sympathie qu'il inspire à nos lectrices.

Don Luis, en quittant la salle du festin, se rendit lui-même, en courant, vers les salles basses du palais, éveilla les hommes qu'il y trouva endormis, au nombre de huit, et les fit partir aussitôt, bien armés, à la rencontre de don Carlos, sur la route qui mène à Alcala.

— Jose, dit-il à l'espion, qui commandait la troupe, Jose, tu sais quels sont mes ordres; en marchant, et sans t'arrêter, tu les transmettras à tes hommes. Il y a mille piastres pour toi, et cent pour chacun d'eux. Mais surtout fais en sorte qu'il n'y ait pas de combat, comme avec ce niais de Norea. Placez-vous en embuscade, derrière quelque bonnes touffes d'aloès... et feu! Hâte-toi!

Les bandits se dirigèrent précipitamment vers la porte de Carmona, et le comte retourna prendre place au banquet.

— Messeigneurs, dit-il en entrant, j'espère que vous n'avez pas vidé tous les flacons?

— Il faudrait pour cela un régiment de votre garde, don Luis; car vraiment vous nous avez traités royalement. Je suis certain qu'il n'y a pas moins d'un cellier, tout entier, sur ces consoles.

— D'où venez-vous, monseigneur?

— Manuela, je n'aime pas les femmes curieuses.

— Je le suis horriblement, et vous?

— Moi, c'est selon, reprit le comte préoccupé.

— Eh bien! si vous l'étiez, vous me demanderiez compte de ma conduite en votre absence.

— Qu'as-tu fait, félonne?

— Ma paix avec Santa-Cruz.

— Bah!

— Il m'épouse.

— Et quand cela?

— Demain, au point du jour.

— Nous y sommes déjà, le soleil commence à se lever. Si je ne craignais de faire pâlir vos fronts, et de rendre vos yeux ternes au feu de ses rayons naissants, je ferai lever les stores et éteindre ces bougies.

— Alors, dit Santa-Cruz, nous sommes en plein carnaval. Aujourd'hui c'est dimanche gras, si je ne me trompe.

Don Luis, au lieu d'imiter les autres, s'enfonça dans les coussins de l'espèce de lit qui entourait la table, maugréant et maudissant les buveurs qui, par leur tapage et leurs chants, empêchaient sa pensée de se porter vers l'endroit où, quelques instants auparavant, il avait dirigé ses sicaires.

Cependant il n'y put tenir et quitta la salle, au milieu des reproches et des sarcasmes des convives.

Il descendit aux écuries, et y trouvant tous les valets endormis, il voulut seller lui-même un cheval, de sorte qu'il perdit près d'un quart d'heure, sans pouvoir y parvenir entièrement.

Enfin il partit, excitant sa monture, le sang aux yeux, et ne respira librement qu'une fois hors des murailles.

Il ralentit le pas et se mit à scruter attantivement chaque buisson, chaque fossé, s'étonnant de ne rien voir encore, et surtout de ne point entendre le bruit de la fusillade. Il craignit un moment que son cousin n'eût pris le fleuve à Alcala.

Tout à coup, il vit sortir de derrière le parapet d'un petit pont jeté sur un bras du Guadalquivier, un vieillard effaré, qui, saisissant la bride de son cheval, le força d'arrêter.

— Monseigneur, dit-il, monseigneur, accourez vite, il en sera temps encore, vous pourrez le sauver peut-être.

— Qui donc?

— Un noble seigneur qui expire à quelques pas d'ici, assassiné!...

— Assassiné! répliqua le comte, à deux pas de la ville!

— Monseigneur, j'ai vu le combat. J'étais sur une barque, là, à deux brasses, sur le fleuve lorsque je vis arriver trois hommes à cheval, marchant dans la direction de Séville. Soudain, un coup de feu retentit et les cavaliers s'arrêtèrent. Celui qui marchait en avant se retourna vers ceux qui le suivaient et leur dit quelques mots que je ne pus entendre; puis tous trois fondirent en même temps vers la direction des coups de feu. Quand j'abordai, tout était fini.

— Où est-il? demanda Luis avec vivacité.

— Ah! vous êtes compatissant, vous, monseigneur, dit le vieillard se méprenant sur la cause de cet empressement.

Il le conduisit derrière un rocher et le comte aperçut, gisant, un homme se débattant dans les derniers tressaillements de l'agonie.

C'était Diego, le valet de don Carlos.

— Mort et enfer! fit le comte, ce n'est pas lui.

Diego, en apercevant don Luis, se souleva et prononça quelques mots sans suite, mais il ne tarda pas à retomber mort, malgré tous les efforts du vieillard pour le rappeler à la vie.

Le comte d'Aracena, après s'être assuré que le fer seul l'avait tué, continua ses recherches, laissant ainsi auprès de lui quelqu'un pour veiller sur son corps.

— Mais Carlos, mais Carlos, où est-il donc?

Il reprit le chemin, remonta sur son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, et avança.

Au bout de quelques pas, il distingua, au milieu de la chaussée, le cadavre d'un cheval.

— C'est là, pensa-t-il.

Il enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture, mais celle-ci refusa d'obéir, et sentant l'odeur du carnage qui avait eu lieu, se mit à se cabrer, sans vouloir faire un pas en avant.

Don Luis, impatient, mit pied à terre.

Derrière le cheval était Carlos, presque entièrement privé de ses vêtements.

Le comte remarqua qu'une balle l'avait atteint en pleine poitrine, et il poussa son corps du pied.

Le corps resta immobile. Don Luis se pencha sur lui et eut l'horrible courage de le toucher. Il lui sembla qu'il était déjà froid.

— La mort a dû être instantanée... dit-il, les yeux animés d'une joie sombre.

Il resta quelques instants à considérer ce corps inanimé, regrettant, au fond de son âme, de n'avoir pas eu mille morts à lui faire souffrir.

En ce moment le soleil était tout à fait levé, colorant joyeusement de ses teintes dorées les pics environnants; aussi don Luis se hâta de retourner sur ses pas, enfourcha son cheval, reprit le chemin de Séville, laissant aux passants le soin de relever les cadavres de ses victimes.

— Eh bien! pensait-il, en s'en revenant lentement et sans songer à exciter son coursier, au moins ce cher cousin est mort heureusement: Qui sait l'existence qui lui était réservée? — Pas de vieillesse ni de maladies aiguës à craindre. — Il est mort, le sourire sur les lèvres en pensant à sa maîtresse!... Mordieu!... orgueilleuse Carmen, maintenant du moins personne ne sera plus entre nous. — Ce Carlos est heureux, bien heureux. Je ne souhaite, moi, qu'une seule mort, oui, je voudrais mourir de la sorte, sans m'y attendre... sans avoir surtout le temps de regretter la vie... la vie... stupide dérision!... Cependant elle est belle à présent, et dès ce jour elle me sourit.

Au point de jonction de deux chemins, don Luis rencontra une troupe d'hommes à cheval, armés de longues piques, et poussant devant eux un troupeau composé d'une trentaine de beaux et vigoureux taureaux.

CHAPITRE XVI

Où le doigt de Dieu apparaît sous la forme d'un taureau.

Le peuple espagnol a du sang romain dans les veines : il lui faut d'émouvants spectacles, il lui faut, comme au peuple-roi, de sanglants plaisirs. Rome avait ses combats de l'arène, ses lions, ses tigres, ses naumachies, ses gladiateurs; l'Espagne a ses taureaux.

Le citoyen du forum voulait que les gladiateurs admis à l'honneur de combattre devant lui reçussent avec grâce le coup de la mort. L'Espagnol, lui, hue et siffle le taureau qui a peur et fuit.

Et c'est une lutte bien terrible aussi, celle de cet animal farouche, et rendu furieux, qui court, les cornes en avant, sur cet homme au manteau rouge.

Que d'émotions dans cette vaste arène! comme la populace crie et trépigne! comme les femmes se pâment et s'évanouissent! c'est curieux, c'est beau, c'est horrible!

Beaucoup d'auteurs croient fermement que le spectacle des combats de taureaux en Espagne tire son origine du temps de la domination romaine. Cette opinion est assez fondée : cependant, on ne trouve nulle part qu'il soit fait mention des taureaux, parmi les bêtes féroces qu'on donnait à combattre dans l'arène. D'autres assurent que ces fêtes furent connues au temps des Visigoths, mais cette opinion se trouve détruite par les notes savantes que recueillit et publia Garcia à ce sujet.

Il ne faut point douter que, les premiers, les Maures de Tolède, Cordoue et Séville, luttèrent dans les fêtes publiques contre des taureaux, et que vers le milieu du treizième siècle, les chrétiens ayant conclu la paix avec eux, voulurent essayer des exercices qu'ils tenaient de leurs nouveaux alliés. C'est véritablement l'époque qu'on doit assigner à l'origine de ces combats. Ceux dont il est fait mention antérieurement ne doivent être considérés que comme des rencontres qu'eurent les indigènes, surpris dans les montagnes par la rencontre inopinée d'un ou plusieurs de ces animaux.

La noblesse fut longtemps à se décider tout à fait à se livrer à ces jeux; mais bientôt, jalouse de la renommée que s'étaient acquise plusieurs chevaliers maures, elle fit venir les meilleurs taureaux qui se trouvèrent dans la forêt de Ronda, pour les combattre en public et faire preuve de force et de vaillance.

La galanterie — où ne se mêle-t-elle pas? — s'y introduisit : chacun des cavaliers espagnols invitait sa dame à être témoin de ses hauts faits, et mettait à ses pieds la faveur publique, toujours traduite par des applaudissements frénétiques.

Ce n'était point alors uniquement par le cœur qu'on aimait, et qu'on était aimé; il fallait premièrement justifier de son adresse et de la vigueur de son poignet; mais aussi, tenus de vaillantise, les plus lâches se surpassaient pour n'être point méprisés.

Tout dégénère. De nos jours, hormis quelque partie d'amateurs qui se monte de loin en loin, le noble ni le particulier ne descendent plus dans l'arène. Il y a des gens qui font métier de cet art; et Montez, le grand Montez, le dernier roi des courses de taureaux, l'élève de Romero, était possesseur d'une fortune assez ronde qu'il avait su amasser, aidé par une conduite rangée et inusitée chez le torréador, et dont il jouissait bien tranquillement à Chiclana, près Cadix, à l'ombre de ses lauriers, lorsque la mort est venue le surprendre.

Ainsi que l'avait dit l'un des convives du comte d'Aracena, c'était un dimanche, jour de carnaval et jour de grandes réjouissances; aussi devait-il y avoir ce jour-là et les suivants, *corridas*, c'est-à-dire, courses de taureaux.

Don Luis, en revenant vers Séville, rencontra donc, ainsi que nous l'avons dit, un troupeau de taureaux conduits par des hommes à cheval, armés de longues piques : ces taureaux étaient destinés à servir aux plaisirs du populaire.

Quoique le jour fût à peine levé, la caravane était visiblement en retard, et semblait craindre de ne point arriver assez à temps dans la ville, de manière à introduire ces animaux dans le cirque, et les enfermer dans le *torril*, bien avant que les habitants fussent sortis de leurs lits.

C'est pourquoi, en vue de hâter leur marche, l'un des conducteurs donna, maladroitement, et dans une partie sensible, un coup de pique trop assuré à l'un des taureaux, qui, furieux, fit entendre un rugissement terrible et se tourna soudain vers son agresseur.

Celui-ci, dans la crainte de voir tout le troupeau partager la colère d'un seul, recula de quelques pas et se sépara de ses compagnons.

Le taureau le sut facilement distinguer et se rua sur lui.

Le cavalier, la lance en arrêt, l'attendait froidement, décidé à le tuer pour éviter de plus grands malheurs.

Quoique bien mesuré, le coup glissa, et le fer traversa l'épaule du taureau, qui, lancé en avant par son élan, se trouva alors à deux pas de don Luis.

A la vue de ce nouvel ennemi, l'animal s'arrêta, ce qui donna au comte le temps de tirer son épée, tout en faisant rebrousser chemin à son cheval.

Ce fut alors une course effrayante.

Le cheval, sentant le danger, déchirait la terre et se hérissait aux cris que poussait le taureau rendu fou par sa blessure où le fer de lance était resté.

Don Luis, brave et aguerri devant un autre homme, sentait l'horrible peur lui mordre les entrailles à la pensée de ce péril contre lequel tout son courage était vain.

— Oh! se disait-il, enfonçant les éperons dans le ventre de sa monture, et la frappant du plat de son épée, mourir ainsi, ce serait affreux!

Arrivé à l'endroit où gisaient les cadavres de Carlos et de son cheval, celui de don Luis, subissant de nouveau cette horreur invincible qu'éprouve tout animal de son espèce à l'odeur du carnage, s'arrêta, et, malgré les imprécations et les coups du comte, demeura immobile, hérissé et les naseaux en feu.

Il le fit aussitôt retourner. Le taureau avait bondi près d'eux.

Don Luis pensa bien à le frapper de ce coup suprême dont le *matador* a le secret, mais la science lui manquait; aussi, au moment où il s'approcha, brandissant son épée, et la laissant retomber, prompte comme la foudre, il frappa du tranchant le front du monstre qui s'ouvrit, et d'où s'échappèrent des flots d'un sang noir qui, se répandant sur ses yeux, l'animèrent d'une rage effroyable.

Avant que don Luis eût eu le temps de relever son épée, monture et cavalier étaient culbutés, foulés aux pieds, transpercés par les cornes terribles du taureau qui les plongea et les replongea, sanglantes, plusieurs fois dans leurs corps.

En ce moment Jose parut.



Celle-ci est pour don Luis. (Page 42.)

Il reconnut son maître, et s'avança hardiment, un pistolet au poing. Il ajusta l'animal furieux et le frappa entre les deux yeux.

Le taureau tomba sur ses victimes.

Jose débarrassa le comte et le tira sur le bord du chemin.

Les entrailles lui sortaient du ventre, et de sa gorge traversée s'échappaient à gros bouillons le sang et la vie.

— Jose, murmura-t-il avec une sorte de râle, Jose... tu es venu trop tard...

Fray Tomaso survint alors, et jeta les hauts cris à la vue du carnage qu'il avait sous les yeux.

— Malédiction! s'écriait Luis, malédiction!... oh! mourir, quand j'étais vengé!....

Le vieillard que nous avons vu, au précédent chapitre, auprès de l'écuyer de don Carlos, sortit de derrière un massif, assisté d'un paysan qui l'aidait à porter un brancard sur lequel était étendu le corps du valet.

Jose courut à eux, et leur persuada facilement que l'humanité voulait qu'ils donnassent auparavant leurs soins à ceux que la mort n'avait point encore saisis.

Après avoir ôté le cadavre et l'avoir placé au pied d'un aloès, on posa Luis sur le brancard, mais au moment où l'on allait se mettre en marche, celui-ci se ranima.

— Jose, dit-il, Jose..., je veux.... je veux que Carlos, que mon cousin soit placé... là... à mes côtés.

On accéda à sa demande, et le lugubre convoi commença à s'acheminer vers la ville.

Toute la population, en habits de fête, s'en allait, joyeuse, au son des cloches de toutes les églises, où l'appelait le plaisir, et ne s'étonnait que médiocrement en rencontrant et heurtant le brancard sanglant; car, pour l'Espagnol, quand il s'agit de courses de taureaux, tout s'efface à ses yeux.

Au fur et à mesure qu'on s'approchait du palais, la vie semblait renaître en don Luis.

— Au moins, murmurait-il entre ses dents serrées par l'agonie, si Carmen me voit mourir, ce sera sur le corps de son amant... de son amant que j'ai tué.... ah! que je sois témoin de sa douleur!... Satan, garde-moi cette suprême joie.... Oh! que je souffre, tortures affreuses!... oh! Carmen, Carmen, viens... hâte-toi!...

En ce moment, le brancard franchissait le seuil du palais.

CHAPITRE XVII.

Où le diable saisit double proie.

La nouvelle de la mort de don Carlos et de l'état désespéré de don Luis se répandit dans le palais avec cette rapidité fatale dont tout événement funeste a le privilége.

Quoiqu'il fût de très-grand matin, Carmen était déjà levée, de sorte que le vieux Nuñez entra subitement dans son appartement, l'œil hagard, en s'écriant :

— Madame!... madame la marquise...

— Eh bien, Nuñez, qu'y a-t-il donc?



Pedro marchait à leur tête. (Page 43.)

— Si vous saviez... pauvre... pauvre jeune homme!

— Achevez, achevez, dit Carmen inquiète malgré elle.

— Don Carlos...

— Eh bien?... demanda la marquise, bouleversée jusqu'au fond de l'âme.

— Don Carlos est mort.

— Mort!

Carmen poussa un cri déchirant auquel répondit un autre cri partant de la pièce voisine.

Paquarita parut sur le seuil de l'appartement.

Les deux femmes s'approchèrent l'une de l'autre et se prirent les mains.

— Mort!... firent-elles d'une voix étouffée.

Nuñez les considérait avec stupeur.

— Où est-il? demandèrent-elles.

— Dans la cour du palais.

— Oh! courons.

Et toutes deux, en se tenant toujours par la main, descendirent à la hâte l'escalier de marbre, arrivèrent dans la cour, et, fendant la foule qui entourait le brancard, allaient se jeter sur le corps de Carlos, lorsqu'un éclat de rire affreux, sobre et seulement perceptible pour elles, les fit reculer en arrière, comme si elles eussent senti l'attouchement d'une vipère.

A la vue de la marquise, tout le monde s'était éloigné, res-

pectant sa douleur, qu'on ne songeait pas, cependant, à analyser.

— C'est moi qui l'ai tué, fit don Luis à voix basse, et dont l'accent résonna pourtant à leurs oreilles comme la trompette du jugement dernier.

— Oui, c'est moi qui l'ai tué, répéta-t-il avec une joie infernale. Femme orgueilleuse, tu méprisais mon amour; tu bravais ma colère et tu ne t'es point tenue en garde contre ma vengeance. Folle!... folle mille fois, car tu avais entre tes mains la vie d'un homme, et tu l'as laissé immoler. Ah! ah! ah!...

Les deux femmes restaient muettes d'épouvante.

Le marquis accourut bientôt, et par son ordre le comte fut transporté dans ses appartements, tandis que le corps de Carlos fut porté dans la chapelle du palais, pour être ensuite enseveli dans la sépulture des Aracena.

Mais il arriva une chose extraordinaire, un de ces événements où la marquise reconnut bien la haine de son ennemi.

Quand elle voulut aller prier sur le corps de Carlos, le corps avait déjà disparu.

Cependant la marquise obtint qu'une enquête serait faite sur cet assassinat: le peuple et les bourgeois de Séville exécraient don Luis, et celui-ci fut le premier à conseiller à son frère de poursuivre les meurtriers de don Carlos.

Le vieux pêcheur du Guadalquivir avait dit que les assassins étaient au nombre de trois: en conséquence, trois potences furent dressées sur la place de l'Hôpital.

L'exécution de ces potences fit la joie du populaire: il en oublia presque les courses de taureaux.

Le vieux Pedro, que don Luis venait de faire relâcher, animait les esprits et envoya sa fille dans les groupes afin d'y maintenir l'effervescence et de la diriger surtout contre don Luis, qu'il n'hésitait pas à accuser du meurtre de son cousin.

— J'ai autre chose à faire, moi! dit-il en s'éloignant rapidement.

Mais Paquarita sentait sa raison s'égarer: c'était don Luis qu'elle eût voulu voir accrocher à ces instruments du dernier supplice; et elle le répéta si souvent à tous ceux à qui elle parlait, que cette idée courut dans la foule et fut partagée avec transports.

Et ce fut à un tel point, le concert d'unanimité était si complet que Paquarita, arrivée à l'extrémité de la place, à l'endroit même où s'élevaient les potences, s'arrêta pour demander, feignant l'ignorance, à qui elles étaient destinées.

— Celle-ci, lui dit un jeune homme en désignant la potence du milieu, est pour don Luis, et les deux autres pour les valets ses complices.

Paquarita répondit par un éclat de rire, répété aussitôt par l'assistance; elle eut peur et s'enfuit.

Le marquis avait songé à suspendre, pour cette journée, la fête et les courses de taureaux; mais don Luis, son conseiller jusqu'à la fin, lui recommanda de n'en rien faire.

— L'opinion publique, disait-il, ne lui était pas favorable; il serait donc impolitique, dangereux même, de priver la foule de son spectacle favori; d'ailleurs, lui, don Luis, n'était pas si mal qu'on le pensait, et sans nul doute il devait survivre à ses terribles blessures. Mais là n'était pas l'essentiel.

— Avez-vous remarqué, insinuait-il au marquis, tout en se tordant sur son lit de douleurs, avez-vous remarqué, mon frère, le désespoir de votre femme, à la vue de ce cadavre que je lui rapportais?... n'allez-vous pas venger sur elle votre nom souillé?... il faut un châtiment, croyez-moi, à la hauteur de son offense...

Don Ramon, comme nous l'avons vu, se rendait justice à l'égard de sa femme; non qu'il tolérât l'adultère puisqu'il l'avait puni, mais la mort de Carlos avait, selon sa pensée intime, satisfait à tout; et Carmen portait assez la peine de son crime puisqu'elle se trouvait, par la mort de son amant, sous le coup d'un désespoir éternel; aussi conseilla-t-il à son frère de songer seulement aux soins que réclamaient ses blessures.

C'était en vain que don Luis se faisait illusion sur la gravité de sa situation: de minute en minute il s'affaiblissait, et lui-même sentait ses membres s'engourdir graduellement, et la chaleur les abandonner.

L'activité de son esprit faisait seule sa force et sa vie; mais en raison des ruineux efforts qu'il tentait, il diminuait d'autant la limite qu'entre eux avaient assignée les médecins.

Par moments, il s'exhalait de sa poitrine un râle affreux, au milieu duquel quelques mots se frayaient passage; mais par suite de sa volonté, savante à se concentrer, savante surtout à s'observer, le nom de Carmen n'agitait jamais ses lèvres, quoique tout son esprit fût tourné vers elle.

— Señor Moya, dit-il tout à coup en se tournant vers le médecin, occupé dans le fond de la salle à préparer un appareil, Moya, écoutez, je vous prie, et répondez-moi... voyons, n'essayez pas de m'abuser...

— Monseigneur, que me voulez-vous?

— Combien ai-je de jours à vivre?

— Monsieur le comte... balbutia le médecin.

— Moya... combien ai-je d'heures à vivre?...

— Monsieur le comte! s'écria Moya, au nom du ciel...

— Ah! je le savais bien, je ne pouvais me faire illusion longtemps... car ce que je souffre est trop horrible!... Moya, inventez quelque chose qui me donne la force de marcher..., ne fût-ce qu'une heure, et ce que je possède est à vous... Ah! c'est impossible, vous avez raison... mais je veux vivre, cependant... il le faut!

Le médecin lui posa, peu d'instants après, le premier appareil, et sortit.

— Ramon, dit le comte resté seul avec son frère, Ramon, je vous ai vengé.. j'ai vengé votre honneur et j'y ai succombé... Vous le voyez, Ramon, jusqu'à mon dernier souffle, je vous sacrifie tout... croyez-vous que je vous aime, croyez-vous... que je vous aie jamais trompé?...

Le marquis serrait sa main, en l'appuyant sur son cœur, mais ses yeux ne versaient pas de larmes, et pourtant son frère était sa plus grande, ou plutôt sa seule affection.

— Ramon, tout n'est pas fini... Je veux parler de votre femme... car elle est coupable, elle... plus coupable encore que don Carlos... Je vais mourir... Moya ne l'a-t-il pas dit... mais avant d'expirer, donnez-moi la satisfaction de voir le crime puni.... votre nom est le mien.

— Don Luis, mon ami, si vous vous occupiez du salut de votre âme...

Le comte ne répondit que par un éclat de rire, dont ne put s'empêcher de frissonner son frère, qui, tout-indifférent qu'il était pour les choses de la vie, n'avait point cependant entièrement abjuré les croyances religieuses de sa première jeunesse.

— Don Ramon, savez-vous où est Carmen en ce moment?

— Dans ses appartements...

— Oui, elle pleure, gémit, éclate en sanglots sur la mort de son amant, mais non chez elle et la porte fermée... Non!... Cette femme a juré de traîner notre nom dans la boue, et de le livrer à la risée de tous... Elle est à cette heure dans la chapelle du palais, bravant l'opinion qui lui défend de donner à d'autres qu'à son époux des larmes aussi amères.

— Mon frère, il faut user d'indulgence.

— Indulgence!

La douleur arracha quelques plaintes à don Luis, mais, cette crise passée, il se recueillit et reprit au bout d'un instant:

— Vous aviez raison tout à l'heure, Ramon... Oui, il faut user d'indulgence... mais au plus pressé, d'abord... Allez vous-même prier Carmen de rentrer dans ses appartements... il faut sauver les apparences, et puis en passant, envoyez-moi fray Tomaso?

— Fray Tomaso?

— Ne faut-il pas, c'est vous qui l'avez dit, penser à mon salut?

— Ah! mon frère, vous comblez mes vœux!... mais cependant...

— Eh bien?

— Il me semble que vous auriez pu...

— Que j'aurais pu...

— Faire un autre choix... Fray Tomaso n'est-il point à votre solde?

— C'est vrai.

— Mais comme... espion?

— Qu'importe!... n'a-t-il pas, autant qu'un bon prêtre, pouvoir de donner l'absolution?

Le marquis sortit.

Quelques minutes se passèrent, au bout desquelles fray Tomaso entra.

Sans lui donner le temps d'avancer même jusqu'à son lit, le comte lui dit :

— Vite, vite, fais venir Jose.

Le moine alla entr'ouvrir la porte, fit un signe, et le fidèle Jose parut presque aussitôt.

— Laissez-nous, Tomaso.

Tomaso se retira et Jose se plaça au pied du lit.

— Jose, fit le comte en parlant avec effort, Jose, approche... davantage... Il faut que tu te charges d'une mission... mission terrible... Oh! ne crains rien... et ce ne sera pas la dernière... Je ne mourrai pas, va.... Ecoute... Tu connais mon amour pour Carmen... mais cette femme me hait, mais cette femme... me méprise... Je veux... je veux qu'elle meure.

Jose ne put retenir un cri d'horreur, où se traduisait la répulsion profonde qu'il se sentait pour un semblable crime.

— Tuer une femme! répondit-il avec stupeur.

— Qu'importe! tu aimes l'or, Jose, je le sais, puisque tu as risqué dernièrement... eh bien! tu en auras... Voyons, quelle somme veux-tu?... parle... que dis-tu de vingt onces d'or? vingt onces! c'est une belle affaire, Jose, songes-y!...

— Ne me tentez pas, monseigneur...

— En veux-tu trente, quarante?...

— Vous allez mourir.

— Qui te l'a dit?

— Je le vois bien.

Et l'espion montrait du doigt le visage pâle et ravagé du comte.

Don Luis contint son effroi.

— Et tu crains... tu crains... de n'être pas payé... Non, je ne mourrai pas... Tu refuses?

— Oui.

— Attends!... dit le comte en voyant son affidé s'éloigner de lui, tiens... sur cette table... là... prends cette clef.

Jose prit la clef.

—Ouvre ce meuble, dit le comte en indiquant une armoire en chêne sculpté, lamée de cuivre.

Jose l'ouvrit et regarda le comte.

—Tu vois un coffret, Jose... prends-le, et porte-le sur la table...

Jose obéit.

— Hein, Jose, il est lourd, n'est-ce pas... eh bien!... il est plein d'or!...

Les yeux du bandit s'allumèrent.

— Presse le ressort... il est caché sous cette lame d'argent... Ah! c'est cela!

Jose demeura stupide, à la vue de l'intérieur du coffre, où l'or étincelait de cette sublime couleur, assez puissante pour se refléter et adhérer aux yeux des avares.

— Prends-en une poignée, Jose, et tue Carmen!

Jose ne répondit rien.

— Eh bien! hâte-toi... car tu l'as dit... je vais... je vais mourir... et je veux être vengé... Hâte-toi... et tu viendras me fermer les yeux avec cette nouvelle...Va!... Eh bien! qui t'arrête?...

— Je veux tout! dit Jose...

— Misérable!

— Je veux tout! répéta l'espion, en regardant le comte en face et entourant le coffre de ses deux bras.

— Je vais appeler et te faire pendre à l'instant!...

La vue du trésor avait rendu Jose ivre, fou, désespéré; et le comte n'avait pas achevé de parler que le bandit lui posait une main puissante sur la bouche.

Le comte se tordait, et, saisissant le bras de l'espion, essayait de se soustraire à cette pression; mais ses forces l'abandonnaient, sa poitrine se gonflait; il put enfin se soulever du lit et roula à terre en entraînant Jose. Seulement les doigts de celui-ci avaient quitté la bouche du comte et se crispaient à sa gorge.

Ce fut une lutte affreuse dans laquelle les blessures de don Luis, mises à nu, recommencèrent à vomir le sang.

L'espion voulait dégager son poignet que le comte tenait toujours avec une force surhumaine, et pour y parvenir, il ne vit pas d'autre moyen que d'en finir. Il chercha son couteau.

Mais le comte avait raidi et scellé ses doigts au bras de Jose qui, haletant, baigné de sueur, traînait avec lui ce corps sanglant, devenu en quelque sorte une partie de lui-même.

Il arriva ainsi jusqu'au coffre plein d'or, et appuyait sa main libre sur cette conquête, en poussant un rugissement effrayant, quand fray Tomaso entra vivement en disant :

— Voilà le marquis!

Mais à l'aspect de ce spectacle, il se précipita aussitôt hors de l'appartement, les yeux effarés, et poussant de grands cris.

Jose, d'un effort désespéré, essaya encore de se soustraire à l'horrible étreinte, mais il ne put y parvenir.

Le marquis, suivi de plusieurs seigneurs, entra et courut au meurtrier.

Don Luis râlait; mais il eut la force d'ordonner que Jose et fray Tomaso fussent pendus sur l'heure, comme assassins de don Carlos.

Après avoir échappé une première fois à la corde, lors de sa tentative avec Mosquira, sur la maison de l'avare, Jose ne paraissait pas devoir l'éviter à la seconde. Il lui fallait expier aussi son amour passionné pour ce métal que tout le monde méprise, mais que tout le monde adore.

Mais, quand les deux bandits furent amenés au pied des potences, le peuple devint furieux. Une victime manquait à son compte, et il prétendait avec assez de raison que c'était le principal coupable qu'on voulait soustraire à la justice.

En vain, des gens sensés prétendaient que le comte, s'il était coupable, devait être jugé par un tribunal régulier; le peuple ne voulut entendre à aucune de ces observations.

Au plus fort des murmures, et au moment où Jose et fray Tomaso espéraient que, grâce à cette opposition, ils allaient être délivrés peut-être, un homme accourut l'épée à la main.

C'était Pedro le sonneur.

— Amis, s'écria-t-il, on veut nous arracher le vrai coupable; allons le chercher!

Cette motion fut accueillie par des bravos énergiques, et le palais du gouverneur, à peu près vide de troupes à cause de la course des taureaux, fut envahi presque sans coup férir.

Pedro marchait à leur tête et gravit ainsi l'escalier conduisant à l'appartement de don Luis.

La colère du peuple est terrible; don Luis fut emporté comme un atome par cent bras furieux; et, moins d'un quart d'heure après, son cadavre se balançait, pendu par le cou à la potence du milieu, entre les deux exécrables ministres de ses vengeances.

Carmen n'était point à la chapelle comme l'avait supposé le comte; elle s'était retirée dans son appartement et jetée entre les bras de Paquarita.

Confondant leur douleur, les deux femmes n'échangeaient pas une parole; leurs larmes en tenaient lieu.

La mort de Carlos les avait frappées également, et la marquise ne songeait nullement à s'étonner des sanglots de Paquarita; mais, comme son amant était tout pour elle, il lui semblait que toute la nature devait le pleurer avec elle.

Tout à coup Paquarita s'éloigna de la marquise.

— Qu'avez-vous, Paquarita? demanda celle-ci.

— Oh! vous me faites horreur!...

— Moi!

— C'est vous... c'est vous qui l'avez tué.

— Que veux-tu dire?...

— Oui, malheureuse femme... n'as-tu donc pas deviné que je l'aimais, moi aussi?

— Toi!... Ah! merci, Seigneur; tu me comprends alors! s'écria doña Carmen.

— Tu l'as tué, te dis-je, et tu ne l'aimais pas!... fit Paquarita d'un air farouche.

— Je ne l'aimais pas, grand Dieu!

— Non. Sa vie était entre tes mains, et tu l'as laissé immoler... C'est don Luis qui l'a dit... don Luis a raison.

— Que pouvais-je, ô mon Dieu, pour l'empêcher?

— Ce que tu pouvais?... tu devais te sacrifier pour lui... comme je l'aurais fait, moi, je le jure sur mon âme, si l'on m'avait dit: Soyez à moi et il vivra... oui, pour le sauver je me serais donnée à don Luis!... Oh! non, vous ne l'aimiez pas!

Carmen se jeta à deux genoux et levant les bras au ciel:

— Mon Dieu... mon Dieu... elle a raison... j'ai voulu le meurtre, puisque je pouvais le prévenir et que je ne l'ai point fait... ah! du moins, si je n'ai pu te sauver, Carlos, je saurai mourir pour toi!

— Mourir, répéta Paquarita, vous voulez mourir?... en auriez-vous le courage?

— Oui! fit Carmen avec énergie.

— Eh bien!... eh bien! viens!...

Paquarita entraîna la marquise, et toutes deux sortirent du palais.

La population était tout entière aux taureaux, de sorte que c'était quelque chose d'affreux à voir que ces deux femmes, pâles, aux yeux hagards, courant à travers les rues désertes, et ne répétant qu'un seul mot qui semblait leur souffler la force de leur résolution:

— Mourir!

Elles arrivèrent à la Giralda.

Pendant l'absence de Pedro, qui, on l'a vu, avait été arrêté et mis au secret, lors de la saisie de cette lettre dont l'avait chargé la marquise, un sien frère, tisserand de son métier, avait rempli sa charge de sonneur.

Comme Paquarita allait frapper, la porte de la tour s'ouvrit et le sonneur par intérim parut.

— Vous sortez, mon oncle?

— Oui, ma fille, répondit le nouveau venu, oui, certes; ne faut-il pas que j'aille voir les taureaux? Ah çà, que viens-tu faire ici?

— C'est la señora qui désirait visiter la tour, dit Paquarita le plus naturellement qu'elle put, et je me suis offerte pour lui servir de conductrice... mais que cela ne vous empêche pas d'aller aux taureaux, mon oncle, je mettrai la clef de la tour chez le bedeau, à la sacristie, ou, si vous le préférez, j'attendrai votre retour.

— Oui, c'est cela... et ton père?...

— Mon père...

— Chut! fit-il avec mystère.

— Mais...

— Allons... nous causerons de cela... je suis pressé. Je suis sûr qu'il y a déjà au moins trois taureaux d'abattus... Señora, je vous salue... Tu m'attendras, Paquarita?

— Oui, mon oncle; allez.

Quand il fut parti, Paquarita demeura consternée.

— Mon père... qu'est devenu mon père? Jusqu'à ce moment Carlos seul m'a occupé... Pardonnez-moi, Seigneur...

— Paquarita, tu manques de courage, dit la marquise.

— Mon père!... mon père!...

— Puisque tu regrettes ton père... adieu, tu dois te conserver pour lui.

Et la marquise, ouvrant la porte de l'escalier, s'élança dans la tour.

Engagée dans la spirale immense, et montant à pas précipités, il lui sembla alors qu'à ses côtés s'étaient placés deux anges: — celui du mal qui lui disait:

— Viens, femme, accepte le suicide, c'est le refuge de toute âme ulcérée; crois-moi, tu retrouveras dans un autre monde celui que tu as aimé.

— Ne l'écoute pas, disait le bon ange, le suicide est un crime horrible aux yeux de Dieu, jamais il ne trouve grâce devant lui.

— Femme, tu seras heureuse hors de cette vie.

— Prends plutôt pour toi la douleur et l'expiation, conserve-toi pour ceux qui t'aiment.

— Personne ne t'aime, dit le mauvais ange avec une voix stridente.

— As-tu donc oublié ta mère, enfant?

— Ta mère ne t'a jamais aimée, répondit le tentateur, autrement elle t'eût mariée à Carlos.

— Ton mari est seul désormais. Espère. Tu peux être heureuse auprès de lui.

— Ton mari est un égoïste qui ne t'aimera jamais.

— Il te pardonnera, disait le bon ange.

— Ne le crois pas, femme, cet homme vengera sur toi ce qu'il appelle son honneur outragé.

— On se régénère dans la prière, dit le bon ange.

— La mort est belle, c'est l'oubli de tout, dit le mauvais.

En ce moment, la marquise était arrivée au sommet; elle s'approcha du balcon de pierre et s'écria dans une sorte d'extase:

— Oui, la mort! la mort! ô mon Dieu!

Le bon ange s'envola.

Carmen détacha sa ceinture, noua sa robe autour de ses genoux et se pencha sur l'abîme...

Effrayée, elle allait se reculer et fuir, mais la voix du mauvais lui dit:

— Tu vas retrouver Carlos.

— Oui... à toi, à toi, Carlos!...

Elle s'aida de ses mains pour monter sur l'épaisse balustrade de pierre, puis, levant les yeux au ciel, elle s'abandonnait...

Lorsqu'elle se sentit retenue et attirée en arrière par ses vêtements.

En même temps un éclat de rire, strident, sauvage, effroyable, frappa ses oreilles.

Elle se retourna et se vit dans les bras de Pedro le sonneur; mais elle ne songea pas à lui reprocher de la délivrer ainsi de la mort; — ses yeux étaient fixés sur Paquarita qui, hâve, échevelée, haletante et penchée sur l'abîme, semblait suivre dans l'espace la chute d'un corps invisible.

— Paquarita!... fit-elle avec effroi.

A ce nom, la jeune fille bondit auprès de la marquise; puis apercevant derrière son père, une petite porte ouverte, se précipite de ce côté, en s'écriant:

— Lui!...

Le sonneur emporta la marquise dans la petite chambre où Paquarita venait d'entrer, et la plaça devant un lit sur lequel était étendu un homme.

— Carlos!... fit-elle en se mettant à genoux et baisant ardemment les mains du jeune homme.

— Il vivra, dit Pedro, — les blessures, cela me connaît.

— Mon Carlos, fit Carmen avec un sanglot, me serais-tu donc rendu!...

Carlos ouvrit les yeux, et son regard dit à la marquise que Dieu avait pitié de leur amour.

— Carmen... fit-il d'une voix si faible qu'à peine si ce fut un souffle.

Mais à cette parole, un éclat de rire retentit au pied du lit, et Paquarita se leva et sortit de la chambre. Son père la suivit.

Elle alla, poussant par intervalles de sinistres cris, rauques et intraduisibles, redescendant en bondissant la rampe de la Giralda.

La malheureuse était folle.

Don Carlos se rétablit et, deux ans plus tard, le marquis d'Aracena mourut en mettant sa main dans la main de celle qu'il allait laisser libre.

La folie n'avait pas altéré la beauté de Paquarita; — elle lui avait donné au contraire quelque chose d'inspiré et de grave qui commandait le respect.

Elle marchait par les rues, roulant machinalement un chapelet entre ses doigts et, par moments, murmurait une chanson sans suite, de diverses modulations, qui remplissait l'âme d'une tristesse indéfinissable. Elle aimait surtout à s'asseoir auprès des tombes, dans les

cimetières, et là, s'endormait en murmurant un couplet de sa chanson mélancolique :

Asile frais où tout retombe,
Et les plaisirs et les douleurs,
Ah! j'aime vos brillantes fleurs!
Les fleurs poussent bien sur la tombe
Que les yeux arrosent de pleurs!...

Parfois, dans la rue, elle s'arrêtait devant une jeune fille, fraîche, belle, l'œil réjoui, et lui disait avec un accent qui brisait le cœur :

— Enfant, garde-toi bien, oh! garde-toi bien d'aimer d'amour!

Les jours de courses de taureaux, elle montait à la plate-forme de la Giralda, et son rire strident, rendu sonore et perceptible, en raison de la solitude de la ville, glaçait l'âme des rares passants qui se rendaient aux courses.

La nuit, elle y montait encore, et là, demi-nue, échevelée, belle de douleur et de désespoir, elle jetait dans l'espace des sanglots déchirants.

Alors la raison lui revenait et elle entendait, comme Carmen, les voix des deux anges du bien et du mal; mais elle ne cédait pas à celle du tentateur, et priait.

Elle mourut entre les bras de la marquise en répétant le nom de Carlos.

Don Carlos avait hérité du marquis d'immenses richesses; sa femme et lui vivaient à Madrid; mais, une fois l'an, ils faisaient le voyage de Séville et venaient pleurer sur la tombe de leur amie; aussi l'ombre de la pauvre Paquarita répétait-elle, la nuit, à la lueur argentée des étoiles, et souriant :

Les fleurs poussent bien sur la tombe
Que les yeux arrosent de pleurs.

Cadiz, 1840.



Don Carlos.

FIN.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA GIRALDA DE SÉVILLE.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA
LIBRAIRIE LECRIVAIN ET TOUBON
Rue Gît-le-Cœur, 10, à Paris

ACHARD (Amédée). Une saison à Aix-les-Bains, illustrée par Eugène Ginain, de vignettes sur acier, de costumes coloriés de l'armée sarde, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte. Paris, Ernest Bourdin. 1 vol. grand in-8. Au lieu de 10 fr. 4 fr.

AMIS DU PEUPLE (Les), biographies, romans, histoires, voyages, poésie et musique, par Pierre Dupont, Gustave Mathieu, Kauffmann, Frédéric Soulié, etc., etc. 1re année. 1 volume in-4 de 840 pages, illustré de plus de 200 gravures. 4 fr.

ANACRÉON français-grec, suivi de pièces anacréontiques de Bion, Théocrite, etc., des poésies de Sapho et d'un spécimen de l'Homère français-grec et du Dante français-italien, en vers imitatifs, par Paul-Pierre Rable. Paris, Claye, 1855. 1 volume. grand in-8, papier vélin. Au lieu de 10 francs. 5 fr.

ANALYSIS BIBLICA, seu universæ Scripturæ sacræ analytica expositio R. P. H. Kilber, S. J. Editio altera annotationibus aucta. — 2 vol. in-8. compactes. Au lieu de 12 fr. 7 fr.

AUMONIER (L') du régiment, ou la Conquête d'Alger, par Mme la comtesse de la Rochère. Paris, 1855, Julien, Lanier et Ce. 1 vol. in-8. Au lieu de 3 fr. 50. 2 fr. 25

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Psychologie d'Aristote, opuscules. 1 vol. in-8 jésus vél. Paris, Dumont, 1848. Au lieu de 8 f. 6 fr.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Politique d'Aristote. 2e édit. 1 vol. in-8 cavalier-vél. Paris, Dumont, 1848. Au lieu de 8 f. 6 fr.

BELIN (J.-L.) et A. Pujol. Histoire civile, morale et monumentale de Paris, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Paris, Belin-Leprieur, 1843. 1 vol. in-12 de 600 pages. Au lieu de 3 fr. 50. 1 fr. 50

BIBLE des familles catholiques, à l'usage des gens du monde, par l'abbé Orsini, de Saint-Thomas d'Aquin, avec une table des chapitres et une table concordante des quatre Evangiles. 1 magnifique vol. in-8 de 1,000 pages à deux colonnes, beau caractère, papier vélin glacé, illustré de 120 gravures dans le texte. 3e édit. Paris, 1853. Au lieu de 15 fr. 6 fr.

BLAKSTONE. Commentaires sur les lois anglaises, avec des Notes de M. Ed. Christian; traduit de l'anglais par Chompré. 6 beaux vol. in-8 de 600 pages. Paris, Bossange, 1823. Au lieu de 48 fr. 15 fr.

BOISSONADE. *Anecdota nova*, descripsit et annotavit Boissonade (en grec). 1 vol. in-8°. Paris, Dumont, 1844. Au lieu de 12 fr. 5 fr.

— *Choricii gazæi orationes*, declarationes, fragmenta, insunt ineditæ orationes duæ, curantè Boissonade (en grec). 1 vol. in-8. Paris, Dumont, 1844. Au lieu de 12 fr. 5 fr.

BONACOSSI (comte Alexandre). — La Chine et les Chinois, dédié à l'empereur actuel de la Chine. 1 vol. in-8, orné d'une carte de l'empire et du portrait de l'auteur. 1847. Au lieu de 8 fr. 2 fr.

BRANTOME et **ANDRÉ**, vicomte de Bourdeille. OEuvres complètes, édition revue et augmentée d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, avec notices littéraires, par J. A. C. Buchon. Contenant : 1° Des hommes, grands capitaines étrangers et françois; couronnels et maistres de camp françois; discours sur les duels. D'aucunes belles rodomontades espaignolles sur M. de la Noue; d'aucunes retraites de guerre. 2° Des dames, des dames illustres, des dames galantes; opuscules divers. 3° Du maniement de la guerre; correspondances, 2 forts vol. grand in-8 jésus, imprimés à 2 colonnes. Paris, 1848. Au lieu de 20 f. 15 fr.

BRISSOT DE WARVILLE. *Théorie des lois criminelles*. Nouvelle édition, précédée d'une lettre sur l'ouvrage par le président Dupaty, et suivie du Sang innocent vengé, ou Discours sur les réparations dues aux accusés innocents. 2 vol. in-8. Paris, 1836. Au lieu de 15 f. 4 fr.

BUFFON (OEuvres complètes de), avec des extraits de Daubenton et la classification de Cuvier, ornées de 300 sujets coloriés. 1856. 9 vol. — Histoire naturelle de Lacépède, comprenant les cétacés, les quadrupèdes ovipares, les serpents et les poissons. Nouvelle édition, précédée de l'éloge de Lacépède, par Cuvier, avec des notes et la nouvelle classification de M. Desmarest. 1856. 2 vol. ornés de 200 sujets coloriés. Ensemble, 11 vol. grand in-8. jésus-vélin de 690 à 700 pages chacun. Au lieu de 140 fr. 60 fr.

CAPEFIGUE. Hugues-Capet et la troisième race jusqu'à Philippe-Auguste. 4 vol. in-8. Au lieu de 30 fr. 8 fr.

— Histoire de France au moyen âge, depuis Philippe-Auguste jusqu'à la fin du règne de Louis XI, 4 vol. in-8. 3e édit. Au lieu de 30 fr. 8 fr.

— Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne d'Henri IV. 8 vol. in-8. Au lieu de 60 fr. 35 fr.

— Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV. 8 vol. in-8. Au lieu de 60 f. 20 fr.

— Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe. 6 vol. in-8. Au lieu de 45 fr. 15 fr.

— Philippe d'Orléans, régent de France, 2 vol. in-8. Au lieu de 15 fr. 5 fr.

— Louis XVI, son administration et ses relations diplomatiques avec l'Europe. 4 vol. in-8. Au lieu de 30 fr. 15 fr.

— L'Europe pendant la Révolution française. 4 v. in-8. Au lieu de 30 fr. 15 fr.

— Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons. 10 vol. in-8, 2e édition (rare), Au lieu de 75 fr. 60 fr.

— Ministère de M. Thiers; les Chambres et l'opposition de M. Guizot. 1 vol. in-8. Au lieu de 8 fr. 4 fr.

— La Réforme et la Ligue. 1 vol. in-12. Paris, Belin-Leprieur, 1843. Au lieu de 3 f. 50. 1 fr 75

— La Ligue et Henri IV. 3e édit. 1 vol in-12. Paris, Belin-Leprieur, 1843. Au lieu de 3 fr. 50 1 fr. 75

— Richelieu, Mazarin et la Fronde. 2 vol. in-12, Paris, Belin-Leprieur, 1844. Au lieu de 7 f. 3 fr. 50

— Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe. 2 vol. in-12. Paris, Belin-Leprieur, 1844. Au lieu de 7 fr. 3 fr. 50

CHALLAMEL. Histoire-Musée de la République, depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire, avec les estampes, costumes, médailles, caricatures, portraits, histoires et autographes les plus remarquables du temps. 3e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, 1858. 2 vol. grand in-8. Au lieu de 18 fr. 15 fr.

— *Les Français sous la Révolution*. 1. vol. gr. in-8, illustré de 40 gravures, complément de toutes les histoires de la Révolution de 1793, Au lieu de 13 fr. 5 fr.

— Le même ouvrage, gravures coloriées. Au lieu de 20 fr. 9 fr.

CHANTS et **CHANSONS** populaires de la France. Nouvelle édition, illustrée de 339 belles gravures sur acier, d'après M. M. E. de Beaumont, Daubigny, Dubouloz, E. Giraud, Meissonnier, Pascal, Staal, Steinheil, Trimolet, gravées par les meilleurs artistes; et augmentée de la Marseillaise; notice par A. de Lamartine. 3 v. gr. in-8. Au lieu de 54 fr. 32 fr.

CHANTS et **CHANSONS** populaires de la France, illustrées de délicieuses vignettes sur bois; musique notée avec des accompagnements simples et faciles. 2 v. gr. in-8. 12 fr.

DUPONT (Pierre). Chants et Chansons (poésie et musique). ornés de gravures sur acier d'après T. Johannot, C. Nanteuil, etc. Paris, A. Houssiaux, 4 v. petit in-8. Au lieu de 24 fr. 18 fr.

CHESTERFIELD (Lettres de lord) à son fils Philippe Stanhope, traduction revue, corrigée et précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Amédée René. 2 gros v. format Charpentier. Paris, 1842. Au lieu de 8 f. 4 fr.

CLOTILDE DE SURVILLE, poëte français du quinzième siècle. Poésies. Nouvelle édition, ornée de gravures dans le genre gothique, d'après les dessins de Colin, élève de Girodet. Paris, 1824, Nepveu. 1 v. in-8. Au lieu de 10 f. 2 fr.

— Poésies inédites. Edition avec gravures dans le genre gothique, d'après les dessins de Colin. Paris, 1827, Nepveu. 1 v. in-8. Au lieu de 7 fr. 50 2 fr.

COHEN. La Religieuse de Monza, épisode du dix-septième siècle, faisant suite aux Fiancés de Manzoni, et traduite de l'italien sur la 8e édit. 5 v. in-12. Paris. Au lieu de 15 fr. 2 fr.

COMBES. Voyage en Egypte, en Nubie, dans les déserts de Beyouda, des Bycharis et sur les côtes de la mer Rouge. 2 beaux v. in-8 avec une carte itinéraire. Paris, Desessart, 1846. Au lieu de 15 fr. 4 fr.

COMTE (Charles). Traité de législation, ou Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent ou restent stationnaires. 4 v. in-8. 2e édit., revue et corrigée. Paris, Chamerot et Ducollet, 1835. Au lieu de 32 fr. 12 fr.

— Traité de la propriété. 2 v. in-8. Au lieu de 16 fr. 6 fr.

CONDORCET (OEuvres), complétées sur les manuscrits originaux, enrichies d'un grand nombre de lettres inédites de Voltaire, de Turgot, etc., précédées de l'éloge de Condorcet, par M. F. Arago; publiées par A. Condorcet, O'Connor, lieutenant général et F. Arago. Paris, F. Didot frères, 1847-1849. 12 forts v. gr. in-8. raisin, imprimés sur papier vergé des Vosges. Au lieu de 84 fr. 35 fr.

Cette édition, revue sur les Mémoires de Condorcet, contient, outre les écrits imprimés dans l'édition de 1804, en 21 vol., la correspondance inédite de Condorcet avec Voltaire, Turgot, etc., et plusieurs écrits inédits.

DIVISION DES ŒUVRES :

Tome I. — Biographie de Condorcet, correspondance et OEuvres diverses.
Tomes II et III. — Eloges.
Tomes IV, V, VI. — Mélanges de littérature et de philosophie.
Tomes VII, VIII, IX, X. — Economie politique et politique.
Tomes XI et XII. — Politique.

CUVIER (Georges). Recherches sur les ossements fossiles, où l'on rétablit les caractères de plusieurs animaux dont les révolutions du globe ont détruit les espèces. 4[e] et dernière édition, revue et complétée au moyen de notes additionnelles laissées par l'auteur. 10 v. in-8 et 2 vol. d'atlas in-4, contenant 280 pl. Paris, Docagne, 1831. Au lieu de 150 f. 50 fr.

CUVIER (G.) et **BRONGNIART**. Description géologique des environs de Paris. 3[e] édit. 1 vol in-8 de 700 pages, cart., avec un atlas in-4 de 18 planches. Paris, Docagne, 1835. Au lieu de 21 fr. 10 fr.

DEPPING. Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe, depuis les croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique. Ouvrage couronné en 1828 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 2 v. in-8. Paris, imprimerie royale, 1830. Au lieu de 14 fr. 5 fr.

DOVER (Lord). Histoire de la vie privée, politique et militaire du grand Frédéric, roi de Prusse; traduit de l'anglais par Enot, professeur de belles-lettres. 3 v. in-8. Au lieu de 21 f. 5 fr.

DUCLOS. Dictionnaire général des villes, bourgs, villages, hameaux et fermes de la France, contenant la nomenclature complète de toutes les communes et de leurs écarts; l'indication de leur chef-lieu de canton, du bureau de poste qui seul les dessert, et du nombre de leurs habitants; la distance de Paris à tous les bureaux de poste et lieux importants de la France. 1 gros v. in-4, à 3 colonnes. Paris, 7[e] édition, 1852. Au lieu de 16 fr. 9 fr.

Cet ouvrage est le plus complet sur cette matière; il est indispensable à tous les négociants, notaires, avoués, huissiers, banquiers, préfets, maires, curés, etc., et à toutes les personnes qui sont susceptibles d'avoir la moindre correspondance.

DUMAS fils (A.). La Dame aux Camélias, préface de Jules Janin; édition illustrée par Gavarni. Paris, 1858. 1 v. grand in-8. Au lieu de 10 fr. 6 fr.

ENCYCLOPÉDIE des gens du monde, relative aux sciences, aux lettres, aux arts, à l'histoire, à la géographie, et renfermant la biographie complète de tous les hommes célèbres morts et vivants. 44 v. in-8 broc., sur grand raisin, à 2 colonnes, papier satiné, contenant la matière de plus de 150 volumes ordinaires. Ouvrage édité par la maison Treuttel et Würtz, et terminé en 1845; publié sous la direction de M. Schnitzler, avec la collaboration de toutes les sommités de la France et de l'étranger. Tous les articles sont signés. Au lieu de 264 fr. 100 fr.

— Le même ouvrage, papier collé. Au lieu de 352 fr. 130 fr.

FAUGERE (Mlle E.). Nahouma, ou le Château mystérieux. Paris, 1857, Auguste Vaton. 1 v. in-12. Au lieu de 3 fr. 50. 1 fr.

FELICE. Leçons de droit de la nature et des gens. 2 v. in-8. Tome I[er], Droit de la nature; tome II, Droit des gens. Paris, Aillaud, 1830. Au lieu de 15 fr. 4 fr.

FIELDING. Tom Jones. Traduction nouvelle et complète. Paris, F. Didot. 2 v. in-8. Au lieu de 6 fr. 2 fr. 25

FILANGIERI. OEuvres traduites de l'italien. Nouvelle édition, accompagnée d'un Commentaire par Benjamin Constant, et de l'éloge de Filangieri par M. Salvi. 3 v. in-8. Paris, Aillaud, 1840. Au lieu de 24 fr. 6 fr.

FOA (Mme Eugénie). Bibliothèque historique de la jeunesse. 5 v. gr. in-8, illustrés de 36 jolies gravures. Paris, Desforges. Au lieu de 45 fr. 20 fr.

FRANÇAIS (Les) peints par eux-mêmes, Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle. Paris, 1859. 2 v. grand in-8, illustrés d'environ 2,000 gravures sur bois d'après les dessins de Gavarni, Tony Johannot, etc. Au lieu de 12 fr. 7 fr. 50

FRANCISQUE MICHEL. Dictionnaire d'argot, ou Etudes de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie. Ouvrage couronné par l'Institut. Paris, F. Didot, 1858. 1 vol. gr. in-8, imp. à 2 colon. Au lieu de 20 fr. 10 fr.

FREYCINET (Louis DE). Voyage autour du monde, entrepris par ordre du roi, exécuté sur les corvettes *l'Uranie* et *la Physicienne*, pendant les années 1817, 1818, 1819, 1820. 9 vol. in-4, accompagnés de 4 atlas contenant 350 planches, dont 117 coloriées. Au lieu de 700 fr. 300 fr.

GÉRANDO (De). La Transylvanie et ses habitants. 2[e] édition, 2 beaux volumes in-8, illustrés. Paris, 1850. Au lieu de 16 fr. 6 fr.

GLOIRE (La) de saint Joseph, représentée dans ses principales grandeurs, avec quelques exercices de dévotion pour l'honorer et le servir, par J. Jacquinot, de la Compagnie de Jésus. Nouv. édit. par un Père de la même Compagnie. Paris, 1854, Julien Lanier et C[e]. 1 vol. in 12. Au lieu de 2 fr. 50. 1 fr. 75

GUÉRIN. Dictionnaire classique d'Histoire naturelle, ou Répertoire universel, par ordre alphabétique, des sciences naturelles et physiques, rédigé par une société de naturalistes. 2[e] édit., revue et corrigée avec soin. 47 v. format Charpentier avec atlas gr. in-8, de 720 planch. Paris, Royer, 1844 à 1846. Au lieu de 172 fr. 60 fr.

— Le même ouvrage, planches coloriées. Au lieu de 288 fr. 120 fr.

GUETTÉE (L'abbé). Histoire de l'Eglise de France, composée sur des documents originaux et authentiques, approuvée par un grand nombre d'évêques de France. 12 vol. gr. in-8. (Ouvrage (terminé.) Au lieu 72 fr. 30 fr.

— Histoire des Jésuites, composée sur des documents authentiques en partie inédits. — L'ouvrage formera 3 vol. in-8; il paraît une livraison par semaine. 2 vol. sont en vente. Le volume: 7 fr. 50

GUIGNES (De). Voyages à Péking, Manille et l'île de France, faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801. 3 v. in-8 et atlas in-fol. de 97 pl. Paris, Imprimerie impériale, 1808. Au lieu de 40 fr. 10 fr.

HAMMER (J. de). Histoire de l'empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours, traduite de l'allemand sur les notes et sous la direction de l'auteur, par J. J. Hellert; accompagnée d'un atlas comparé de l'empire ottoman contenant 21 cartes et 15 plans de batailles dressés par le traducteur. Paris, Belizard, Barthes, Dufour et Lowel; 18 vol. in-8. Au lieu de 180 fr. 60 fr.

HAURÉAU (Barthélemy). Histoire littéraire du Maine. Paris, Lanier, 1844 et 1852. 4 forts v. in-8. Au lieu de 30 fr. 12 fr.

HORACE (OEuvres complètes). Traduction de Goupy. Paris, 1857, F. Didot frères, fils et C[e]. 1 vol. in-16. Au lieu de 7 fr. 50 3 fr.

HOUSSAYE. Monographie du thé, origine du thé, histoire du thé et son introduction en Europe, sa description botanique; des cultures du thé, de la récolte des feuilles; influence du thé sur la digestion; obésité produite par le thé, influence sur les dents, manière de préparer la boisson du thé. Paris, 1843. 1 vol. gr. in-8, orné de 18 grav., cart., toile anglaise. Au lieu de 8 fr. 1 fr.

HUME (David). Histoire complète d'Angleterre, continuée jusqu'à nos jours par Smollet, Adolphus et Aikin, traduction nouvelle, précédée d'un Essai sur la vie et les écrits de Hume, par par Campenon, de l'Académie française. 13 beaux v. in-8, ornés de 25 gravures ou portraits sur acier et d'une carte. Paris, Furne, 1840. Au lieu de 65 fr. 35 fr.

LACRETELLE. Histoire de la Révolution française, contenant: Assemblées constituante et législative, Convention nationale et Directoire exécutif. 8 v. in-8. Paris, Treuttel, 1826 à 1844. Au lieu de 60 fr. 18 fr.

LAMENNAIS. Esquisse d'une philosophie. 4 beaux v. in-8. Au lieu 30 fr. 10 fr.
Le tome 4 se vend séparément. Au lieu de 8 fr. 4 fr.

— Amschaspands et Darvands. 1 v. in-8. 3[e] édit. Au lieu de 6 fr. 2 fr.

LANGLÈS (membre de l'Institut). Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan, décrits sous le double rapport archéologique et pittoresque, et précédés d'une notice géographique, d'une notice historique et d'un discours sur la religion, la législation et les mœurs des Hindous. 2 vol. in-folio, ornés de 144 planches et de 3 cartes géographiques. Au lieu de 390 fr. 60 fr.

Il ne reste que quelques exemplaires de ce magnifique ouvrage, tout à fait de circonstance.
Deux exemplaires sur chine, au lieu de 500 fr. 100 fr.

LEBER. Collection des meilleurs dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France, composée en grande partie de pièces rares qui n'ont jamais été publiées séparément; complément indispensable aux collections Guizot, Buchez, Petitot, Buchon, Michaud et Poujoulat, Cimber et Danjou. 20 vol. in-8. Paris, Dentu, 1838. Au lieu de 150 fr. 75 fr.

L'INCRÉDULE SANS EXCUSE, apologie de la religiou chrétienne, par le Père Paul Segneri de la Compagnie de Jésus; traduit de l'italien, par le P. J. Catoire. Paris, 1858. Julien, Lasnier, Cosnard et C[e]. 1 vol. in-8. Au lieu de 5 fr. 3 fr.

LURINE ET BROT. Les Couvents. 1 magnifique vol. gr. in-8, illustré par Tony Johannot, Baron, Français et Nanteuil. Paris, Mallet, 1846. Au lieu de 15 fr. 6 fr.

MABLY. Observations sur l'histoire de France. Nouvelle édition, revue par M. Guizot. 3 beaux volumes in-8. Paris, Brière. Au lieu de 21 fr. 10 fr.

MARY LAFON. Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 4 beaux volumes in-8, papier glacé, et ornés de trois cartes. Paris, Mellier, 1845. Au lieu de 32 fr. 10 fr.

— Les tomes 3 et 4 se vendent séparément. Chaque volume, au lieu de 8 fr. 4 fr.

MICHAUD et **POUJOULAT**. Correspondance d'Orient et Voyage dans l'Asie Mineure, suite de la Correspondance. 9 vol. in-8, ornés d'une carte. Paris, Ducollet, 1833 à 1841. Au lieu de 71 fr. 35 fr.

MIRECOURT (Eugène de). Confessions de Marion Delorme, précédées d'un Coup d'œil sur le règne de Louis XIII, par Méry. Paris, G. Havard. 2 vol. gr. in-8, illustrés par Beaucé, etc. Au lieu de 15 fr. 10 fr.

— Mémoires de Ninon de Lenclos. Paris, G. Havard. 2 vol. gr. in-8, illustrés par Beaucé, etc. Au lieu de 15 fr. 10 fr.

ODOLANT-DESNOS. Mythologie pittoresque, ou Histoire méthodique universelle des faux dieux de tous les peuples anciens et modernes. 1 vol. grand in-8 à deux colonnes, illustré de 30 gravures. 5[e] édition, 1855. Au lieu de 12 fr. 5 fr.

PERFECTION (la) religieuse, recueillie des OEuvres de S. François de Sales, précédées d'Études sur sa Vie, ses Vertus, ses Institutions, ses Écrits et sa Doctrine, par l'abbé T. Boulangé; avec une Retraite inédite à l'usage des Religieuses. Paris, 1848. Julien, Lanier et C[e]. 2 vol. in-8. Au lieu de 12 fr. 4 fr.

PERFECTIONE (De) vitæ spiritualis, R. P. Antonii Le Gaudier, S. J. Opus posthumum accedunt duo opuscula: de sanctissimo Christi Jesu amore et de vera Christi Jesu imitatione. Editio altera emendatior. Paris, 1856-58, Julien, Lanier et C[e]. 3 forts volumes in-8. Au lieu de 18 fr. 12 fr.

POUJOULAT. Voyage dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, Palmyre, Syrie, Palestine, Egypte. 2 vol. in-8. Paris, Ducollet, 1840. Au lieu de 15 fr. 5 fr.

QUATREBARBES (Le comte de). OEuvres du roi René, avec une biographie et des notices. 2[e] édit. 2 magnifiques vol. gr. in-4, illustrés de 50 dessins et ornements d'après les tableaux et manuscrits originaux, par M. Hawke, représentant plus de 250 sujets divers. Paris et Angers, 1849. Au lieu de 40 fr. 12 fr.

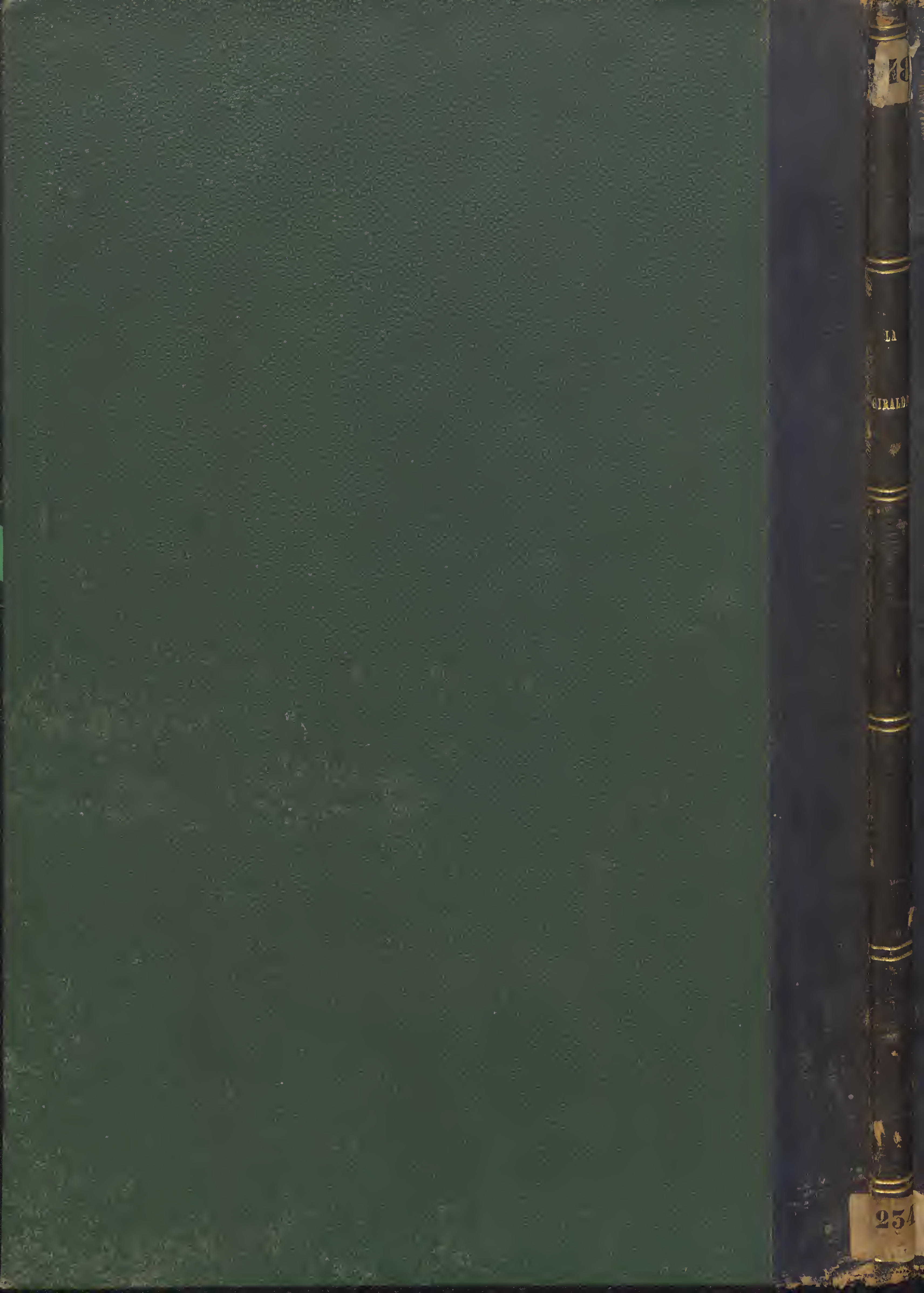
ROSS (Sir John). Relation du second voyage fait à la recherche d'un passage au nord-ouest pendant les années 1829 à 1833, contenant le rapport du capitaine sir James Clarke Ross et les observations relatives à la découverte du pôle nord; traduction de Defauconpret. 2 beaux vol. in-8. Paris, Bellizard, 1835. Au lieu de 18 fr. 5 fr.

SCRIBE (Eugène). OEuvres complètes, illustrées de 700 gravures, par Tony et Alfred Johannot, Staal, Pauquet, etc. 12 magnifiques vol. gr. in-8, contenant la matière de 100 vol. ordinaires. Au lieu de 50 fr. 35 fr.

— Piquillo Alliaga. 1 magnifique vol. illustré de 74 gravures. Prix réduit. 3 fr.

— Carlo Broschi. 1 jolie broch. illustrée de 9 gravures. Prix réduit. 70 c.

Paris. — Typ. Walder, rue Bonaparte, 44.


LA
GIRALD
234